BnF Gallica

Argent et noblesse

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Conscience, Hendrik (1812-1883). Argent et noblesse. 1883.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

A. JACQUESON RELIEUR

Un franc le volume

NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY

1 FR., 25 C. PAR LA POSTE

HENRI CONSCIENCE

— ŒUVRES COMPLÈTES —

ARGENT

ET

NOBLESSE

3926

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Dépôt Légal
Seine
N° 6391
1883

B.F.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

ARGENT ET NOBLESSE

8° Y2
6340

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

Publiées dans la collection Michel Lévy.

	Vol.
Une Affaire embrouillée	1
L'Année des merveilles	1
Aurélien	2
L'Avare	1
Batavia	1
Les Bourgeois de Darlingen	1
Le Bourgmestre de Liége	1
Le Cantonnier	1
Le Chemin de la Fortune	1
Le Conscrit	1
Le Coureur des Grèves	1
Le Démon de l'Argent	1
Le Démon du jeu	1
Les Drames flamands	1
La Fiancée du Maître d'École	1
Le Fléau du Village	1
Le Gant Perdu	1
Le Gentilhomme pauvre	1
La Guerre des Paysans	1
Le Guet-apens	1
Heures du Soir	1
L'Illusion d'une mère	1
La Jeune Femme pale	1
Le Jeune Docteur	1
Histoire de deux enfants d'ouvriers	1
Le Lion de Flandre	2
La Maison bleue	1
Maître Valentin	1
Le Mal du Siècle	1
Le Marchand d'Anvers	1
Le Martyre d'une Mère	1
Les Martyrs de l'honneur	1
La Mère Job	1
L'Oncle et la Nièce	1
L'Oncle Jean	1
L'Oncle Reimond	1
L'Orpheline	1
Le Paradis des fous	1
Le Pays de l'Or	1
La Préférée	1
Le Remplaçant	1
Un Sacrifice	1
Le Sang humain	1
Scènes de la vie flamande	2
Les Serfs de Flandre	1
La Sorcière flamande	1
Souvenirs de Jeunesse	1
Le Sortilège	1
Le Supplice d'un Père	1
Le Trésor de Félix Roobeck	1
La Tombe de fer	1
Le Tribun de Gand	1
Les Veillées flamandes	2
La Voleuse d'enfant	1

La propriété littéraire en langue française des œuvres de M. Henri Conscience appartenant à M. Calmann Lévy, il poursuivra comme contrefaçon toute réimpression faite au mépris de ses droits, soit en France, soit dans tous les pays qui ont ou qui auront des traités internationaux avec la France.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX.
RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 19062-3.

ARGENT

ET

NOBLESSE

PAR

HENRI CONSCIENCE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1883

Droits de reproduction et de traduction réservés.

©

ARGENT ET NOBLESSE

I

A une couple d'heures de marche, au sud-ouest de Bruxelles, à côté de la chaussée, s'élèvent une dizaine de maisonnettes dans le voisinage d'une chapelle. Elles sont habitées par de pauvres ouvriers surchargés d'enfants et pour lesquels un loyer dans le village voisin serait une trop lourde charge. Dans ce hameau, d'ailleurs, ils peuvent cultiver un petit lopin de terre où ils récoltent les pommes de terre et les légumes pour leurs provisions d'hiver.

A quelques minutes de là, au milieu des champs, près d'un droit sentier, il y a une maison plus basse, mais plus large aussi, qui a l'air d'une petite métairie.

En effet, elle est de chaque côté ombragée par les branches de deux grands noyers; une vigne fait serpenter ses rameaux flexibles sur la façade et entoure les deux fenêtres.

Dans le jardinet, devant la maison, il y a un puits, et contre le pignon latéral, devant la porte de l'étable, un petit tas de fumier.

La situation de cette petite maison est très pittoresque. Derrière le verger, clos d'une haie, coule à quelque distance un clair ruisseau bordé, dans tout son parcours, de prairies émaillées de fleurs. Du côté du levant le terrain s'affaisse petit à petit pour former la large vallée de la Senne, dont le versant opposé borne l'horizon par des hauteurs d'un vert sombre pareilles à la croupe d'une montagne. Du côté du couchant on voit le village et son clocher qui s'élève au-dessus des arbres, et plus loin, de tous côtés, les champs accidentés dont les ondulations, de même que dans tout le Brabant méridional, feraient croire que la mer est venue un jour jusque-là et que ses flots ont creusé dans le sol les traces de leur puissante houle.

En l'année 1865, cette petite métairie était habitée par le charpentier Jean Wouters et sa famille. Ils étaient allés l'occuper pour trouver dans la culture d'une petite pièce de terre, l'emploi de leurs heures de loisir et un léger accroissement de bien-être. Il y avait même une vache dans leur petite

étable, une vache qui donnait assez de lait pour leur permettre de porter de temps en temps quelques livres de beurre au marché de Hal.

En entrant dans la maison, on pénétrait d'abord dans la chambre commune où brûlait un petit poêle qui servait à la préparation des repas. On y voyait une armoire vitrée où brillaient des verres et des tasses; un *coucou* suspendu au mur; trois ou quatre estampes coloriées, représentant l'histoire de l'Enfant Prodigue; une dizaine de livres usés (probablement de vieux livres de classe); sur la tablette de la cheminée un petit crucifix entre deux perroquets de plâtre; dans un coin un carreau à faire de la dentelle, et beaucoup d'autres choses encore qu'on trouve dans presque toutes les maisons de paysans ou d'artisans qui ne sont pas dans la misère.

Une porte latérale donnait accès de plain-pied à la chambre à coucher du vieux charpentier Jean Wouters. A côté du lit très propre pendaient quelques vêtements d'homme très soignés — ses habits du dimanche, sans doute — sur lesquels tranchait désagréablement un chapeau roux, déteint et bossué. Dans un coin on voyait un bac en bois contenant une couple de rabots, quelques ciseaux, un maillet et un marteau et une scie à main.

La fille du charpentier, qui était veuve, dormait probablement avec son unique enfant, une fille,

dans une petite chambre sous le toit; car, hormis la laverie et l'étable, il n'y avait pas d'autre pièce dans la maison.

Cette humble demeure de travailleur devint, dans le cours de cette année 1865, le théâtre de certains événements qui valent peut-être la peine qu'on les raconte.

Un jour du commencement de mai, à la tombée de la nuit, une femme était occupée à préparer le repas du soir sur le petit poêle. Cette occupation n'exigeait pas une grande tension d'esprit; car le fricot qu'elle remuait ne consistait qu'en quelques pommes de terre avec des morceaux de lard, restes du repas précédent.

Cette femme pouvait être âgée de quarante-cinq ans. Son visage pâle et ses joues creuses lui donnaient une apparence maladive.

Des idées sérieuses devaient préoccuper son esprit; car, par moments, elle oubliait de remuer sa cuiller et secouait la tête d'un air pensif.

Pendant ce temps on entendait résonner au fond de la maison la voix fraîche d'une jeune fille qui accompagnait le grondement de sa baratte d'une chanson au rythme vif et sautillant et, quoique la vache mêlât constamment au refrain joyeux de la chanson la dissonnance de ses beuglements, la jeune fille ne se laissa pas troubler dans l'épanchement de sa gaieté.

A la fin la chanson joyeuse avait cessé de résonner dans la laverie et l'on n'y entendait plus que le bruit d'un tonneau que l'on déplaçait avec effort.

— Pour l'amour de Dieu, Lina, cesse maintenant, cria la femme. Tu as travaillé toute la journée au jardin et voilà que tu continues à trimer sans relâche dans l'obscurité.

— Tout de suite, mère, répondit la voix. Le beurre est fait, je vais m'essuyer les mains.

Un instant après la jeune fille entra dans la pièce.

— Lina, Lina, pourquoi n'écoutes-tu pas mon conseil ? dit la femme avec un accent de reproche. Depuis ce matin tu retournes la terre et tu traînes la brouette comme un journalier. Ce n'est pourtant pas là un ouvrage pour une jeune fille telle que toi.

— Mais, ma mère, si je ne le fais pas, qui est-ce qui le fera ? Vous devez vous soigner pour le ménage, et d'ailleurs, quand même le bon Dieu exaucerait mes prières et vous procurerait la guérison, vous êtes encore trop faible, ma chère mère... Grand-père, n'est-ce pas ? Avant d'aller à son ouvrage de tous les jours ou après en être revenu. Je ne veux pas qu'il s'échine encore comme un esclave après avoir travaillé toute la sainte journée.

— Grand-père est un homme et il est encore robuste, mon enfant. En retournant tous les jours un peu la terre, il en aurait fini en peu de temps sans trop se fatiguer. Ne t'a-t-il pas dit qu'il termi-

nerait cette semaine le travail du jardin et que tu ne dois pas y mettre la main ?

— Oui, je le sais bien, dit Lina en riant. Mais ce qui est fini, grand-père ne le recommencera pas.

— Enfant, enfant, tu te fatigueras à travailler, soupira la femme. Et si tu savais combien c'est pénible d'être malade.

—Eh bien, chère mère, travailler est sain, dit Lina. Quand je puis me remuer ainsi toute la journée, je me sens heureuse, et il me semble que je danserais de contentement. Venez, je vais vous aider à couvrir la table.

Caroline Wouters était encore très jeune et n'était ni très grande ni très forte; mais ses joues rondes et fleuries, et ses bras musculeux, l'air de santé que présentait toute sa personne étaient bien en harmonie avec l'idée de courage et d'énergie qu'exprimaient ses paroles. Elle avait la bouche remarquablement petite, le sourire ouvert, l'air ingénu, et toute sa personne respirait un parfum de fraîcheur virginale.

— Grand-père reste longtemps dehors aujourd'hui, dit-elle. Il sera allé, sans doute, chez Coba, le jardinier, chercher des échalas pour les pois. Voulez-vous que j'aille l'appeler ?

— Je comprends ce que c'est, répondit la femme. Tu sais que, d'après les ordres de son maître, il devait aller cet après-midi à l'auberge de l'*Aigle*

d'or pour établir un nouveau chantier dans la cave. C'est un ouvrage pressé et on le retiendra probablement là jusqu'à ce que le chantier soit achevé... Nous attendrons, je laisserai le fricot sur le poêle. Assieds-toi et reposes-toi un peu, enfant.

La jeune fille prit la chaise qu'on lui offrait et secoua la tête sans rien dire, comme si les dernières paroles de sa mère lui donnaient matière à réflexion.

— A quoi songes-tu comme ça tout à coup ? demanda la femme.

— Et vous croyez, mère, que grand-père travaille comme cela au delà de son heure parce que son maître le lui a dit ou commandé ?

— Oui, mon enfant.

— Non, non, cela n'est certes pas la raison, répliqua la jeune fille à demi fâchée.

— Et quelle serait donc la raison, Lina ?

— Grand-père devient de plus en plus économe. Pour gagner quelques sous au-dessus de sa journée, il travaillerait même toute la nuit, si c'était possible. Le dimanche après-midi, il ne va plus jamais boire une pinte avec ses amis, et il n'allume plus que rarement une pipe, lui qui auparavant avait l'habitude de fumer presque constamment à la maison. Le tabac est trop cher, dit-il. Vraiment, mère, cela me fait peine quand je le vois le soir regarder autour de lui d'un air si préoccupé. Je

sais bien ce que ses yeux cherchent ; mais il résiste à la tentation, pour épargner une couple de cents, souvent mon cœur se gonfle de pitié et il me prend des envies de pleurer ; mais, Dieu merci, cela ne durera plus longtemps.

— Non, cela ne durera plus longtemps, répéta la veuve avec un accent de tristesse, encore quelques mois. Ma grave maladie, qui m'a tenue alitée tout l'hiver, nous a mis en arrière. C'est un crève-cœur pour notre bon père. Jamais il n'a pu supporter l'idée d'avoir des dettes si petites qu'elles soient. Maintenant il travaille et il peine pour soulager nos épaules de ce fardeau. Laisse-le faire, Lina ; tu sais que toutes les observations sur ce point restent inutiles.

— Non, je ne le laisserai pas faire, murmura la jeune fille d'un ton résolu. Attendez un peu, je saurai bien le forcer à fumer sa pipe comme devant.

— Le forcer ? Comment t'y prendras-tu?

— Vous verrez, ma mère, quand il sera temps.

En achevant ces paroles, elle se dirigea vers un coin de la pièce, prit son carreau de dentellière et vint s'asseoir près de la table. Elle découvrit une large dentelle déjà en partie achevée et se mit à entremêler vivement ses fuseaux en répétant joyeusement :

— Oui, oui, vous le verrez, mère... Vous me regardez si curieusement? Allons, je vais vous dire

ce que j'ai imaginé depuis quelques jours. Dans une couple de semaines c'est l'anniversaire de grand-père, n'est-ce pas? Pour ce temps-là ma dentelle sera achevée et Thérèse, la colporteuse, m'en donnera à peu près dix-neuf francs.

— Et tu veux faire cadeau d'un nouveau chapeau à grand-père? Je le sais depuis longtemps.

— En effet, il va maintenant à l'église avec un vieux chapeau roux et les gens parlent de cela. Puisqu'il ne veut pas en acheter un nouveau, c'est moi qui le ferai sans qu'il le sache... Mais ce n'est pas tout, mère. Baptiste, le fils du charron, a planté l'année dernière une grande pièce de tabac; il en a fait sécher et couper les feuilles ; il en a sur son grenier la charge d'au moins trois brouettes. Les gens qui en ont acheté disent que ce tabac est d'une excellente qualité et d'un goût parfait. Eh bien, je vais acheter du charron plein mon tablier de tabac, et quand grand-père verra ce tas dans sa chambre il faudra bien qu'il fume, bon gré, mal gré.

— Plein un tablier, perds-tu la tête, Lina? Tu ne peux pas faire cela.

— Ne sommes-nous pas convenus, ma mère, que je puis disposer librement de l'argent que je gagne, en dehors de ma journée, à faire de la dentelle.

— Oui, mais de cette façon tu ne garderas pas

assez pour toi, pour t'acheter un nouveau mouchoir de tête pour l'été.

— Bah, je travaillerai un peu plus tard le soir.

— Non, pas ça, mon enfant, je ne puis pas le permettre. Juste ciel, ne travailles-tu pas déjà assez ?

— C'est égal, la conviction que j'ai de posséder un moyen de faire plaisir à grand-père me rend capable de tout. J'exécuterai mon projet, mère.

— Silence là-dessus maintenant, Lina, dit la femme en posant un doigt sur ses lèvres. Voici grand-père qui vient, j'entends son pas.

Un homme d'environ soixante-cinq ans, vêtu comme un ouvrier, avec une veste et un tablier, parut sur le seuil de la porte en murmurant un bonjour à voix basse. Il avait de larges épaules et semblait encore robuste pour son âge ; mais son dos légèrement courbé et les plis profonds de son visage attestaient qu'il s'était usé par une vie de labeur incessant. Il entra et plaça sous la fenêtre, à côté de la porte, un sac de toile qui contenait probablement des outils.

Avant qu'il se fût redressé, la jeune fille lui avait jeté les deux bras autour du cou et l'embrassait en lui souhaitant gaiement le bonsoir. Il la serra sur son cœur et lui murmura doucement à l'oreille :

— Merci, ma chère Lina. Depuis quelque temps nous avons la vie assez dure ; mais cependant j'ai encore des raisons de remercier Dieu. Il

t'a donné un cœur excellent et il a rendu la santé à ta pauvre mère. De quoi pourrais-je me plaindre ?

— Allons, allons, prenez place à la table, grand-père, vous devez avoir faim, dit la jeune fille avec une certaine nuance d'inquiétude ; car la voix du vieillard avait un ton qui ne lui était pas ordinaire et qui faisait craindre à la jeune fille qu'il ne lui fût arrivé quelque chose de désagréable.

Tous trois prirent place à table et baissèrent la tête pour dire leur prière.

— Bon appétit, grand-père, vite à l'œuvre maintenant, j'ai une faim de loup. Ah ! voilà des pommes de terre bien accommodées ; c'est à s'en lécher les doigts. Mère, vous en avez de l'honneur.

Lina avait prononcé ces paroles d'un ton joyeux évidemment pour dissiper les préoccupations du vieillard. Elle remarqua qu'il s'interrompait quelque fois de manger et qu'il secouait la tête.

— Grand-père chéri, dit-elle, vous êtes si taciturne. Allons, racontez-nous quelque chose. Comment vont les gens de *l'Aigle d'or?* Léocadie se marie-t-elle bientôt avec le fils du fermier Kanteels ? Est-il vrai qu'Isabelle va demeurer à Bruxelles ?

— Que Dieu protège ces gens égarés ! soupira Jean Wouters. Si le père Mol n'ouvre pas promptement les yeux, il déplorera trop tard son coupable aveuglement. Le malheur et la honte sont suspendus sur cette maison, tout y va mal.

— Mal, comment l'entendez-vous, grand-père ?

— Maintenant, mes enfants, desservez d'abord la table et puis je vous dirai ce qui m'a fait de la peine.

La jeune fille se dépêcha de porter dans la laverie le pot, les assiettes et les cuillers, revint, prit une chaise à côté du vieillard et murmura en le regardant curieusement :

— Eh bien ? eh bien ?

— Ah ! mes enfants, dit-il, depuis quelques semaines il se passe de malheureuses choses à *l'Aigle d'or ;* il y vient de temps en temps de riches messieurs de la ville qui y dépensent en un après-midi plus d'argent qu'il n'en faut pour soutenir pendant une année entière une famille d'ouvriers. — Vous croyez que j'exagère ? Ils y boivent du vin et ils le font couler par terre à pleins ruisseaux ; et ce vin coûte douze francs la bouteille !

— Douze francs ! comment est-ce possible ? s'écria la veuve, à moins que ce soit de l'argent fondu !

— Non, Anna, au contraire, c'est un breuvage fade. L'aubergiste m'en a fait goûter à la cave, cela a le goût d'eau sucrée et cela pique un peu le nez comme de la bière de Louvain qui est depuis longtemps en bouteille. Ça s'appelle du champagne. Mais ce breuvage n'est pas aussi inoffensif qu'il le

paraît. Il pousse d'abord les gens à la gaieté, il les étourdit ensuite et leur fait perdre la tête..... J'étais à mon travail dans la cave lorsque le jeu a commencé. Comme la porte de la salle du restaurant était presque constamment ouverte, j'entendais les sons de leurs voix confuses et j'entendais en partie ce qu'ils criaient ; car ils parlaient tous d'un ton très élevé. Le reste me fut raconté par l'aubergiste ou par la servante, qui descendaient à chaque instant à la cave pour prendre de nouvelles bouteilles. Quelque chose d'incroyable me fit frémir de surprise et de honte. A travers tout le bruit qu'ils faisaient, j'entendais les filles de *l'Aigle d'or* éclater de rire et crier à l'aide comme des enfants qu'on poursuit en jouant... et, pensez donc, on avait parié là-haut vingt bouteilles que Léocadie avait les bras plus gros que sa sœur Isabelle. Les jeunes filles ne paraissaient pas disposées à laisser mesurer leurs bras par les parieurs en gaieté ; mais l'aubergiste les y a forcées !

— Est-ce possible ? murmura Lina.

— L'argent, l'argent, mon enfant. L'aubergiste gagne huit francs sur chaque bouteille. Ce pari lui a fait gagner cent soixante francs en moins d'une heure, autant qu'un bon ouvrier en deux mois. Mais ses enfants n'y perdront-elles pas leur bonheur et leur honneur ? Voilà la triste question. L'argent qu'on gagne d'une pareille façon ne peut

pas profiter. Dieu est trop juste pour ça. La servante a bien voulu me faire accroire qu'Isabelle avait beaucoup de chances de se marier avec un de ces beaux messieurs de la ville; mais la pauvre fille, sans le savoir peut-être, sert de jouet à ces jeunes libertins... Et ce n'est pas encore tout; les choses devaient encore aller plus mal. A peine avaient-ils vidé une partie des vingt bouteilles, que leur gaieté bruyante se changea petit à petit en une scène scandaleuse de débauche. J'entendis tout à coup, au milieu des cris aigus, le bruit des tables et des chaises renversées et des verres qui se brisaient en tombant par terre. Effrayé et voulant venir en aide à l'aubergiste, je montai précipitamment. Il y avait au milieu de la salle de café un très jeune monsieur aux cheveux ébouriffés et aux regards allumés, qui mettait en pièces tout ce qu'il pouvait atteindre. Ses compagnons, l'hôtelier et ses filles assistaient en riant à ces actes de sauvagerie. Je ne savais que penser. Le garde-champêtre accourut pour expulser au nom de la loi ces ivrognes de l'*Aigle d'or*. J'entendis l'hôtelier lui dire: « Ces Messieurs s'amusent et ne font pas de mal. Si je trouve bon ce qui se passe dans ma maison, personne n'a le droit de s'en mêler. » Et le garde-champêtre s'est éloigné en levant les épaules. Le fait est que l'aubergiste, comme il me l'a dit lui-même à l'oreille, se fera payer au double et au

triple la valeur des objets qu'on a brisés chez lui.

— Et ils ont sans doute fini par se battre, grand-père?

— Non, mon enfant. Ces messieurs, en jetant par terre les verres et les bouteilles, n'avaient pas l'air d'être fâchés. Je le comprends, c'est par orgueil qu'ils agissent ainsi. Ils ne peuvent pas dépenser assez d'argent rien qu'à boire, alors ils cassent tout et versent par terre le vin précieux pour montrer que l'argent n'a pas de valeur pour eux.

— Ah ! c'est affreux ! soupira la femme. Il y a des milliers de pauvres gens, frappés par le malheur ou la maladie, qui souffrent de la faim avec femme et enfants. Quelques francs les sauveraient, les rendraient riches, leur feraient bénir la main qui les aiderait dans leur détresse, et là on gaspille, on dissipe l'argent dans de scandaleuses débauches !

— Mais, mais, comme ces gens-là doivent être riches ! murmura la jeune fille, en levant les mains.

— C'est l'argent de leurs parents qu'ils dissipent, répondit le vieillard. Un argent durement gagné peut-être et épargné sou à sou. Qui sait si chaque pièce d'or ne coûte pas des larmes à leur père et surtout à leur mère?... Il y avait dans la bande un des plus extravagants à qui on donnait le nom de baron. Cela m'a rappelé une bien triste histoire. Anna, vous souvenez-vous bien encore de la baronne qui a habité dans le temps le château appartenant

actuellement à M. Dalster ? Elle était veuve, la bonne et charitable femme, et elle n'avait qu'un fils. Celui-ci fit pendant de longues années comme ces jeunes gens de *l'Aigle d'or*, peut-être encore pis, rien ne pouvait le retenir, ni le désespoir de sa mère, ni la misère qui approchait à grands pas. Il fallut vendre beaucoup de terres, puis le château, et la pauvre baronne, accablée de honte, le cœur brisé, tomba gravement malade et mourut peu de temps après... Vers cette époque, pendant l'hiver, il y avait un maçon, père de beaucoup d'enfants, — il s'appelle Henri Knop — qui, sans ouvrage depuis longtemps et poussé par la faim, alla voler la nuit dans une ferme un panier de pommes de terre. Il fut condamné à cinq ans de prison, obtint par sa bonne conduite une diminution de peine et fut mis en liberté dès la troisième année. Il déplorait son méfait et était résolu à gagner désormais honnêtement son pain. Cependant personne ne voulut lui donner de l'ouvrage, on l'évita, lui et les siens, comme une famille flétrie, et à la fin il se vit réduit à quitter le village avec sa femme et ses enfants, pour ne pas mourir de faim devant l'impitoyable aversion des habitants. Ce qu'il est devenu depuis personne n'en sait rien.

Le vieillard se tut un moment et les femmes, péniblement affectées par son récit fait d'une voix altérée, ne trahissaient leur émotion qu'en secouant

tristement la tête et en murmurant à voix basse.

Il reprit en souriant amèrement :

— Et le fils de la baronne, demanderez-vous ? Le parricide sans âme ? Lui aussi, croyez-vous, a continué à être poursuivi par le mépris public ? Eh bien, pas du tout. Plus tard, il a hérité d'un oncle et il est redevenu riche ; maintenant petits et grands lui parlent le chapeau à la main ; il est baron et bourgmestre... Ah ! mes enfants, les hommes ne sont pas toujours justes, heureusement il y a là-haut un juge suprême qui ne se laisse influencer ni par l'argent ni par la naissance, et celui qui a martyrisé ou humilié sa mère ne trouvera pas de grâce devant ses yeux.

Les deux femmes échangèrent encore tristement quelques réflexions sur la lâche conduite des jeunes gens à l'auberge de *l'Aigle d'or* ; mais Jean Wouters, abîmé dans ses pénibles pensées, ne prit plus part à l'entretien que par quelques monosyllabes.

Lina se leva, passa dans la chambre voisine et revint avec une pipe et une boîte à tabac en cuivre.

— Prenez, grand-père, dit-elle, voilà votre tabac. Laissons de côté toutes ces tristes pensées. Nous ne sommes pas riches et nous pouvons nous estimer heureux de n'être pas coupables de ces vilaines choses. Faites-moi le plaisir d'allumer votre pipe.

— Non, je n'en ai pas envie, répondit-il.

— Je vous en prie, faites ça pour moi, j'aime tant

l'odeur du tabac. Elle me rafraîchit les idées et me rend toute joyeuse... Allons, ne me refusez pas ce petit plaisir.

Pendant ce temps, elle avait bourré elle-même la pipe et la tendit au vieillard avec une allumette enflammée.

Il commença à fumer ; et cela devait véritablement lui faire du bien, car petit à petit son visage s'illumina d'une expression de contentement.

Lina reprit son carreau à dentelles et la mère son tricot.

Alors commença une conversation plus tranquille, où le jardin, le printemps et les vaches eurent la plus grande part.

Pendant qu'ils causaient ainsi, ils entendirent dans le lointain des voix qui chantaient ou qui criaient.

— Ce sont les jeunes messieurs de *l'Aigle d'or*, dit Jean Wouters. Ils se rendent au chemin de fer pour prendre le dernier train. Leur bamboche a duré jusqu'à présent.

— Il me semble qu'ils se disputent, remarqua Lina.

— Non, ils se connaissent très bien et ils sont habitués à faire une vie pareille. Depuis une couple de mois ils viennent une ou deux fois par semaine à *l'Aigle d'or* et y font toujours la même vie, à ce que m'a dit la servante... Maintenant, ils chantent

et ils crient. Tenez, le bruit cesse. Ils se dépêchent pour arriver au chemin de fer.

Nos braves gens écoutèrent encore un instant le bruit qui allait en s'affaiblissant, puis ils reprirent leur travail et leur conversation.

Une demi-heure après, pendant que le plus profond silence de la nuit régnait autour de la maison solitaire, Lina leva tout à coup la tête avec surprise de dessus son travail et demanda:

— N'avez-vous pas entendu, mère ?

— Qu'aurais-je entendu, mon enfant ?

— Et vous, grand-père ?

— Non, rien, Lina.

— Il m'a semblé que j'entendais soupirer; mais je me suis trompée, ce sera la vache qui aura fait du bruit... Mais non, voilà que je l'entends encore !

— C'est comme s'il y avait à la porte un chien qui gronde, murmura la femme.

— Non, ma mère, c'est un homme qui souffre et qui se plaint.

Et elle prit la lampe pour aller voir.

— Reste, reste, s'écria la mère en la retenant effrayée. Dieu sait ce que c'est !

— C'est une créature humaine, soyez-en sûre. Un homme qui s'est égaré dans les ténèbres et qui est tombé, sans doute. Il s'est peut-être fait mal. Le laisserons-nous, sans pitié, appeler au secours ?

— Lina a raison, dit le vieux charpentier. Prends la lampe, mon enfant, nous irons voir.

Lorsqu'elle eut ouvert la porte et envoyé les rayons de sa lumière sur l'avant-cour, ils virent, étendue au pied d'un des noyers, une personne qui remuait les bras et murmurait des menaces inintelligibles comme si elle se croyait entourée d'ennemis.

Le vieillard et la jeune fille s'approchèrent vivement et passèrent tous deux le bras sous la tête de l'inconnu pour le relever.

— Pauvre garçon, dit Lina, qui vous a fait du mal? De méchantes gens? N'ayez plus peur; nous sommes des amis. Allons, levez-vous, nous vous conduirons dans la maison; nous vous donnerons des secours.

Ils furent obligés d'employer toutes leurs forces pour le relever; il laissait traîner ses jambes et pesait lourdement sur leurs bras. Cependant, ils parvinrent à le conduire lentement vers la maison. Pendant ce temps, il grommelait d'une voix rauque:

— Au diable, laissez-moi, je ne vais pas avec vous, je veux retourner à *l'Aigle d'or*... Eh, l'hôte, vite du champagne... dix bouteilles... c'est ça, versez... encore, encore...

— C'est un des jeunes messieurs de *l'Aigle d'or*, murmura Jean Wouters. Oui, oui, le plus débauché de tous. Celui qui a mis la grande glace en

pièces. Voilà le résultat de ces scandaleux excès et de...

— Taisez-vous donc, grand-père, et ayez pitié de lui; le pauvre garçon est si malade.

— Étrange maladie; tu as raison cependant, ma chère enfant. Nous sommes des chrétiens et il peut avoir besoin de secours. Ne songeons qu'à remplir notre devoir.

Ils le portèrent à l'intérieur et le placèrent sur une chaise. Il demeura immobile, affaissé sur lui-même et les yeux fermés comme un être inanimé.

— Mère, mère, allez chercher de l'eau, dit la jeune fille. O ciel, voyez, il a du sang sur sa figure! Ah! le pauvre homme!

Le jeune homme, à demi évanoui ou à demi endormi, avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine, les yeux toujours fermés et une sorte de râle sourd sortait de sa poitrine haletante.

Il était encore très jeune et, autant qu'on pouvait le voir à travers les taches de sang mal essuyé qui lui souillaient les joues et les mèches de cheveux qui lui pendaient sur le front, les traits de son visage paraissaient très doux. Ses habits, d'une coupe élégante et d'une étoffe riche, étaient en désordre et couverts de boue.

Lina, profondément émue de pitié, se dépêcha de prendre l'eau que sa mère était allée chercher et se mit à laver la figure du jeune homme.

— Dieu soit loué, s'écria-t-elle toute joyeuse, ce n'est rien. Il est tombé, et il s'est fait un peu de mal. Une petite écorchure à la joue.

A peine lui eut-elle rafraîchi le cerveau en l'humectant d'eau froide, qu'il ouvrit les yeux, regarda la jeune fille et balbutia avec un rire abruti :

— Non, Isabelle, enlevez ce verre. Ne me faites plus boire, j'en ai assez pour ce soir... Tiens, tiens, ce n'est pas Isabelle... Qui êtes-vous donc? Ah! que voilà de jolis yeux bleus! Mais maintenant je n'ai pas le temps, demain, demain je vous ferai nager dans le champagne, si vous en avez envie; mais maintenant laissez-moi, je vais dormir.

Tout à coup la jeune fille laissa tomber le linge qu'elle tenait à la main et recula de quelques pas. Elle était devenue pâle et paraissait profondément effrayée. Des larmes brillaient dans ses yeux.

Le grand-père et la mère, pensant que le libre langage du jeune homme avait si fort blessé et attristé Lina, essayèrent de la consoler en lui faisant comprendre qu'un homme qui est dans un pareil état ne sait plus ce qu'il dit et qu'il ne faut pas prendre ses paroles au sérieux.

La jeune fille n'écoutait pas; elle tremblait visiblement d'émotion et ses yeux ne quittaient pas le jeune homme qui paraissait s'être endormi. Elle secoura la tête, comme pour se débarasser de pen-

sées importunes et dit enfin sans oser faire un pas en avant :

— Mais, grand-père, cet homme ne peut pas rester ici, conduisez-le dans le village, à *l'Aigle d'or*.

— C'est tout à fait impossible, mon enfant, si loin et dans l'obscurité.

— Le pauvre garçon n'a plus de jambes, ajouta la veuve. Et grand-père ne peut cependant pas le porter.

— Laissez-moi aller chercher le docteur, ma mère, il pourrait devenir dangereusement malade.

— Bah, bah, il n'est pas malade, répliqua le vieux charpentier. Je n'ai jamais été un grand buveur, mais je ne puis pas dire qu'étant jeune je ne me sois pas quelquefois oublié en compagnie de bons camarades ; je connais la chose. Ce jeune monsieur, quand il aura dormi pendant quelques heures, ne ressentira plus rien qu'un grand mal de tête. Laissez-le reposer.

— Ciel, il pourrait donc passer toute la nuit dans notre maison ? s'écria Lina avec une certaine inquiétude. Non, non, grand-père, conduisons-le à *l'Aigle d'or*. Là on est habitué à donner à loger. Si c'est absolument nécessaire, je vous aiderai. Avec un peu de peine nous finirons par y arriver.

— Mais pourquoi parais-tu si effrayée, Lina ? Ce jeune homme ne fera de mal à personne. Il est

tout à fait sans connaissance. A *l'Aigle d'or* il y a sans doute encore du monde. Pensez donc quelle honte ce serait pour lui si nous l'amenions là dans un pareil état. On rirait et on se moquerait de lui. Nous pouvons et nous devons lui épargner cette confusion.

— C'est vrai, c'est vrai, s'écria la jeune fille; mais que faire alors?

— Rien de plus simple. Je vais tirer les bottines du jeune monsieur et je le coucherai tout habillé sur mon lit où il pourra dormir tout son saoul.

— Mais vous alors, grand-père?

— Je resterai ici, près du poêle, et dormirai sur une chaise.

— Ça ne se peut pas, exposer votre santé!

— Aimerais-tu mieux rester toi-même ici, Lina?

— Moi? Oh! non, j'ai peur.

— Bah, bah. Quand Jacques le jardinier était si gravement malade, j'ai passé plus de dix nuits à veiller auprès de son lit. Cela m'a-t-il fait du mal? Ne discutons pas plus longtemps. Va chercher son chapeau, Lina, il est sous le noyer. Et vous, Anna, aidez-moi à porter cet endormi sur mon lit.

La jeune fille revint avec le chapeau et ne voyant plus personne elle fit quelques pas pour entrer dans la chambre à coucher de son grand-père; mais elle s'arrêta hésitante et recula comme si elle était retenue par une terreur secrète.

Sa mère sortit seule de la chambre et dit d'un air content :

— Il dort comme une pierre, le pauvre garçon. Grand-père es en train de le bien couvrir ; car il ne fait pas trop chaud là-dedans. C'est dommage tout de même, n'est-ce pas, ma fille, que de pareils gens qui sont riches et qui peuvent jouir en paix de tout ce que leur cœur désire, s'abîment la santé par des excès et se rendent la vie amère.

Lina prit la main de sa mère et, sans répondre à sa question, lui dit en baissant la voix :

— Savez-vous, mère, pourquoi j'étais si agitée et pourquoi j'avais si peur ? Vous ne le croirez pas, car c'est étrange. Ce jeune homme, devinez qui il est ?

— Le connais-tu donc, Lina ?

— Oui, je le connais, ma mère. — C'est Herman Steenvliet.

— Herman Steenvliet ?

— Oui, ce petit garçon avec qui je jouais quand j'étais enfant.

— Ah, tu te trompes, c'est impossible, murmura la femme avec un rire d'incrédulité.

— Non, non, mère, soyez-en sûre ; c'est bien lui.

— Père, venez donc ici ! cria la femme en voyant paraître le vieillard. Lina a une idée singulière. Elle croit que le jeune monsieur qui dort là dans votre chambre est le fils de Charles Steenvliet.

— Le fils de M. Steenvliet, le riche entrepreneur? Bah, Lina, tu te trompes certainement.

— Je ne me trompe pas, grand-père ; depuis mon enfance je n'ai plus revu Herman Steenvliet, et cependant je ne puis pas me tromper ; un seul regard de ses grands yeux bruns a suffi pour me le faire reconnaître.

— Tout est possible, dit le vieux charpentier, nous allons le savoir immédiatement. Il est couché sur le dos, et il dort si profondément qu'un coup de canon ne le réveillerait pas. Regardons-le de près avec la lumière.

Les femmes le suivirent. Tandis qu'il tenait la lampe élevée au-dessus de la tête du dormeur tous les trois regardaient attentivement son visage sans dire un mot; et au bout d'un instant ils quittèrent la chambre, toujours silencieux.

— Ce n'est pas lui, tu t'es trompée, dit le grand-père.

— Il ne lui ressemble pas du tout, affirma la mère. Ç'a été une illusion de tes sens.

— Oui, maintenant qu'il a les yeux fermés je ne sais vraiment pas ce que je dois en penser, dit la jeune fille hésitante. Je me serai peut-être trompée en effet.

Et elle s'assit toute pensive près du poêle.

— C'eût été un hasard surprenant, dit le vieillard. M. Steenvliet, le riche entrepreneur qui habite

maintenant à Bruxelles, au quartier Léopold, une maison qui ressemble à un palais, était autrefois, à Ruysbroeck, le voisin de ton père, Lina, un simple manœuvre de maçon, un ouvrier comme lui.

— Je le sais, grand-père, ils étaient bons amis.

— C'est-à-dire, fit observer la veuve, c'était de bonnes connaissances, mais pas des amis de cœur, car Charles Steenvliet était un peu fier. D'ailleurs feu ton père était charpentier et Steenvliet était maçon. Ils ne fréquentaient pas les mêmes camarades; mais il est vrai cependant, Lina, que tu as joué presque tous les jours avec le fils Steenvliet, un bel et brave enfant, qui ne paraissait prendre plaisir que dans ta compagnie.

— Et comment cet apprenti maçon, ce M. Steenvliet, veux-je dire, est-il devenu depuis lors immensément riche ?

— Peuh, les gens en parlent différemment, répondit la femme en levant les épaules.

— Oh ! la chose est très simple, dit le grand-père, on voit souvent s'élever de ces fortunes étonnantes. Déjà, lorsque ton père vivait encore, Charles Steenvliet, qui était un bon ouvrier et un gaillard audacieux, avait risqué quelques petites entreprises et amassé ainsi un peu d'argent. Peu à peu il a fait des entreprises plus considérables, et il a fait ses affaires avec tant de bonheur qu'il a trouvé de gros bâilleurs de fonds. C'est ainsi que

sa fortune s'est accrue rapidement, et enfin, en entreprenant de grands travaux publics en pays étrangers il a gagné des sommes énormes ; des millions, à ce qu'on dit.

— Si riche ! Se rappellerait-il l'amitié de feu mon père? murmura la jeune fille.

— Je ne le crois pas, mon enfant. Il y a plus de quinze ans que mon pauvre fils a été enlevé subitement par le choléra, et alors Steenvliet était déjà allé demeurer à Bruxelles... Ne nous laissons pas attrister par ces douloureux souvenirs.

Il essuya avec son doigt une larme qui perlait au bord de sa paupière. Lina baissa les yeux et poussa un soupir; mais, n'entendant plus la voix de son grand-père, elle releva la tête et lui demanda, probablement pour dissiper sa tristesse :

— Et n'avez-vous plus jamais vu M. Steenvliet depuis qu'il est devenu riche ?

— Oui, quelquefois. J'ai travaillé une fois pour lui pendant plusieurs semaines, et j'ai même causé avec lui à différentes reprises quand il m'interrogeait sur mon travail.

— Et il vous a sans doute reconnu ?

— Il ne pouvait pas me reconnaître, Lina. Quand Charles Steenvliet était le voisin de ton père à Ruysbroeck, moi je demeurais à Ternorth.

— Mais vous lui avez parlé de l'amitié de feu

mon père, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qu'il vous répondait ?

— Je ne lui en ai jamais parlé. Vois-tu, Lina, les gens riches, quand ils ont été ouvriers, n'aiment pas qu'on leur rappelle leur passé. D'ailleurs M. Steenvliet aurait pu supposer que je lui parlais de pareilles choses par orgueil ou bien pour obtenir de lui une faveur. Le mieux était donc de n'en point parler... Allons, enfants, allons nous coucher, il est déjà tard ; vous voyez bien que le jeune monsieur, qui est ici à côté, n'a pas encore remué. Dormez tranquilles, je soignerai pour tout.

— Si vous avez besoin de quelque chose, mon père, vous nous appellerez tout de suite, n'est-ce pas ?

— Et si le jeune monsieur se réveillait, s'il sortait de votre chambre à coucher, vous nous appelleriez aussi, n'est-ce pas, grand-père ?

— Sans doute, Lina, sois tranquille.

— Eh bien alors, bonne nuit et bon courage, grand-père ! dit la jeune fille en l'embrassant.

Les deux femmes montèrent à l'étage. Jean Wouters s'assit près de la table et posa sa tête sur son coude... Au bout de quelques heures il écouta à moitié endormi si aucun bruit ne se faisait entendre dans la chambre à côté, puis il retomba dans un profond sommeil.

II

Lorsque la première clarté du jour se répandit dans le ciel, Jean Wouters ouvrit les yeux, se leva et s'approcha de la chambre voisine dont il ouvrit doucement la porte. Il secoua la tête avec un sourire, referma la porte, retourna s'asseoir en murmurant à part lui :

— Il dort toujours comme un morceau de bois. Tant mieux, cela lui fera du bien... Comme il fait encore froid le matin, je vais me dépêcher d'allumer le poêle et de mettre de l'eau sur le feu; car les enfants ne tarderont pas à se réveiller.

Peu de temps après, les deux femmes descendirent et demandèrent avec une curiosité inquiète comment se portait le jeune homme.

— St, St, plus bas, pas de bruit, répondit le vieillard. Il n'est pas encore éveillé et dort toujours à poings fermés. Laissez-le reposer jusqu'à

ce qu'il s'éveille de lui-même ; sans cela il aura mal à la tête... Mais, Lina, tu paraîs prête à sortir? Où vas-tu donc ?

— Moi, sortir ? pas du tout, grand-père.

— C'est parce que je vois que tu as mis ta robe verte avec des nœuds rouges: ce n'est pas cependant aujourd'hui dimanche, à ce que je crois ?

— Non, grand-père, c'est mercredi ; mais mes vêtements de travail sont si usés ! Et tant que ce jeune monsieur étranger est dans la maison, vous comprenez bien, je n'aimerais pas qu'il se fît une idée défavorable de notre propreté.

— En effet, je comprends cela, mon enfant, tu as raison.

La mère était déjà occupée à faire le café. Lina prit le pain et le couteau pour couper les tartines.

Au bout de quelques instants ils étaient assis tous les trois à table, silencieux et se dépêchaient de déjeuner, ce qui fut bien vite terminé.

— Je vais faire du café un peu plus fort, dit la mère. Car il est probable que ce jeune monsieur en se réveillant aura besoin d'un réconfortant. Et rien de mieux pour l'estomac dérangé que du fort café.

— Et moi, dit Lina, je m'en vais traire la vache. J'aurai fini mon ouvrage le plus pressé lorsque le jeune monsieur se réveillera. Je voudrais bien le regarder encore une fois avec attention avant qu'il

s'en aille. J'ai rêvé toute la nuit qu'il pourrait bien être Herman Steenvliet... Oui, oui, ma mère, moquez-vous de moi. Je crois aussi que je me suis trompée; mais tout est possible; les montagnes ne se rencontrent pas; mais les hommes se rencontrent, comme on dit.

En achevant ces derniers mots, elle sortit. La mère continua à verser le café, et le grand-père resta assis sur la chaise auprès du poêle, enfoncé dans ses pensées.

En ce moment le jeune homme se réveilla dans la chambre voisine. La clarté du jour, déjà éclatante, blessa ses yeux enflammés et il se mit machinalement les mains sur le visage; mais cela ne dura que quelques secondes; il se mit sur son séant et regarda avec stupeur autour de la chambre. A mesure qu'il reprenait possession de lui-même, ses lèvres se contractraient en une expression de moquerie et de colère. Bientôt il appuya péniblement sa main sur sa poitrine et murmura :

— Maudit vin, poison qui me brûle comme un feu d'enfer! ma tête, ma tête! Où suis-je ici? A *l'Aigle d'or?* Ah ! je sais! Je n'ai pas voulu retourner à Bruxelles, et je suis revenu ici. Dans quel état, ô ciel.

Il regarda encore une fois autour de lui et remarqua seulement alors l'ameublement singulier de cette chambre.

— Que je suis tombé bas, grommela-t-il. Cet imbécile d'aubergiste et ses mijaurées de filles m'ont jeté au grenier ou peut-être dans un trou comme un animal. Ah ! ils me le paieront, qu'ils attendent !

En achevant ces mots, il essaya de se lever et de descendre du lit ; mais il était encore si étourdi qu'il fit un faux pas et tomba lourdement par terre.

Pendant qu'il faisait tous ses efforts pour se relever en poussant des grognements de mauvaise humeur, le vieux charpentier, attiré par le bruit de la chute, entra dans la chambre et courut au jeune homme pour le soutenir ; mais celui-ci repoussa rudement la main qu'on lui tendait et dit avec colère :

— Laissez-moi tranquille. Croyez-vous que je suis un enfant et que je ne sais pas encore marcher tout seul. Ne restez pas là à me regarder si bêtement et donnez-moi mes souliers.

Cette brutalité blessa le vieillard ; mais il réprima son mécontentement et obéit à l'ordre du jeune homme auquel il dit en souriant :

— Soyez tranquille, Monsieur, les charpentiers sont sur votre toit et tapent à grands coups de marteau. C'était à prévoir ; on connaît cette maladie et prenez courage, elle passera bientôt.

— Oui, moquez-vous de moi aussi, grossier lourdaud, répondit l'autre. Je le mérite bien. Où est

votre maître ? Il dort sans doute encore, le grippe-sou ? Lui aussi a bu du champagne ; mais s'il pouvait en attraper la crampe éternelle...

— Mon maître ? répéta le vieillard. Je n'ai pas de maître.

— N'êtes-vous pas le domestique de *l'Aigle d'or*?

— Non, je suis le maître ici.

— Ah ! c'est étrange ! Où suis-je donc ici ?

— Dans une maison d'ouvriers, près du chemin de Loth.

— Et où sont restés mes camarades?

— Nous n'avons vu personne que vous. Vous étiez tombé dans l'obscurité devant notre porte et vous vous étiez sans doute fait mal. Notre Lina et moi, nous vous avons relevé, porté dans la maison et couché sur mon lit pour vous reposer.

Le jeune homme jeta sur le vieillard un regard moins hostile.

— S'il en est ainsi, je vous remercie de tout cœur, brave homme, murmura-t-il. Mais vous auriez beaucoup mieux fait de me laisser coucher dehors.

— Au milieu de la nuit ? A l'air froid ? Sur le sol humide ? Ah ! Monsieur, vous auriez pu y contracter une maladie mortelle.

— C'eût été tant mieux, brave homme ; je ne mérite pas de vivre. Je suis un lâche, un mauvais sujet. Personne n'aurait déploré ma perte.

— Vous n'avez donc pas de père, Monsieur ?

Le jeune homme leva les épaules.

— Une mère ?

— Ah ! si j'avais encore ma mère, soupira le jeune monsieur en levant les yeux au ciel, je ne me conduirais pas comme un méprisable libertin.

— Bah ! bah ! Monsieur, prenez courage, dit le vieillard d'un ton de compassion affectueuse. Votre cœur est encore bon, et quand le repentir est là l'amendement et le salut sont à la porte.

Tout en parlant, le jeune homme s'était approché d'un petit miroir pendu à la muraille, il s'y regarda et recula avec une sorte d'aversion à l'aspect de son image.

— Dieu que je suis laid et sale ! s'écria-t-il en tremblant de honte. Paraître ainsi devant les gens en plein jour !

— Là, sur cette petite table il y a un bassin avec de l'eau de pluie ; un essuie-mains et un morceau de savon. Tout ce qui vous est nécessaire, même une brosse à habits. Monsieur veut-il s'habiller et s'arranger ? Je vous laisse seul et j'attendrai là dehors que vous ayez fini. Il fait froid, notre poêle brûle bien, ma fille tient toute prête pour vous une tasse de fort café. Cela vous remettra complètement.

A ces mots Jean Wouters sortit et tira la porte derrière lu,.

Le jeune homme commença à se laver la figure et les mains en grommelant. Quand il eut fini, il essaya également de nettoyer la terre et la boue qui couvraient ses habits; mais la brosse était très usée et malgré toutes les peines qu'il se donna il ne réussit pas à faire disparaître les nombreuses taches. Il s'en plaignit amèrement et même, dans son dépit et son impatience, il jeta la brosse par terre. Il devint encore plus mécontent lorsqu'il se regarda pour la seconde fois dans la petite glace. Il paraissait terriblement laid avec son linge chiffonné, ses habits malpropres, ses yeux pleins de sang, ses joues tirées, blêmes et jaunes.

Et le vieillard n'avait-il pas parlé de sa fille? Il y avait donc encore d'autres personnes dans la maison? Des femmes? Et il lui faudrait rougir sous leurs yeux? Se sentir humilié en présence de pauvres ouvriers?

Il resta au milieu de la chambre, les lèvres pincées en une pénible grimace qui se changea bientôt en un sourire amer et dédaigneux.

— Bah! bah! murmura-t-il. Je paireai ces gens-là pour leurs peines et je m'en irai sans me commettre avec eux. Au cabaret de *l'Aigle d'or* je trouverai tout ce qui m'est nécessaire pour refaire ma toilette. Je puis rester là jusqu'à ce que mon affreux mal de tête soit un peu passé. On voudra encore me faire boire? Mais non, non, plus aujourd'hui!

Il ouvrit la porte et entra dans l'autre chambre où une chaise l'attendait auprès de la table.

— Approchez-vous du poêle, Monsieur, dit le vieux charpentier. Je l'ai bourré pour le faire ronfler; voyez, il est rouge. Vous tremblez de froid; je le vois.

— Oui, oui, mon joli Monsieur, asseyez-vous ici, le dos au feu, ajouta la femme d'un air aimable. J'ai fait pour vous du fort café qui va vous remettre tout de suite. Et si notre café n'est pas aussi bon qu'en ville, songez que nous sommes de pauvres gens et que nous donnons ce que nous avons.

Pendant ce temps elle remplit une tasse du breuvage fumant.

Le jeune homme paraissait hésiter et regardait du côté de la porte.

— Vous vous donnez beaucoup de peines, murmura-t-il, mais je n'ai pas le temps et veux m'en aller.

— Vous refusez le café que j'ai préparé pour vous avec tant de soin? Trop de peines! Croyez-vous donc, Monsieur, qu'il ne vous est pas offert de tout cœur? Vous êtes malade. Allons, je vous en prie, asseyez-vous.

Et, joignant l'action à la parole, elle le poussa vers la table et le força avec une douce violence de faire ce qu'elle voulait.

Il se laissa tomber sur la chaise en rechignant, prit la jatte d'une main tremblante, et but une gorgée de café chaud.

Il paraissait avoir hâte de partir. Les regards du vieillard et de la femme qui ne pouvaient pas se détacher de lui, le blessaient et le remplissaient de confusion. Aussi se leva-t-il immédiatement, mit la main à la poche et demanda :

— Qu'est-ce que je dois ici ? N'ayez pas peur de demander trop... Vous ne répondez pas? Voilà vingt francs, est-ce assez ?

Et posant une pièce d'or sur la table, il se dirigeait déjà vers la porte ; mais le vieux charpentier le retint par le bras, le ramena à la table et murmura d'un ton sévère :

— Restez, Monsieur ; vous ne quitterez pas ma maison avant d'avoir remis cet argent dans votre poche. Nous ne tenons pas un cabaret. Ce que nous avons fait pour vous, nous l'avons fait par charité chrétienne et pas autrement.

Le jeune homme regarda ses hôtes avec une expression de surprise en même temps que d'incrédulité moqueuse, et dit en souriant :

— Allons donc, c'est impossible ; vous ne parlez pas sérieusement. Vous êtes pauvres, et vous refusez de l'argent ? Pour de l'argent, on vend son âme, et même celle des autres. Allez plutôt le demander à *l'Aigle d'or*, à l'aubergiste et à ses filles.

— Ramassez, Monsieur, ramassez ! s'écria Jean Wouters, en colère. Oui, nous sommes pauvres ; mais nous ne voulons pas d'argent que nous n'avons pas gagné par notre travail.

Lina, qui jusqu'à ce moment était restée dans le jardin ou dans l'écurie, entendit probablement les sons élevés de la voix de son grand-père. Elle entra dans la chambre avec un visage souriant.

— Monsieur ne me connaît-il pas ? demanda-t-elle.

— C'est singulier, murmura-t-il en se frottant le front, il me semble que je vous connais, en effet. Mais où vous ai-je vue ? Mes idées sont un peu troubles ; il doit y avoir bien longtemps.

— En effet, il y a très longtemps, Monsieur. Ne vous en souvient-il pas ? il y avait un enfant, un tout petit enfant, qui jouait avec vous lorsque vous demeuriez encore à Ruysbroeck avec vos parents.

— Un enfant, balbutia-t-il d'une voix presque imperceptible. Un petit enfant, avec des yeux bleus et une chevelure blonde toute bouclée ?

— Comme vous dites, Monsieur.

— Ciel ! Cet enfant ? la petite Caroline Wouters ! Vous ?

— Moi-même, Monsieur.

— Ah ! mon Dieu, et c'est vous, Caroline, qui avez aidé à me ramasser dans la boue ?

Et, courbant la tête, il grogna tout bas :

— Damnation ! Et la honte ne me fait pas entrer sous terre !

— Voyez-vous bien, mère, s'écria Lina, qu'il ne l'a pas encore oublié.

— Oublié ! répéta-t-il avec une confusion douloureuse. Oublié ! ces jours d'innocence, de paix et de pureté ! C'est la seule lueur, la seule étincelle lumineuse qui brille parfois encore dans mon âme flétrie !

La jeune fille s'approcha de lui et lui dit avec une douceur insinuante :

— Ne soyez pas si contrarié, monsieur Steenvliet. C'est un accident qui peut arriver à tout le monde. Vous êtes un peu malade; mais ça se guérit très vite. Prenez courage. Ça ne vous arrivera plus.

— Ne plus m'arriver ? grogna-t-il avec une sombre ironie. Je l'ai dit et espéré tant de fois moi-même. Maintenant il est trop tard. Je suis un être sans force et sans énergie. La vie m'est à charge. Ah ! si je pouvais mourir.

Lina poussa un cri d'angoisse. Des larmes brillaient dans ses yeux. Le jeune homme la regarda un instant avec hésitation.

— Vous pleurez? dit-il avec étonnement. Vous avez pitié de moi ? Merci, Caroline ; mais je ne le mérite pas.

— Ah ! comment est-il possible? gémit la jeune fille. Lui, le bon, le généreux enfant ! qui me tira

un jour de la rivière au péril de sa vie et qui me sauva de la mort. Il serait devenu un mauvais sujet ? un vaurien ? un homme corrompu ? Et je ne pleurerais pas sur un pareil malheur ?

— Je vous ai sauvé la vie ? Moi ? Mais non ; mais non.

— Comment pouvez-vous l'avoir oublié, Monsieur ? En moi, du moins, le souvenir reconnaissant de votre bienfait ne s'est point effacé. Et vous revoir ainsi malade, désespéré, malheureux — car vous êtes malheureux — cela me déchire le cœur !

Elle poussa un sanglot et cacha son visage dans ses mains.

Profondément touché de l'affliction de la jeune fille, Herman Steenvliet sentit les larmes monter à ses yeux.

Il fit un pas vers le vieillard, éleva les mains vers lui en s'écriant :

— Oubliez l'injure que je vous ai faite, je ne vous connaissais pas ; je suis un misérable... Pardonnez-moi... Adieu.

En achevant ces mots il quitta ses hôtes ébahis et s'enfuit hors de la maison dans la direction du village.

III

Dans la rue de la Loi, à Bruxelles, parmi les hôtels et les maisons de maître de ce quartier aristocratique, s'élevait une habitation qui se distinguait des autres par les sculptures de sa façade et par la hauteur de sa porte cochère, sur les panneaux en chêne veiné de laquelle se détachaient deux grandes têtes de lion en bronze.

Derrière cette porte, entre des murs de stuc, se prolongeait une galerie, assez large pour livrer passage aux voitures, jusqu'au jardin, dont une des faces latérales était occupée par de vastes écuries et remises.

Au commencement de cette galerie, du côté gauche, on remarquait deux statues, — deux œuvres d'art — au pied de l'escalier dans les marches cirées duquel on eût pu facilement se mirer. Les murailles étaient couvertes de grands tableaux dans

des cadres dorés. Les marbres polis et les ors brillants des moulures attestaient la richesse et l'opulence des maîtres du logis. A la vue de tout ce luxe, on aurait cru que cet hôtel devait être la demeure d'un prince, ou tout au moins d'un gentilhomme, grand propriétaire foncier ; mais sur la première porte qu'on remarquait à droite de la galerie, on lisait ces mots en lettres d'or :

Bureaux. Entrez sans frapper.

Le maître de cette demeure princière était donc un homme qui avait des bureaux et faisait des affaires. En effet, il n'était autre que M. Steenvliet, l'entrepreneur, qui avait été autrefois un simple maçon, et qui, par son habileté et son activité, ou par un concours de circonstances heureuses, — qui pouvait le savoir ? — était devenu immensément riche, et voyait encore chaque jour l'argent affluer dans ses coffres.

M. Steenvliet avait son cabinet particulier au bout de la galerie. Ami du calme et du repos, il voulait être à son aise et ne pas être troublé par le bruit incessant de la rue, à ce qu'il disait du moins. Mais la véritable raison était qu'il avait gardé de sa vie d'autrefois certaines habitudes qu'il s'efforçait le plus possible de cacher aux gens de son entourage actuel, et c'est pour cela qu'il craignait d'être surpris par des visites non annoncées d'avance.

Ses précautions étaient bien prises ; il recevait, dans un parloir contigu, les gens d'affaires, les propriétaires, les architectes, les entrepreneurs : — et quant aux fermiers, aux ouvriers, et à certains de ses commis qui avaient sa confiance, il les recevait dans son cabinet. Avec beaucoup de ces derniers il se comportait comme s'il prenait plaisir à montrer qu'il se souvenait de sa situation d'autrefois. Mais dès qu'on lui annonçait la visite d'une personne appartenant aux classes élevées de la société, il sortait de son cabinet par une porte dérobée pour aller faire toilette et se transformer autant que possible en ce qui concerne le costume et la manière d'être.

Ce jour-là, vers onze heures du matin, M. Steenvliet était assis devant un pupitre, auquel il tournait à moitié le dos. Il était enveloppé dans une vieille robe de chambre, tenait entre les dents une pipe en écume de mer, et fumait à si grosses bouffées qu'il était entouré d'un nuage bleuâtre. Si son visage soucieux n'avait pas trahi la mauvaise humeur ou la contrariété à laquelle il était en proie, la rapidité fiévreuse avec laquelle il tirait des bouffées de sa pipe eût suffi pour montrer que son esprit devait être assombri par des réflexions inquiétantes.

L'aspect de cette pièce était singulier : les murailles étaient ornées de tableaux et de gravures à cadres dorés ; les rideaux des fenêtres étaient assez riches pour un palais ; la pendule et les bronzes de

la cheminée de marbre étaient de précieux objets d'art ; mais le plancher en planches nues, jadis cirées, était çà et là marqué de taches humides, produites par les jets de salive que l'entrepreneur lançait en fumant, le drap vert du pupitre était presque noir de taches d'encre. En en mot, au milieu d'un grand luxe, beaucoup de choses portaient les traces d'une extrême négligence, ou peut-être d'une malpropreté volontaire.

M. Steenvliet pouvait avoir dépassé un peu la cinquantaine ; il était d'une taille élevée, solidement bâti, avec de larges mains et de grands pieds. Son visage, d'un rouge brique, était encadré de favoris grisonnants, longs et mal taillés, tandis que ses lèvres, habituellement pincées, laissaient voir, lorsqu'il parlait ou qu'il riait, des dents larges et peu soignées.

Si tout cela accusait une grande force corporelle, et une non moins grande énergie, on en pouvait conclure en même temps que cet homme, — comme dit le proverbe, — n'avait pas été bercé sur les genoux d'une mère et qu'il n'avait pas non plus passé les années de sa jeunesse sur les bancs d'une université.

Sous l'empire d'une réflexion plus désagréable que les autres, M. Steenvliet jeta sa pipe dans un coin, se leva, frappa du pied avec colère, et grommela :

— Depuis la mort de ma pauvre femme, il n'y

a plus rien de bon à attendre de cet imbécile ! Il a encore découché, le bambocheur !.... Malheur! quelle sera la fin scandaleuse de tout cela? Ah ! je rève pour lui le succès, le bonheur et la considération dans le monde ; je me tue à piocher, pour lui laisser une grande fortune et pour le rendre puissant et honoré par l'argent... Et toute cette sollicitude, cette perpétuelle activité n'auraient pas d'autres fruits que la honte et l'humiliation? Mon fils unique ne deviendrait pas autre chose qu'un débauché vulgaire et un ivrogne? Oh! non, non, il m'obéira, ou cette fois je lui casse les reins, aussi vrai que j'existe ! Je me remarie, je lui donne une marâtre... ou plutôt je renonce aux affaires, je dissipe ma fortune, et je me réduis à la pauvreté. Ce sera la récompense de l'ingrat.

Mais la violence de pareilles idées l'effraya. Il se laissa tomber sur une chaise, secoua la tête, et demeura ainsi, profondément découragé, les yeux fixés au parquet.

On frappa à la porte ; et comme l'entrepreneur n'entendait pas ou ne voulait pas entendre, on se remit à frapper plus fort.

— Entrez! cria M. Steenvliet avec impatience.

Un domestique en livrée ouvrit la porte.

— Ne vous ai-je pas dit, lourdaud que vous êtes, que je n'y suis pour personne ? gronda le maître de la maison.

— En effet, Monsieur, mais c'est un cas particulier, et vous m'en voudriez, sans doute, si je renvoyais encore M. Dourcet, et pour la troisième fois.

— Dourcet, l'inspecteur des travaux au quartier Louise ?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien ! parlez, qu'est-ce qu'il veut ?

— Vous savez, Monsieur, c'est un Liégeois. Il a reçu une lettre qui lui annonce que sa vieille mère est mortellement malade et qu'elle désire le voir. Il a couru toute la matinée pour obtenir de vous l'autorisation d'aller à Liége.

— Sa mère est mortellement malade ? répéta l'entrepreneur. Pauvre Dourcet, cela est grave. Le remplacer immédiatement est difficile..... Dites-lui néanmoins qu'il parte, et qu'il reste à Liége aussi longtemps que sa mère aura besoin d'aide et de consolation. Allez dans les bureaux, et faites part de cette affaire au chef de bureau. Qu'il envoie au quartier Louise le conducteur Dalmans avec les instructions nécessaires... Et vous, Jacques, oubliez que je vous ai parlé un peu durement. Vous avez bien fait de venir m'avertir. Mon naturel est emporté, vous le savez ; n'y faites pas attention. Retenez bien maintenant que je veux qu'on me laisse en paix ; je n'y suis pour personne... Dites-moi, mon fils n'est-il pas encore rentré ?

— Pas encore, Monsieur.

Le valet quitta le cabinet.

M. Steenvliet le suivit des yeux, puis il se remit à marcher de long en large, grommelant entre ses dents et faisant des gestes irrités, comme s'il menaçait quelqu'un qui lui aurait donné des sujets de colère.

A peine était-il seul depuis quelques minutes, qu'il se retourna vivement en entendant de nouveau frapper à la porte.

— Étourneau, avez-vous déjà oublié mes ordres ? grogna-t-il en s'adressant au domestique qui avait ouvert la porte sans attendre de réponse. Filez sur-le-champ, je ne veux rien entendre.

Mais le valet ne parut pas prendre garde à la mauvaise humeur de son maître : il s'approcha sans crainte et dit :

— Monsieur ne désapprouvera pas ma hardiesse. M. le baron d'Overburg lui fait demander un moment d'entretien.

Cette annonce fit un effet surprenant sur M. Steenvliet. Son visage exprima, en même temps, le contentement et l'inquiétude. Il demanda avec une précipitation visible :

— Mon ami le baron d'Overburg vient me voir? L'avez-vous introduit dans le grand salon ?

— Naturellement, Monsieur.

— Retournez auprès de lui, et présentez-lui mes

excuses. Dites-lui que je le rejoindrai dans quelques instants.

Et, sans attendre que le domestique fût sorti, M. Steenvliet courut dans une pièce voisine, peigna sa chevelure et ses favoris, et se dépêcha de changer de vêtements.

Il n'avait même pas complètement achevé sa toilette lorsqu'il ouvrit la porte du salon le chapeau à la main, pour saluer le visiteur. Il n'avait pas seulement changé de vêtements, il avait complètement changé de visage ; sa figure exprimait ou simulait maintenant la plus joyeuse humeur.

Le baron d'Overburg était un de ces hommes qui portent, pour ainsi dire, sur le front, le sceau de la noblesse. Tout en lui était élégant et distingué, le visage, le corps et les vêtements. De toute sa personne, de son langage, de ses gestes s'exhalait comme un parfum aristocratique qui n'avait rien de voulu, et qui était évidemment naturel.

Par habitude de politesse, il souriait d'un air aimable, mais au fond de ce sourire, il y avait quelque chose de triste, de profondément douloureux.

Ces deux hommes qui s'abordaient ainsi s'efforçaient donc de dissimuler, pour les mêmes raisons, — au commencement du moins — le chagrin qu'ils portaient au fond du cœur.

Le baron s'inclina en silence en voyant entrer

l'entrepreneur ; celui-ci lui prit la main, la secoua amicalement, et s'écria :

— Quoi ! monsieur le baron, vous me faites l'honneur de venir me rendre visite à l'improviste ? C'est bien à vous ! Asseyons-nous, nous boirons un verre de vin de liqueur à votre santé.

— Je vous rends grâce, je ne prends jamais rien le matin.

— Monsieur le baron consentira bien à faire une exception en ma faveur ? Ah ! j'ai un vin comme peu de princes en possèdent. Je ne vous dirai pas combien chaque bouteille me coûte. Sachez seulement que le dernier ministre de France à Bruxelles, lorsqu'il était encore ambassadeur auprès de la cour de Portugal, l'avait fait récolter et préparer pour lui-même, à Oporto. Je n'en ai qu'une vingtaine de bouteilles. Il faut que vous le goûtiez bon gré mal gré.

— Eh bien, soit, si cela peut vous faire plaisir.

M. Steenvliet tira un cordon de sonnette, alla au-devant du domestique, lui donna ses ordres, et revint vers son noble visiteur.

— Je suis venu dans l'intention de vous parler d'une affaire très importante, balbutia le baron en hésitant.

— Non, je vous en prie, ne parlons pas encore d'affaires, mon bon monsieur d'Overburg, — mon

ami, oserai-je dire. — Causons d'abord un instant de choses agréables. Tout à l'heure je vous écouterai avec plaisir. Veuillez vous asseoir. Comment se porte madame la baronne ? Et les enfants, surtout la charmante et spirituelle mademoiselle Clémence ?

— Dieu merci, passablement bien, Monsieur. Ils m'ont chargé de vous saluer en leur nom.

— Quel honneur pour moi ! Tant de bonté de leur part ! Ah ! monsieur le baron, je ne l'oublierai de la vie, cet après-midi que j'ai passé à votre château, avec mon fils Herman, au milieu de votre noble famille. Quelle différence avec le monde bourgeois dans lequel je suis obligé de vivre ! Ne secouez pas la tête, monsieur le baron. C'est parmi les gens de votre caste qu'il faut chercher la véritable politesse, l'affabilité qui convient, la bienveillance unie à la générosité. Nous autres, bourgeois, nous consacrons toute notre vie à gagner de l'argent. Nous n'avons pas le temps de nous exercer à ces manières exquises et distinguées... Mon fils Herman a bien, il est vrai, reçu une bonne éducation ; mais, hélas, il ne me cause que du chagrin et me fait craindre pour son avenir.

Le domestique parut avec un plateau d'argent sur lequel il y avait une carafe de cristal et une couple de verres. Il posa le tout sur un guéridon et s'éloigna.

Après avoir rempli les verres, M. Steenvliet en offrit un à son hôte et lui dit :

— A votre santé, monsieur le baron. Eh bien, que dites-vous de ce Porto-là ?

— Il est exquis, monsieur Steenvliet. Je bois à votre santé et à celle de votre fils.

— De mon fils ? répondit l'entrepreneur avec un soupir. Le pauvre garçon se perdra. Il s'oublie complètement dans des plaisirs grossiers. Cette nuit encore... Vous ne pourriez croire combien il me rend malheureux.

— N'est-ce que cela qui vous attriste ? dit M. d'Overburg en souriant. Je sais ce qui s'est passé hier ; mon fils Alfred y était. Ils étaient en société avec le comte de Hautmanoir, le chevalier Van Beverhof et avec une douzaine d'autres jeunes sportsmen ; ils étaient allés au château de M. Dalster, le banquier, pour voir les nouveaux chevaux qu'il a fait venir récemment d'Angleterre. Là, ils ont dégusté différents vins, ce qui leur a donné une pointe. Il paraît qu'au retour ils se sont arrêtés en route et qu'ils ont bu passablement de champagne. Mon fils Alfred, qui n'est revenu qu'au milieu de la nuit, m'a raconté la chose ce matin, et m'a dit que M. Herman n'était pas le moins gai de la bande.

— Fasse Dieu, dit l'entrepreneur, que tout cela n'ait pas de suites irréparables ! Moi-même j'ai engagé mon fils, — je l'ai même forcé, je dois

le dire, — à fréquenter des jeunes gens de bonne maison ; mais il est trop faible, ou il n'a pas assez de raison ; Il se perdra tout à fait. Cette crainte me ronge le cœur et me désespère.

— Vous avez tort de vous désoler si fort pour cela, dit le baron. M. Herman n'est probablement pas le plus engagé de tous dans cette voie de dissipation. Nous sommes tous dans le même cas. Quand j'étais jeune, nos parents et le monde nous imposaient la plus grande retenue. Une conduite légère, en public, était sévèrement blâmée. Mais aujourd'hui, il en est tout autrement. Les jeunes gens de bonne maison, comme vous les nommez, se croiraient humiliés s'ils ne pouvaient pas surpasser ou du moins égaler leurs compagnons de plaisir en prodigalités tapageuses. C'est une triste chose, surtout pour les parents ; mais la mode, le monde le veut ainsi. Nous devons nous résigner à des choses que nous ne pouvons pas empêcher. Cette vie de dissipation finira bien un jour ou l'autre.

— Oui, mais comment finira-t-elle ? Par la perte de la fortune, de la santé ou de l'esprit ?

— Oh ! non ; vous prenez les choses trop au tragique ; la fin naturelle est le mariage, et après cela on ne parle plus des péchés de jeunesse.

L'entrepreneur murmura quelques paroles inintelligibles, et demeura pensif.

— Puis-je vous faire connaître maintenant les

motifs de ma visite ? demanda le baron d'un ton presque suppliant.

— Excusez mon impolitesse, monsieur le baron, je ne suis qu'un égoïste qui ne songe qu'à ce qui assombrit mon esprit. Parlez, je vous écoute.

— C'est une terrible, une affreuse chose que vous allez apprendre, commença le gentilhomme. Vous croyez, monsieur Steenvliet, que je suis très riche; du moins mon train de maison et mes propriétés vous le font supposer. Eh bien, je suis un homme ruiné; j'ai tout perdu, tout. Je ne possède plus rien...

— Vous avez tout perdu! Vous ne possédez plus rien! s'écria l'entrepreneur au comble de la surprise. Ciel! comment est-ce possible ?

— Permettez-moi, je vous en prie, monsieur Steenvliet, de vous expliquer les causes de ma ruine. Mon père m'a laissé une fortune qui était grevée de dettes assez lourdes. Cependant, dans les premières années de mon mariage, il me fut possible en vivant avec la plus stricte économie, de tenir cachée cette situation embarrassée, et même de l'améliorer sensiblement. Dieu m'a donné sept enfants : deux fils et cinq filles. Ils grandirent. Alors commença pour moi une vie d'épreuves et de chagrin. Mon fils aîné, il est à Paris maintenant, devint un dissipateur insensé. Pour l'empêcher de déshonorer mon nom, j'ai dû m'imposer à diffé-

rentes reprises les plus pénibles sacrifices. Il y a trois mois seulement, j'ai payé encore, en une seule fois, trente mille francs pour le sauver de la honte. Mon second fils Alfred, vous le savez, suit à peu près la même voie. Ajoutez à cela l'accroissement incessant des dépenses qu'il me faut faire pour tenir ma maison sur un pied convenable ; la toilette de mes filles, l'obligation où je me trouve de rendre des dîners ou des soirées, et vous comprendrez, monsieur Steenvliet, que je devais fatalement et rapidement marcher vers la ruine. Il y a quelques années je me suis vu contraint de vendre deux fermes situées en France. Cette situation m'effraya. Il me fallait, si je ne voulais pas déchoir lentement mais certainement, chercher des moyens d'augmenter considérablement mes revenus. Ces moyens j'aurais voulu les chercher dans le commerce ou dans l'industrie ; mais nous, gentilshommes de vieille race, cela nous est interdit. C'est dans ces tristes circonstances que je me laissai entraîner par quelques-unes de mes connaissances à prendre part à la fondation de la banque *la Prudence*. Je grevai mes biens d'une hypothèque de deux cent mille francs, et je devins actionnaire de la banque pour cette somme.

— Ce n'était pas une mauvaise entreprise, fit observer M. Steenvliet. *La Prudence* donne de bons dividendes et ses actions sont bien au-dessus du pair.

— Hélas! ce n'était qu'une vaine apparence. Tandis que chacun pensait que la banque faisait de brillantes affaires, un caissier infidèle était occupé à creuser un abîme où beaucoup de fortunes devaient s'engloutir.

— Vous m'épouvantez, monsieur le baron.

— Hier, très tard dans la soirée, on m'a apporté la nouvelle de ce malheur. Ce caissier infidèle, après avoir pendant plus de deux ans détourné des millions de sa caisse et surtout des dépôts, a pris la fuite et a disparu sans laisser de traces.

— Mais on le poursuivra, on l'arrêtera, s'écria l'entrepreneur.

— Ah! ce serait parfaitement inutile, dit le baron en soupirant. Chacun croyait qu'il possédait personnellement une grande fortune; il a fait jouer à différentes Bourses en son propre nom et c'est ainsi qu'il a perdu les millions de la banque, perdus depuis plusieurs mois. Pour le moment il n'y a que quatre ou cinq personnes qui connaissent la catastrophe; mais à la Bourse elle sera infailliblement connue, et alors les actions de *la Prudence* tomberont à rien.

Bien que le baron fît tous ses efforts pour dissimuler son émotion, l'altération de sa voix trahissait assez l'inquiétude et le chagrin auxquels il était en proie.

— C'est très pénible, en effet, dit l'entrepreneur.

Mais cependant vous avez tort, me semble-t-il, monsieur le baron, de vous laisser abattre si fort par ce malheureux événement. Car enfin supposons que vous y perdiez cent cinquante mille francs, ce n'est pas encore là la ruine.

— Hélas! vous ne savez pas encore tout, soupira M. d'Overburg dont les yeux se mouillèrent de larmes. Égaré par les conseils de quelques-uns de mes amis qui faisaient partie de l'administration de la Banque, j'acceptai leur proposition d'entrer dans un syndicat ayant pour but de spéculer à la Bourse pour notre propre compte. A cet effet, on m'ouvrit à la Banque un crédit qui me permit de faire à ce syndicat un apport de deux cent cinquante mille francs. J'avais confiance en ces amis qui avaient l'habitude de manier des sommes aussi considérables et qui étaient connus comme des hommes d'affaires capables et prudents. Malheureusement ils avaient, à mon insu, chargé de leurs opérations le même caissier infidèle.

— Et il a trompé également le syndicat ?

— Tout le capital de notre syndicat est perdu!

— Quoi? s'écria l'entrepreneur en levant les mains. Vous perdez quatre cent cinquante mille francs, presque un demi-million ? Quel coup fatal! Je vous plains, monsieur d'Overburg... Et vous dites que toute votre fortune y est engloutie ?

— Tout entière.

— Mais il faut chercher les moyens de vous sauver, vous et vos enfants. Vos parents sont riches, ils vous aideront.

— J'en ai déjà parlé à deux membres de ma famille, les seuls qui pourraient le faire... Ils refusent.

— Tournez-vous vers les autres membres de votre famille, ensemble ils peuvent beaucoup. Mais il faut vous presser, la chose ne souffre aucun retard. Cette catastrophe sera connue tout de suite. Vous ne pouvez échapper au déshonneur qu'en versant les deux cent cinquante mille francs à la Banque. Heureusement vous ne faites point partie du conseil d'administration, sans cela on pourrait vous rendre responsable du détournement de l'argent des actionnaires.

— Je n'espère rien de mes parents, murmura le baron. La somme est trop considérable. D'ailleurs, je n'ai pas le temps d'attendre.

— Mais, mon pauvre monsieur d'Overburg, que croyez-vous donc pouvoir tenter ?

— Je n'ose presque pas vous le dire, répondit le baron d'un air craintif. Vous m'avez témoigné de l'amitié, vous m'avez fait des offres de service. Dans ma détresse j'ai pensé à vous comme à mon dernier recours.

— A moi ? grommela l'entrepreneur, peu flatté de la préférence. Je ne dis point que je n'aurais,

pas plaisir à venir à votre secours ; mais deux cent cinquante mille francs ! C'est une fortune.

M. d'Overburg tendit les mains vers lui, et dit avec un ton de supplication :

— Ah ! ayez pitié de mon malheur ! Vous possédez des millions. Vos grandes entreprises de toute nature amènent encore tous les jours de nouveaux capitaux dans votre caisse. Si vous consentiez à me prêter ce dont j'ai besoin pour acquitter ma dette envers la Banque, vous n'en resteriez pas moins riche.

— Mais, monsieur le baron, lors même que je le voudrais, il me serait impossible de tirer un quart de million de ma poche sans me mettre moi-même dans l'embarras.

— Vous avez un crédit illimité, mon bon monsieur Steenvliet.

— En tous cas, on ne prête pas deux ou trois cent mille francs sans garantie.

— Non, en effet ; mais je puis vous en donner une. J'évalue au moins deux cent mille francs l'excédent de la valeur de mes biens sur l'hypothèque dont ils sont grevés. Prenez là-dessus une hypothèque de second rang. Quant aux cinquante mille francs restants, pour ceux-là je ne peux pas vous donner de garantie ; mais réfléchissez que je dois hériter de différents côtés, entre autres de mon oncle maternel, le marquis de la Chesnaie, qui a

plus de soixante-dix ans et qui est tellement malade que depuis six mois il séjourne à Monaco, sur les bords de la Méditerranée, où il espère rétablir sa santé chancelante. Il possède au moins deux millions.

— Eh bien, voilà le moyen, interrompit l'entrepreneur avec joie. Écrivez à votre oncle, il vous sauvera.

— Oh ! non ; il est, par malheur, comme beaucoup de vieilles gens, extrêmement avare. Je n'obtiendrais pas seulement mille francs de lui. Vous le voyez, monsieur Steenvliet, vous ne risquez rien ; ce n'est qu'une affaire de temps. Allons, soyez généreux, montrez votre bon cœur ; ne me laissez pas partir d'ici désolé. C'est à vous que nous devrons notre bonheur. Votre conscience vous récompensera ; car elle vous donnera la conviction d'avoir sauvé le nom et l'honneur d'une vieille et noble famille, qui, sans votre assistance, allait déchoir et s'effondrer. C'est une belle et noble action, monsieur Steenvliet, que de maintenir debout une race que les siècles ont fondée et que le temps avait jusqu'à présent respectée.

L'entrepreneur paraissait ému et son irrésolution se lisait dans ses yeux.

— Tenez, mon bon monsieur Steenvliet, s'écria le baron, je vous supplie à mains jointes et les larmes aux yeux, ayez pitié de moi et de mes pauvres enfants !

Au bout d'un moment de silence, M. Steenvliet prit la main de son visiteur et lui dit :

— Croyez-moi, monsieur d'Overburg, votre malheur me touche profondément. Je voudrais pouvoir vous aider ; mais je ne puis pas ainsi prendre tout à coup un parti au sujet d'un emprunt aussi considérable, et non seulement j'ai besoin de réfléchir ; mais je dois savoir encore s'il me serait possible de tirer cette grosse somme de mes affaires courantes. Revenez demain, je vous ferai connaître ma résolution.

— Puis-je espérer qu'elle me sera favorable?

— Espérer, oui, mais vous comprenez que je ne puis pas encore me lier définitivement.

— Ah ! Et si dès aujourd'hui ma situation envers la banque est connue à la Bourse ?

— Chargez un de vos amis en ce cas de déclarer tout haut que vous êtes prêt à verser l'argent que vous devez... Par ce moyen, vous prévenez tous les bruits fâcheux. Maintenant, ayez bon courage, monsieur le baron, j'espère que je pourrai vous aider... Allons, prenez encore un verre de vin, cela vous ragaillardira et vous donnera des forces contre le chagrin.

M. d'Overburg à demi consolé vida son verre.

— Ah ! puisse le bon Dieu vous inspirer de me sauver ! dit-il. Vous me rendriez encore un autre service. Mon fils Alfred, vous le savez, est un

désœuvré, un dissipateur. Il est temps qu'on mette fin aux débordements de sa vie de jeune homme. J'étais en négociations avec le comte van Eeckholt qui ne paraît pas éloigné d'accorder à mon fils la main de sa fille cadette. Votre aide seule peut rendre possible cette brillante alliance.

— Et vous croyez que monsieur Alfred, par ce mariage, renoncerait à sa vie de dissipation?

— Infailliblement.

— Ah ! si je pouvais aussi, par le même moyen, ramener mon fils dans le bon chemin ! soupira l'entrepreneur.

— Mais vous le pouvez, cherchez une femme pour lui, dit le baron.

— Croyez-vous, monsieur le baron, que cela me serait facile ?

— Comment pareille chose serait-elle difficile pour vous qui possédez des millions ?

L'entrepreneur secoua un instant la tête d'un air pensif.

— Jusqu'à présent, dit-il, j'ai vainement cherché une femme possible pour Herman. Les offres n'ont certainement pas manqué; mais l'orgueil paternel me pousse, quand il s'agit de mon fils unique, à élever mes vues au-dessus des gens parmi lesquels nous avons vécu jusqu'à présent. Mon travail, mon esprit d'économie, un peu d'intelligence et beaucoup de bonheur m'ont fait gagner quelques mil-

lions. Je les ai gagnés honnêtement, personne n'a jamais dit une parole de blâme contre moi. Je me demande si, dans cette situation, je n'ai pas le droit d'espérer pour mon fils un meilleur lot et une place dans les hautes classes de la société.

— Certes, vous avez ce droit, affirma le baron. Vous n'avez qu'à regarder autour de vous, je ne doute pas qu'en cherchant bien vous ne trouviez la bru que vous souhaitez.

L'entrepreneur resta un moment pensif, puis il dit tout à coup :

— Je crois, monsieur le baron, que j'ai découvert le moyen de vous délivrer en une fois de toutes vos inquiétudes...

— Ah ! ciel, puissiez-vous ne pas vous tromper ! s'écria M. d'Overburg avec joie. Et cet heureux moyen ?

— Lorsque vous m'avez fait l'honneur de m'inviter à visiter votre château, mademoiselle Clémence, votre fille, et mon fils ont eu deux ou trois fois l'occasion de passer quelques heures de compagnie. Il paraît que les jeunes gens ne se haïssent point. Je suis disposé à donner à mon fils un million de dot. De plus, sa femme deviendra maîtresse dans ma maison où elle disposera de tout selon son bon plaisir. Qu'est-ce que vous dites de cela ?

Le baron le regarda avec stupeur comme s'il n'avait pas compris.

— Si vous consentez à ce mariage, reprit Steenvliet, je vous prête immédiatement deux cent cinquante mille francs sans autre garantie que votre signature.

Le baron parut hésiter ou réfléchir.

— Quoi ? vous ne répondez rien ? murmura l'entrepreneur d'un ton de mécontentement. Est-ce donc un refus ?

— Oh ! non, vous vous trompez, s'écria le baron effrayé. J'accepte... avec reconnaissance... avec joie... mais je ne puis pas, comme cela, prendre à l'instant une résolution définitive, sans savoir ce que pensent de cela ma femme et ma fille.

— Madame la baronne ne peut pas refuser, et si elle devait y voir un certain sacrifice, elle s'y résignerait pour le bonheur et pour l'honneur de son époux.

— En effet, soupira le baron.

— Et pour ce qui regarde mademoiselle Clémence, mon fils est un garçon bien tourné et elle paraissait le distinguer particulièrement. De son côté, vous ne rencontrerez pas d'opposition.

— Je crois également pouvoir l'espérer, mon bon monsieur Steenvliet ; Clémence m'a parlé avec éloges de M. Herman et surtout de sa politesse et de sa délicate réserve ; mais n'en fût-il pas ainsi, cela ne serait pas un obstacle insurmontable. C'est

une autre difficulté qui m'empêche d'accepter médiatement votre généreuse proposition.

— Une difficulté ? Avez-vous peut-être pris déjà d'autres engagements pour votre fille ?

— Non. Je vais vous expliquer. Vous êtes un homme raisonnable et vous le comprendrez. Au décès de mon oncle, le marquis de la Chesnaie, je dois entrer en possession de plus de deux millions. Il est le parrain de notre Clémence. Si j'allais, sans l'avoir consulté, disposer de la main de ma fille, il en serait tellement irrité qu'il me déshériterait. Vous ne pouvez donc pas exiger que je mette en péril la fortune future de mes enfants.

— Naturellement, je ne vous le conseille même pas. Écrivez-en à votre oncle. Mais qu'attendez-vous ? S'il refusait d'approuver ce projet de mariage?

— Refuser, monsieur Steenvliet ? Je le craindrais s'il pouvait être assez généreux pour me tirer de l'embarras où je suis ; mais, comme je vous le disais, il est d'une avarice extrême et les dissipations de mes fils l'ont rendu inexorable sur ce point.

— Et vous concluez, monsieur le baron ?

— Je ne puis pas vous donner ma parole décisive avant de connaître le sentiment de mon oncle. Je courrais le risque de vous tromper ou de le tromper ; ma conscience me le défend.

— Je ne vous demande pas une décision. Je vous

demande seulement votre parole de gentilhomme que vous ferez sincèrement tout votre possible pour épargner à mon fils un refus humiliant.

— Je vous la donne, monsieur Steenvliet.

— Eh bien, je veux lutter de bonne volonté avec vous, dit l'entrepreneur en lui serrant joyeusement la main. Dès demain, si vous voulez, vous pouvez disposer sur ma maison pour deux cent mille francs, soit en une fois, soit en plusieurs. Il suffira que vous fassiez des mandats à ordre sur ma caisse. La chose vous va-t-elle ainsi?

— Oh! généreux ami; s'écria le baron. Merci; mille fois merci! Vous êtes mon sauveur et celui de toute ma famille!

— Je pousserai même plus loin mon assistance, monsieur d'Overburg, Je me propose, un peu plus tard, de dégrever vos biens patrimoniaux de leurs hypothèques... Mais si, par malheur, on me faisait l'injure de repousser ou de rendre impossible les projets d'union convenus entre nous, alors, vous le comprenez bien, je serais libre de retirer mes promesses et mon aide.

— Ne craignez rien pour cela, répondit le baron. Une pareille alliance, j'en conviens, aurait peut-être rencontré autrefois d'insurmontables obstacles; mais aujourd'hui l'argent est devenu le levier tout-puissant qui abaisse les montagnes, qui comble les abîmes et qui, dans le monde moral, peut ren-

dre possibles les choses qui ne l'étaient pas autrefois.

— En tout cas, baron, au besoin, rappelez à vos parents que je me mettrai au lieu et place de la banque et que je serai votre créancier au même titre et avec les mêmes droits que cet établissement.

— Si mon oncle consent je pourrai bien me passer de l'approbation de mes autres parents ; et c'est pourquoi je pense qu'il serait très prudent de ne parler de ce projet de mariage qu'aux membres de nos deux familles et encore en leur recommandant strictement le secret. Sans cela des bruits prématurés pourraient encore nous susciter des difficultés. Par exemple si un de mes parents écrivait au marquis avant que celui-ci m'eût envoyé sa réponse. Mon oncle est un homme bizarre.

— Eh bien, gardons la chose secrète entre nous jusqu'à ce que vous ayez reçu sa lettre. Ce sera, en effet, le plus prudent.

— Je vous en prie, monsieur Steenvliet, permettez-moi de vous quitter pour aujourd'hui, J'ai hâte d'aller me conformer à votre sage conseil pour prévenir tous les bruits défavorables et en même temps d'écrire à mon oncle. Dès que je recevrai sa réponse, je viendrai vous en faire part. D'ailleurs, l'occasion ne me manquera pas pour vous témoigner encore, dans l'entre-temps, ma profonde reconnaissance. Adieu.

— Au revoir, monsieur le baron.

Et l'entrepreneur escorta son hôte jusqu'à la porte en lui prodiguant encore des paroles d'encouragement.

Lorsque le baron se fut éloigné, M. Steenvliet retourna dans son cabinet. Il ne paraissait pas très satisfait de la façon dont le baron avait, au commencement du moins, accueilli sa proposition. Son visage exprimait le mécontentement et il secouait la tête d'un air soucieux.

Arrivé dans son cabinet il alluma sa pipe en écume de mer et se mit à fumer à grosses bouffées, comme il avait coutume de le faire lorsque des pensées peu agréables assombrissaient son esprit.

Enfin, lorsque ses réflexions et son tabac l'eurent insensiblement mené à envisager l'affaire sous un jour plus favorable, il murmura :

— Le baron n'a pas accueilli ma proposition avec une grande joie. Il en paraissait tout troublé. Pour ce qui le concerne, je crois à son consentement sincère ; mais il craint ses parents, surtout son oncle, le marquis. Certes, dans le monde c'est un avantage considérable et un grand honneur d'appartenir à une race illustre ; mais, au fond, tous ces gens si fiers ne sont pas faits d'une autre essence que nous tous. Ah ! ils pourraient bien refuser. Le baron pourrait faiblir devant leur résistance. Il y aurait donc une lutte entre leur orgueil et mon

ambition paternelle? Ils ne me connaissent pas; ils ne savent pas que, jusqu'à présent, je n'ai pas laissé inexécuté un seul de mes projets... Pourquoi donc m'inquiéter du résultat? Le baron peut hésiter, chercher à obtenir des délais; mais est-ce que je ne le tiens point par l'argent? Attendre n'est rien, pourvu que j'aie des chances d'atteindre mon but; et ce but, je veux l'atteindre et je l'atteindrai.

Un valet entra, après avoir frappé légèrement à la porte.

— Monsieur, annonça-t-il, monsieur votre fils vient d'entrer. Selon vos ordres, je lui ai dit que vous vouliez lui parler immédiatement.

— Eh bien?

— Il m'a répondu : Allez au diable! Et il est monté.

— Quel air avait-il?

— Très fatigué, pâle et de mauvaise humeur, Monsieur.

— C'est bien.

Le domestique sortit.

— Il me fera avoir une attaque d'apoplexie, s'écria l'entrepreneur en frappant du pied avec colère, Je ne pense qu'à lui, à son bonheur, et lui, après une nuit de désordre et de dissipation, ne daigne pas seulement venir me saluer. Il méprise mes ordres en présence de mes domestiques. Ah! ça ne peut pas durer ainsi! Il faut

qu'il sache, et il saura que c'est moi qui suis le maître ici.

En achevant ces menaces il gravit l'escalier de marbre et ouvrit la porte d'une des chambres qui s'ouvraient sur le palier.

Il vit son fils, qui avait déjà ôté sa redingote, debout devant son lit.

— Mauvais sujet, s'écria-t-il, Jacques ne t'a-t-il pas dit que je voulais te voir à ton retour ? Pourquoi ne m'obéis-tu pas?

— Je suis malade, grommela le jeune homme d'un ton revêche. Je vais me coucher.

— Malade? Tu as encore une fois passé toute la nuit dans une scandaleuse débauche. Tu n'es qu'un méprisable ivrogne.

— Pas encore tout à fait, mon père; mais je crains fort de le devenir. Et à qui la faute?

— Et tu n'es pas honteux, fils ingrat, de me dire pareille chose? s'écria l'entrepreneur affligé et courroucé à la fois, à moi, à ton père qui a pioché et peiné toute sa vie pour te voir heureux?

— Pourquoi vous cacher la vérité, mon père? Vous savez assez vous-même que...

— Ces griffes sur ta joue, qu'est-ce que cela signifie ? Tu t'es battu, battu avec des femmes?

— Non, soyez tranquille, mon père, j'étais en bonne compagnie : vous les connaissez bien les jeunes gentilshommes et les autres dissipateurs du

club. Chemin faisant nous avons bu du champagne dans un cabaret de village, par seaux, suivant la coutume, et, pour nous amuser, nous avons mis en pièces quelques verres et quelques glaces. Dans l'obscurité, je me suis heurté contre un arbre ; de là vient l'égratignure de ma joue. Allons, mon père, ne me faites pas de reproches inutiles. Ce n'est pas la première fois que pareille chose m'arrive, et ce ne sera probablement pas la dernière. Soyez un peu indulgent et laissez-moi me mettre au lit.

L'entrepreneur, mis dans la plus violente colère par le calme exaspérant de son fils, s'élança vers lui le poing fermé.

— Vaurien sans cœur! vociféra-t-il. Tu n'iras pas te coucher, tu écouteras respectueusement ce qu'il me plaira de te dire!

— Eh! mon Dieu, ne vous mettez pas en colère, mon père. Si vous le désirez, je resterai levé.

— Ah! tu continueras à boire, à bambocher comme un être sans éducation, oses-tu dire! Je comprends : tu crois que je n'ai ni le droit, ni le pouvoir de t'imposer ma volonté. Eh bien! tu te trompes, et joliment! N'oublie pas que quand ta mère mourut je n'avais encore qu'une toute petite fortune. Depuis lors tu m'as coûté et tu as dissipé au moins trois fois autant que ton petit héritage maternel. Ce que je possède m'appartient

tout à fait, à moi seul, et s'il me plaisait de te refuser à l'avenir toute monnaie...

— Fasse Dieu que vous me l'eussiez toujours refusée, mon père, murmura le jeune homme sans s'émouvoir. Cet argent que d'autres mettent au-dessus de tout, je le hais comme la cause de ma misère et de mon désespoir. Ces paroles vous fâchent, mon père? Vous croyez que je dis cela pour vous faire de la peine! Croyez, que malgré tout, je vous aime et je vous respecte; oui, je voudrais être la joie de vos vieux jours; mais je ne suis plus bon à rien, plus capable de rien. La vie m'ennuie tellement que je voudrais être mort...

L'accent de conviction avec lequel Herman avait prononcé ces dernières paroles, effraya profondément M. Steenvliet et fit tomber sa colère comme par enchantement.

— Mon fils, mon fils, si tu savais comme tu me fais de la peine! Aie pitié de ton père! Je te donne tout ce que ton cœur peut désirer; des chevaux de prix, des voitures de luxe, de l'argent en abondance, et tu ne t'estimes pas encore heureux?

— Je suis malheureux, mon père, profondément malheureux!

— Comment cela est-il possible? As-tu peut-être une cause secrète de chagrin? Confie-la moi, je t'aiderai à en triompher.

— Vous la connaissez, cette cause, répondit le

jeune homme. Ce n'est pas la première fois que je vous en parle; mais vous voulez que je vous la répète? Eh bien, soit. Mon excellente mère était une fille de paysans. Malgré votre fortune, qui croissait tous les jours, elle a élevé ma première jeunesse comme elle pouvait; elle m'a inculqué sa simplicité, son amour pour la vérité et pour la vertu, en même temps que son aversion pour le faux luxe ; mais les manières distinguées, le vernis spirituel et brillant, l'ambition de s'élever, — qualités que l'on doit avoir sucées avec le lait maternel pour les posséder entièrement, — elle ne pouvait pas me les apprendre ou me les inspirer, ni vous non plus, mon père. L'argent ne vous avait pas encore poussé à chercher pour moi le bonheur dans la vie inutile et fastueuse de ce qu'on est convenu d'appeler le grand monde. Vous et mère, vous rêviez pour moi une carrière fructueuse et en même temps honorable. Je deviendrais artiste, peintre, et je suivais les leçons de l'Académie. J'eus des professeurs particuliers qui me firent faire quelques progrès ; je commençai à peindre. J'avais des dispositions, beaucoup de dispositions; tout présageait qu'après de sérieuses études, je ferais honneur à votre nom et à mon pays. Je regrette ce temps d'enthousiasme, d'amour du beau, d'ardentes croyances en l'avenir. J'étais bien heureux alors ! Mais la fortune vous favorisa d'une manière aussi

inattendue qu'inespérée et, pour comble de malheur, Dieu rappela à lui ma pauvre mère. Vous m'avez forcé alors, mon père, impitoyablement forcé, de déposer pour jamais le crayon et le pinceau. Le fils d'un millionnaire ne pouvait plus travailler... C'est ainsi que vous avez brisé l'espoir de ma vie et tout mon courage ; car j'ai oublié ce que j'avais appris et maintenant il est trop tard.

— Allons, allons, mon fils, dit l'entrepreneur d'un ton très calme. Tout ça n'est qu'une erreur de tes sens. La migraine te rend chagrin et grognon. Tu voulais devenir peintre? Qu'est-ce, au fond, qu'un peintre, sans parler bien entendu de quelques génies exceptionnels presque aussi rares que le merle blanc ? Un peintre est un ouvrier qui fait des meubles pour orner les salons des gens riches. Il s'estime heureux lorsqu'il réussit à nouer péniblement les deux bouts de l'année. N'est-ce pas ainsi ?

Un sourire triste et improbateur plissa les lèvres du jeune homme.

— Oui, ris de mes paroles, continua le père. Tu ne me feras pas croire qu'il ne serait pas de la dernière stupidité de courir avec un tableau sous le bras pour l'offrir en vente, de se jeter aux genoux des journalistes et des critiques d'art, ou de se laisser traîner dans la boue par des concurrents jaloux, quand on a des millions à sa disposition. Reconnais qu'en ceci du moins j'ai raison.

— En tous cas, cela importe peu actuellement, répliqua le jeune homme. Vous avez jugé qu'il valait mieux pour moi de fréquenter les plus hautes classes de la société et de vivre sans rien faire d'utile. Je vous ai obéi. De quoi pouvez-vous vous plaindre ?

— Mais Herman, mon pauvre garçon, ce n'est pas une raison pour te traîner dans une crapuleuse débauche, s'écria l'entrepreneur avec un accent d'indulgence paternelle. Que tu t'amuses dans la compagnie des membres du Club, je n'y trouve rien à redire; mais faut-il pour cela te livrer à de pareils excès de boisson au risque de troubler ton intelligence et de perdre ta santé et ta bonne réputation ?

— J'ai profondément réfléchi à cette question, mon père; ce matin encore, pendant des heures. Est-il nécessaire de faire de pareils excès de boisson en telle compagnie ? Pour moi, cela est inévitable.

— Inévitable ? Mais avec une volonté un peu ferme on peut toujours se retenir.

— On pourrait le croire, mon père, mais cependant ce n'est pas ainsi. Quand je me trouve dans la compagnie de ces jeunes nobles, avant qu'ils soient échauffés par le vin, je me sens à chaque instant profondément humilié ; car, même sans le vouloir, ils montrent assez qu'ils ne me considèrent que comme

un intrus d'un sang de qualité inférieure. Je dois reconnaître d'ailleurs que je suis réellement bien au-dessous d'eux : je ne parle pas leur langue, je n'ai pas leurs belles manières, je ne puis point parler de mes ancêtres ni de mon blason, de mon oncle le duc, ni de ma tante la comtesse; mais quand le vin déborde sur la table et que les têtes sont allumées, alors je deviens insensiblement leur égal et même je les dépasse tous par la seule puissance dont vous me laissez disposer : par l'argent.... Et lorsque, en leur présence, je sème l'or à pleines poignées et que je paie même l'écot des plus riches, alors ils m'admirent et ils m'encensent; alors ils s'écrient que si je ne suis pas d'un sang noble je méritais du moins d'en être. Vous voyez donc bien, mon père, que je ne puis pas échapper à la folle vie qui vous afflige, à moins que je ne dise adieu définitivement et pour toujours à la dangereuse société de ces nobles gentilshommes, le désirez-vous ?

— Non, pas cela, Herman, maintenant moins que jamais. Mais si tu t'amusais avec une certaine mesure et si tu t'arrêtais de boire dès que tu sens que le vin va te faire mal ?

— Ah! mon père, cela n'est pas possible, je ne suis pas un ange. Pour n'être pas dédaigné par mes nobles amis je dois du moins faire comme eux, et si le vin m'a une fois obscurci l'esprit je n'en

ai pour cela moins d'intelligence et de volonté que les autres.

— Essaie du moins, mon fils, promets-moi que tu l'essaieras.

— Je veux bien promettre, murmura Herman en haussant les épaules; promettre est facile, mon père; mais je ne réponds pas que je pourrai tenir ma parole. Ainsi, par exemple, dans huit jours nous avons dans le même cabaret une fête, un banquet, où l'on ne boira pas peu de chose. Le banquier d'Alster a perdu le pari d'un dîner de quinze couverts contre le comte de Hautmanoir. Ce dîner dégénérera probablement en une longue bamboche, car l'hôtelier de *l'Aigle d'or*, un fin renard, a deux filles qui, malgré leur innocence apparente, connaissent parfaitement le truc pour nous entraîner dans de folles dépenses d'argent. Vous me direz, mon père : « N'allez pas à cette partie. » C'est impossible : « J'étais avec le baron Arthur d'Overburg le témoin du pari. Si j'y manquais...

— Non, pour cette fois je ne puis pas vous le conseiller, interrompit l'entrepreneur. J'ai pour cela certaines raisons puissantes. Vas-y et tiens-toi un peu bien et ne fais pas de choses dangereuses... Maintenant que tu te montres raisonnable, j'ai bien envie de te parler d'une autre affaire, mais puisque tu es fatigué j'attendrai jusqu'à demain.

— Ma fatigue est passée, mon père.

L'entrepreneur prit la main de son fils :

— Herman, dit-il, écoute mes paroles avec bonne volonté et sans prévention. Tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, je l'ai fait par amour pour toi. Mon rêve était de t'élever dans le monde, de te faire jouir dans la société des honneurs et de la considération pour lesquels je ne suis pas né et je n'ai pas été élevé moi-même, j'ai l'espoir maintenant que bientôt je pourrai atteindre ce but de tous mes efforts. Tu as vingt-quatre ans, dis-moi, n'as-tu jamais songé au mariage ?

— Jamais, mon père.

— Eh bien si je t'offrais une femme aimable, spirituelle et charmante, repousserais-tu sa main ?

— Je n'en sais rien.

— Mais si je te disais que ton consentement me rendrait heureux ?

— A ces conditions je pourrais me soumettre à vos désirs. Un changement si radical dans ma position me guérirait peut-être de l'ennui et du dégoût de l'existence.

— Et puis réfléchis, mon fils, qu'une maîtresse de maison est nécessaire ici, une femme distinguée, bien élevée, qui sache recevoir comme il convient. Je voudrais jouir un peu de ma fortune, inviter à des dîners, à des soirées, des gens dans une belle position.,. Je pourrais me remarier, oui,

mais je t'aime trop pour te donner une marâtre. Ta femme sera la maîtresse ici et c'est elle qui tiendra la maison. Ah ! Herman, si je réussis cette fois dans mes efforts, il est probable que tu me remercieras éternellement pour un si brillant mariage... Tu connais mademoiselle d'Overburg ?... Elle est charmante, elle séduit tout le monde par sa conversation spirituelle et par la grâce de ses manières.

— Quoi ? c'est Clémence Overburg que vous voulez me proposer pour fiancée ? s'écria Herman avec une expression de surprise mêlée de regret ? Une fille de baron de vieille noblesse ? Elle est aimable, spirituelle, je le reconnais ; mais jolie, je ne l'ai point remarqué.

— Tu te trompes, Hermann, sa figure est très bien. Et réfléchis donc quel grand et beau nom ! Tu seras donc admis dans une des familles les plus nobles et les plus illustres de tout le pays.

— C'est précisément cela qui m'effraie ; en présence de cette demoiselle d'Overburg d'une si haute naissance, je ne me sens qu'un tout petit garçon, mon père. Cela m'humilie profondément. Je ne connais ni les idées, ni les habitudes, ni le langage de ce grand monde. Une femme qui a plus d'esprit que son mari et qui peut lui donner des leçons sur tout, serait-ce bien la condition d'une vie supportable ? Et puis il y a les nobles parents, quel accueil

feront-ils à l'intrus qui a du sang d'ouvrier dans les veines ? Ils ne l'accueilleront qu'avec dédain naturellement.

— Tu n'envisages que le vilain côté de l'affaire, mon fils, répliqua l'entrepreneur. Ma grande fortune te garantira contre l'humiliation que tu as tort de craindre... Allons, Herman, mets-y de la bonne volonté. Promets-moi que tu ne te mettras pas en travers de mon projet ; rassure-moi. Dis-moi que tu accepteras Clémence d'Overburg comme femme si on t'offre sa main.

— Je consentirai pour vous plaire, mon père, mademoiselle Clémence ou une autre, ça m'est égal. Je ne puis pas devenir plus malheureux que je ne le suis.

L'entrepreneur, qui s'était attendu à une vive résistance, était étonné autant que joyeux de la condescendance de son fils.

— Eh bien, Herman, je suis content de toi, dit-il, nous ne parlerons pas davantage aujourd'hui de cette affaire encore quelque peu incertaine. Va te mettre au lit maintenant et tâche de prendre du repos. Cela te fera du bien.

Et après avoir serré encore une fois la main de son fils, il sortit de la chambre avec un joyeux sourire sur les lèvres.

IV

Lorsque le baron d'Overburg eut fait encore deux ou trois courses, toutes relatives à sa situation envers la banque, il se rendit au chemin de fer et monta dans un wagon de première classe. Dans le compartiment où il entra il n'y avait que deux personnes qui causaient à voix basse entre elles et qui ne firent guère attention à lui. Il put donc se livrer, sans être troublé, à ses réflexions, dans le coin où il avait pris place.

Durant quelque temps sa physionomie s'illumina d'un sourire ; il réfléchissait qu'il avait été sur le bord d'un abîme. Sa fortune était tout à fait perdue, et sa situation envers la Banque avait été si critique et si menaçante, qu'il n'avait plus eu devant les yeux qu'une déchéance sans espoir, une ruine complète, la honte et la misère pour lui et ses enfants. C'est Dieu lui-même, pensait-il, qui m'a

inspiré l'idée d'invoquer le secours de M. Steenvliet. Ce généreux bourgeois lui fournissait les moyens de cacher à tout le monde les brèches de sa fortune, jusqu'à ce que l'autre héritage vînt le délivrer de toute inquiétude. Sa conscience essaya bien de lui faire voir aussi les points noirs de cette affaire. Sa fille devrait se marier avec un jeune homme de sang roturier : elle, rejeton de l'illustre famille des Overburg, alliée avec le fils d'un homme qui, il le savait, avait commencé sa carrière comme journalier, comme simple maçon. Une pareille mésalliance ne souillerait-elle pas d'une tache ineffaçable le nom immaculé de ses ancêtres ?.. Mais sur ce point-là, pensait-il, le temps a considérablement modifié les idées.

D'ailleurs si Clémence avait de l'inclination pour Herman Steenvliet et acceptait librement sa main? Ce mariage ne faisait pas entrer un bourgeois dans sa famille, à proprement parler, c'était simplement une descendante, un rejeton féminin qui passait à l'état de bourgeoise. Dans tous les cas et de quelque façon que la chose se présentât, il n'avait plus le moyen de résister. Accepter la proposition de M. Steenvliet ou se résigner à la décadence et à la honte, il ne lui restait pas d'autre choix.

Le train s'arrêta dans une petite station. Le baron descendit. Il devait encore marcher pendant six ou sept minutes. Après avoir suivi la grande

route pendant quelques centaines de mètres, il prit un chemin de traverse qu'ombrageait une double rangée de hêtres.

Au bout de ce chemin s'élevait une large et pesante construction flanquée d'une tour des deux côtés de la façade. C'était le château patrimonial des barons d'Overburg.

Sans doute, plusieurs siècles avaient passé sur cette noble demeure ; car certaines parties portaient la marque d'une haute antiquité ; mais chaque époque nouvelle y avait changé quelque chose. La vieille porte seigneuriale existait encore, mais le pont-levis avait depuis longtemps disparu. Les fenêtres ogivales avaient été transformées en fenêtres carrées et les petites vitres enchâssées dans les lamelles de plomb avaient été remplacées par de grandes glaces.

Tel qu'il était actuellement, refait et déformé en partie, le château, par sa grandeur et sa hauteur, donnait une idée favorable de la richesse de ses propriétaires. Il était d'ailleurs précédé d'un magnifique jardin et entouré d'un vaste parc planté d'arbres séculaires. Personne n'eût pu supposer que, sous les riches lambris de cette demeure seigneuriale, régnaient la détresse et la crainte de la ruine.

Le baron d'Overburg entra dans son château et ouvrit la porte d'une pièce du rez-de-chaussée dont les fenêtres s'ouvraient sur le parc.

Son retour inattendu surprit la baronne qui était assise auprès de la fenêtre, un ouvrage de tapisserie à la main. Elle paraissait avoir pleuré, car ses yeux étaient encore rouges. Elle se leva comme en sursaut et demanda avec une expression d'angoisse :

— Marcel, vous souriez ? Dites-moi vite quelles nouvelles vous apportez.

— De très heureuses nouvelles, Laure, nous sommes sauvés !

— Sauvés ? Ah ! que Dieu soit béni de sa miséricorde, s'écria la vieille dame en levant les mains vers le ciel. J'ai peine à le croire, j'avais perdu tout espoir. Tranquillisez-moi, Marcel, dites-moi qui nous prête si généreusement son secours. Notre cousin, le chevalier d'Havenport ?

Au lieu de lui répondre, M. d'Overburg demanda :

— Où est Clémence ?

— Elle est assise sous le berceau, près de l'étang.

— Et les autres enfants ?

— Je les ai éloignés. Ils sont allés passer la journée à la campagne de la douairière Van Langenhove.

— Qu'est-ce que Clémence connaît du malheur qui nous a frappés ?

— Je lui ai dit seulement que nous avions perdu beaucoup d'argent. Elle en est fort affligée parce qu'elle craint que ce malheur ne soit un obstacle au

mariage de son frère. Mais elle ignore absolument que nous étions complètement ruinés par la catastrophe de *La Prudence*.

— Tant mieux, Laure; il faut que cela reste caché pour tout le monde... Asseyons-nous. Je vous raconterai mon aventure, et j'ai d'ailleurs à vous parler d'une chose fort importante. D'abord, je me suis rendu au château de notre cousin le chevalier d'Havenport. Il m'a refusé complètement toute assistance. Ensuite j'allai rendre visite à Bruxelles à notre riche ami De la Croix. Il m'accueillit avec des conseils humiliants et repoussa ma demande d'une façon presque grossière. J'étais là, sur le pavé, désespéré et ne sachant que tenter, lorsque le ciel m'inspira tout à coup l'idée d'aller invoquer l'aide de M. Steenvliet.

— De M. Steenvliet, l'entrepreneur ? demanda madame d'Overburg avec étonnement.

— Oui, de M. Steenvliet, le riche entrepreneur, qui a, deux ou trois fois déjà, passé l'après-midi ici avec son fils Herman. J'avais peu d'espoir en sa générosité, Laure, aussi peu que vous en ce moment. Et ce n'est qu'en hésitant et avec crainte que je me dirigeai vers sa demeure.

— Et il a consenti à votre demande?

— Non seulement il nous prête, sous la seule garantie de ma signature, les deux cent cinquante mille francs dont nous avons besoin ; mais il nous

ouvre sa caisse et il nous tirera de tous nos embarras. Il le peut; il a des millions à sa disposition.

— Ah ! quel bonheur inattendu! s'écria madame d'Overburg. Quelle grandeur d'âme chez un homme de basse extraction ! Ah ! Marcel, si affligeant que cela soit, il faut pourtant le reconnaître, actuellement il n'est pas rare de trouver parmi les bourgeois enrichis plus de noblesse de cœur et de bonté que parmi les gens de haute naissance.

— N'exagérez pas, Laure, répliqua son mari. Ces bourgeois peuvent exercer le commerce et l'industrie. Quand la chance leur sourit, ils gagnent énormément d'argent, et ils ne sont pas obligés de l'épargner par devoir de famille. Nous, au contraire, si nous ne pouvons pas conserver ce que nos parents nous ont laissé, nous allons insensiblement, mais infailliblement vers la déchéance.

— Mais, maintenant, Marcel, nous sommes délivrés de cette inquiétude, n'est-ce pas ?

— Oui; mais M. Steenvliet a mis une condition à son assistance.

— Oh ! nous l'acceptons sans hésiter.

— Naturellement, Laure ; notre salut est à ce prix.

— Et quelle est cette condition?

— Je vais vous le dire : vous avez vu le fils de M. Steenvliet ; c'est un gentil garçon, très poli,

intelligent, et de plus, réservé et modeste. Notre Clémence paraissait se plaire particulièrement en sa compagnie, n'est-ce pas ?

— En effet, Marcel ; mais pourquoi me demandez-vous tout cela ?

— C'est parce que M. Steenvliet m'a fait la proposition de permettre que notre Clémence épouse son fils Herman.

La baronne se leva et regarda son mari en face avec autant d'étonnement que si elle apprenait la chose du monde la plus incroyable.

— Permettre que notre Clémence épouse son fils ? répéta-t-elle lentement. Mais cela est impossible.

— C'est regrettable à coup sûr, Laure, mais serait-ce la première fois qu'une famille noble, pour sauver son honneur ou son existence, se résigne à un pareil sacrifice ?

— Une mésalliance ? Notre Clémence, la femme du fils d'un bourgeois qui, à ce qu'on dit, a commencé sa fortune comme simple journalier ! Mais à la seule nouvelle d'un pareil mariage votre oncle le marquis se mettra dans une furieuse colère, et nous déshéritera par vengeance.

— Ne vous inquiétez pas de cela, Laure ; je vais d'abord lui demander son approbation, et je suis certain qu'il ne me la refusera pas si je puis lui annoncer que vous et Clémence avez donné votre consentement. Voyons, rasseyez-vous... Vous pleu-

rez, Laure? Non, ne luttez pas inutilement contre une inexorable fatalité. Je comprends votre chagrin; mais il y a des circonstances dans la vie où de deux maux on est contraint de choisir le moindre. Vous êtes mère; décidez : la pauvreté, la honte pour nous et nos enfants ; la chute définitive de notre race, ou bien le mariage de Clémence avec un fils de bourgeois qui lui apporte en dot un million, — je dis un million. Parlez, que choisissez-vous ?

— Situation terrible ! Mais, hélas ! je le sens bien, il n'y a pas moyen de s'y soustraire, soupira la vieille dame d'un ton de profond découragement.

— Vous consentez, Laure ?

— Ah ! il le faut bien ; nous ne pouvons pas faire autrement. Pauvre Clémence !

— Pauvre Clémence, dites-vous, mais elle acceptera probablement avec joie la main d'Herman Steenvliet. Il ne lui est pas antipathique ; le million que son père lui donne en dot plaidera aussi quelque peu en sa faveur... Que pensez-vous, Laure, des dispositions de Clémence à l'égard de Herman Steenvliet?

— Elle m'a, en effet, parlé quelquefois de lui avec éloge; mais éprouve-t-elle pour lui une sympathie particulière, c'est ce que je ne saurais dire.

— Nous allons le savoir tout de suite, Laure. Allons, prenez courage, et cachez votre tristesse. Je vais faire venir Clémence.

Il sortit pour donner un ordre à un domestique, et revint auprès de sa femme.

— Laure, dit-il, quel que soit le sentiment de notre fille; n'oubliez pas qu'il faut qu'elle consente; il le faut! Ainsi, point de faiblesse; au contraire, vous m'aiderez franchement et sans hésiter. En ne le faisant pas, vous m'affligeriez inutilement; s'il le faut, faites violence à votre compassion maternelle. Eh bien, que puis-je attendre de vous?

— Je vous aiderai de tout mon pouvoir; c'est mon devoir, je le sens bien, répondit la vieille dame d'un ton résolu.

— Merci, Laure, vous me faciliterez ma pénible tâche. Maintenant tâchez de faire bon visage et de ne pas avoir l'air triste. J'entends venir Clémence.

— Laissez-moi entamer l'affaire, dit madame d'Overburg. Vous y mettriez trop de précipitation, et pourriez l'effrayer.

La jeune fille ouvrit la porte de l'appartement. Elle n'était point particulièrement jolie de visage; mais sa taille svelte et bien prise, et l'élégante richesse de sa claire toilette du matin lui donnaient un extérieur des plus agréables.

Elle se jeta au cou du baron en s'écriant :

— Ah! vous souriez, mon cher père; vous êtes de bonne humeur; votre chagrin est passé! Mon frère Alfred pourra-t-il devenir le fiancé de la jeune comtesse van Eeckholt?

— Oui, mon enfant, répondit M. d'Overburg; mais votre mère a, de son côté, à vous communiquer une heureuse nouvelle qui vous intéresse particulièrement.

— Qui me concerne, moi ! Parlez, mère chérie, qu'est-ce que c'est? s'écria la jeune fille avec une vive curiosité. Me donnez-vous la belle robe de soie bleue que nous avons admirée Montagne-de-la-Cour, à Bruxelles?

— Il s'agit de tout autre chose; d'une chose de la plus haute importance et du plus brillant résultat, dit la vieille dame en saisissant les deux mains de sa fille. Vous allez aussi vous marier, mon enfant.

— Moi, me marier?

— Oui; vous voulez bien, n'est-ce pas?

— Sans doute, je veux bien, mère... Et qui sera mon fiancé? Est-ce un joli homme?

— Oui, Clémence, un très joli garçon, qui vous apporte un million de dot.

— L'ai-je déjà vu, mère?

— Vous l'avez vu plus d'une fois et vous avez causé avec lui; vous le trouviez même très aimable.

— Mais qui est-ce?

— Devinez.

La jeune fille posa l'index sur son front et murmura toute pensive :

— Le chevalier Van Rietwyck?... Pas celui-là?

Guillaume de Hooghe ?... Pas non plus ? Paul de la Deule ? M. de Garchamp ?

A chaque nom la vieille dame secouait la tête en signe de dénégation.

Le visage du baron prit une expression d'inquiétude. Cette conversation prenait une tournure peu favorable, à ce qu'il lui semblait. En effet, si Clémence avait éprouvé la moindre inclination pour Herman Steenvliet, n'est-ce pas à lui qu'elle eût songé tout d'abord ?

— Ah! je sais qui vous voulez dire, s'écria la jeune fille : M. de Menting.

— Non, pas celui-là non plus, dit la mère.

— C'est cependant un comte ou un baron pour le moins, ma mère ?

— Non, mais son père possède des millions; vous pourrez briller au-dessus des plus riches.

— Vous me faites frémir d'impatience. Dites-moi vite de qui il s'agit.

— Il s'appelle Herman.

— Herman ? Herman ? Quel Herman ? répéta la jeune fille toute surprise.

— Herman Steenvliet, mon enfant. N'est-ce pas un joli jeune homme distingué et digne d'être aimé ?

Une expression de pitié dédaigneuse contracta le visage de la jeune fille, qui murmura :

— Oui, peut-être bien, ma mère... mais le pauvre garçon n'est même pas de sang noble.

Et elle ajouta en riant presque aux éclats :

— Ah ! ah ! moi la fiancée d'Herman Steenvliet ! Alfred dit que son père a été maçon. Mère, mère, vous avez voulu vous amuser à mes dépens. Quoi! mon frère va épouser une comtesse, et moi je deviendrais la femme d'un fils d'ouvrier. Quelle mauvaise plaisanterie est-ce là ?... Vous vous taisez, mon père ? Vous paraissez contrarié ? Je commence à avoir peur. Je vous en prie, rassurez-moi ; dites-moi que les paroles de ma mère n'étaient pas sérieuses.

— Elles sont très sérieuses, au contraire, mon enfant, répondit le baron. Asseyez-vous là devant moi, Clémence. Je vais tâcher de vous faire comprendre que vous avez les meilleures raisons du monde d'accepter cette union avec une grande joie. Herman Steenvliet est un joli garçon, bien élevé et plein de cœur. De ce côté, vous n'avez certes pas à vous plaindre. Son père, qui est veuf et immensément riche, lui donne un million de dot et vous installe dans son hôtel en souveraine maîtresse. Vous jouirez donc, à partir du jour de votre mariage, de tout ce qui peut rendre une femme heureuse : une demeure princière, des équipages magnifiques, de nombreux serviteurs, des fêtes splendides où vous pourrez éclipser les plus riches par le luxe de vos toilettes et l'éclat de vos diamants.

— Mais tout cela ne lui donne pas une goutte

de sang noble ! interrompit pour la troisième fois la jeune fille.

Le baron, contrarié parce qu'il entrevoyait l'insuccès de ses efforts, secoua la tête et grommela avec impatience :

— Puisque les mérites personnels de votre futur époux, et la grande fortune qu'il vous apporte vous laissent indifférente, j'invoquerai d'autres raisons.

— C'est superflu, mon père : Je ne ressens pas la moindre sympathie pour ce M. Herman Steenvliet, et je n'ai aucune envie de vendre ma naissance pour de l'argent.

— Votre volonté n'est pas plus libre que la nôtre en cette affaire, Clémence. La fatalité le veut ainsi, et au besoin j'userais de mon autorité paternelle pour vous imposer ce mariage.

La jeune fille s'aperçut seulement alors au ton ferme de la voix de son père, que tout cela était sérieux. Elle prit peur, et se jeta en pleurant au cou de la baronne.

— Mère, mère, protégez votre enfant ! gémit-elle.

— Vous avez tort, ma chère Clémence, dit la vieille dame en faisant violence à sa propre douleur. Cent autres à ta place béniraient le ciel d'une union si avantageuse.

— Mais vous me repoussez de la famille, vous me jetez dans les bras d'un fils d'ouvrier ! s'écria

la jeune fille. Je perds ma noblesse et mon mari n'en restera pas moins un roturier...

— Soyons calmes, Clémence, ordonna M. d'Overburg. Asseyez-vous, et comprimez vos larmes, je le veux !

Lorsque sa fille eut obéi, il reprit d'une voix sombre et impérieuse.

— Ah ! vous vous montrez rebelle aux conseils, aux désirs de vos parents ! Je me vois donc contraint de vous apprendre dans quelle situation le sort nous a placés ? Eh bien, écoutez, je vais vous le dire. Pour faire honneur à notre position dans le monde, pour pourvoir aux frais de l'éducation de vos sœurs et des prodigalités de vos frères, à demi ruiné par des pertes antérieures, j'ai été obligé de grever nos biens d'hypothèques. En outre j'ai emprunté une somme considérable à la société *La Prudence* et je l'ai confiée à des amis afin de spéculer à la Bourse pour notre compte commun. Un serviteur infidèle a volé des millions à la banque *La Prudence*, et dans cette catastrophe nous avons perdu toute notre fortune. Nous ne possédons plus rien; il ne nous reste rien au monde qu'une dette que nous ne pouvons pas payer...

La pauvre jeune fille, pâle comme un linge, regardait son père en tremblant et versait d'abondantes larmes, sans dire un mot.

— S'il vous était possible de refuser ce mariage, Clémence, savez-vous ce qu'il arriverait ? poursuivit son père. Je dois à la Banque deux cent cinquante mille francs. Pour se rembourser de cette somme, mes créanciers feraient vendre aux enchères publiques tous nos biens, même notre château patrimonial, et nous mettraient impitoyablement sur la rue. Que nous resterait-il à faire, alors, poursuivis, déshonorés et réduits à la plus profonde misère ? Oui, peut-être pourrions-nous trouver, les uns ici, les autres plus loin, un asile passager chez nos parents ; mais néanmoins il nous faudrait recevoir de mains étrangères le pain de l'aumône et le manger dans la douleur et l'humiliation, nous, nous, rejetons de l'illustre maison des Overburg ! Acceptez la main d'Herman Steenvliet et vous vous sauvez vous-même, et nous tous avec vous. Le père de votre mari ne m'aide pas seulement à éteindre complètement ma dette, il purge mes propriétés de toutes les hypothèques dont elles sont grevées... Vous ne dites rien, Clémence.

— Sacrifier ma noblesse ! Moi, devenir la femme d'un bourgeois ! Irrévocablement, pour toujours ! murmura la jeune fille frémissante de douleur et presque de dégoût !

— O Clémence, ayez pitié de votre malheureux père, de votre mère, de vos frères et sœurs, dit le baron d'un ton suppliant. Soyez notre ange protec-

teur à tous, dévouez-vous pour sauver l'honneur de notre race.

La jeune fille parut hésiter.

— Allons, ma chère enfant, soumettez-vous à la fatalité. S'il vous en coûte de faire ce sacrifice pour notre bonheur à tous, consolez-vous à l'idée qu'à l'époque où nous vivons, de pareilles unions, entre nobles et bourgeois, ne sont plus, comme autrefois, chose extraordinaire. Souvenez-vous des demoiselles Van Wiegers et Van Sackel, et même du jeune baron de Borp, qui a épousé récemment la fille d'un banquier.

— Être pour toujours déchue de noblesse, rejetée hors de notre famille ! soupira la jeune fille, luttant encore.

— Ah ! Clémence, ma chère Clémence, s'écria le baron en tendant les mains vers sa fille, voyez votre père qui vous implore les larmes aux yeux. Soyez généreuse, sauvez-nous de la honte, de la déchéance ! consentez !

La jeune fille releva la tête, essuya ses larmes et répondit avec une résolution surprenante :

— Eh bien, mon père et vous, ma mère, peut-être que la conviction que je me sacrifie pour l'honneur d'un grand nom — que je ne porterai plus, hélas ! — suffira-t-elle pour me donner la force de subir mon triste sort avec résignation. Je consens. Qu'Herman Steenvliet devienne mon époux !

— Viens sur mon cœur, ma chère, ma noble enfant, dit la vieille dame en embrassant sa fille avec transport. Tu es l'ange gardien de la maison d'Overburg.

Le baron serra aussi sa fille dans ses bras avec une effusion pleine de reconnaissance.

Après ces épanchements, il reprit :

— Clémence, une bonne œuvre ne doit pas rester inachevée. Puisque vous acceptez par dévouement filial le mariage qu'on vous propose, vous ne pouvez pas laisser supposer que cette alliance vous afflige ou que vous n'y consentez que sous la pression d'une inéluctable nécessité. Si l'on surprenait des larmes dans vos yeux...

— Je pleurerai dans la solitude, mon père, quand je serai sûre que personne ne peut me voir.

— Et la première fois que M. Steenvliet viendra nous rendre visite, accompagné de son fils ? On ne se marie pas sans se rencontrer un certain nombre de fois au préalable. Vous pâlissez, Clémence ? Comment accueillerez-vous votre futur ?

— L'idée de sa première visite m'effraie, en effet, mon père. J'essaierai de cacher ce qui se passe dans mon cœur ; je me montrerai envers lui aussi polie, aussi aimable que possible... Mais, ô ciel, s'il s'enhardissait à me parler de sympathie et d'amour.

— Ne craignez pas cela, dit le baron, il y a une raison qui s'y oppose. Je n'ai accepté moi-même

ce projet de mariage que sous la condition bien expresse qu'il ne pourra être, de part ni d'autre, considéré comme décidé qu'après l'approbation de mon oncle, le marquis de la Chesnaie.

— Ah ! mon sort dépend de mon parrain le marquis? s'écria la jeune fille dont le regard s'illumina d'un rayon d'espoir. Il refusera.

— Non, Clémence, il ne peut pas refuser. Je vais lui écrire. Il aura, comme nous, à choisir entre cette union et une chute irrémédiable. Pour pouvoir refuser, il devrait me prêter plus d'un quart de million. L'en croyez-vous capable

— Hélas, non ! Je suis condamnée ! soupira la jeune fille en baissant la tête avec un profond découragement.

— Ne vous découragez pas ainsi, mon enfant, dit le baron. Vous vous accoutumerez petit à petit à l'idée de cette union. La possession de millions compense bien des choses. Puisez des forces dans la conviction que vous serez la bienfaitrice de toute votre famille. Je me retire dans mon appartement pour écrire au marquis. Votre consentement contribuera pour beaucoup à le...

— Ah ! mon père, mon père, allez-vous déjà lui annoncer que je consens ?...

— Que vous consentez avec joie, il le faut Clémence!

— Oh ! je vous en prie, ne faites pas cela!

— Voudriez-vous déjà retirer votre parole ? Choi-

sissez-vous donc la misère et la honte pour nous tous ?

—Non, non, écrivez que je consens, c'est la vérité.

— Eh bien ! prenez courage ; les choses iront mieux que vous ne croyez. En attendant, pas un mot de cette affaire à personne, songez-y bien. Je me charge d'apprendre à vos frères et sœurs ce qu'ils ont besoin d'en savoir.

En achevant ces mots, il sortit du salon pour se rendre dans son cabinet. Là, il se dirigea lentement vers son bureau, mais il ne s'y assit pas, et resta debout, la tête baissée et le regard fixé à terre.

Une larme vint mouiller sa paupière ; il se parlait à voix basse, et dans son triste monologue, le nom de sa chère fille et le mot de mésalliance revenaient souvent. Cependant, après qu'il fut resté absorbé pendant assez longtemps dans ses pénibles réflexions, il redressa tout à coup la tête en se disant à lui-même :

« Mais à quoi bon toutes ces douloureuses réflexions? Il faut que cela se passe. Hésiter serait une folie ; allons, prenons courage ! » Il s'assit devant son bureau et se mit à écrire. De temps en temps il s'interrompait pour peser ses mots et pour chercher des tournures de phrase propres à ménager les susceptibilités de son oncle, en même temps que pour réfléchir à ce qu'il devait lui confier et à ce dont

il devait lui faire mystère. En effet, un refus du marquis ou une exhérédation prononcée par lui étaient un malheur irréparable qu'il devait éviter à tout prix.

C'est en vue du résultat à obtenir qu'il raconta la catastrophe de la banque *La Prudence* et la perte immense qui résultait pour lui comme pour beaucoup d'autres, des abominables malversations d'un caissier infidèle. Il ne dit pas un mot, naturellement, de ses spéculations à la Bourse et des spéculations qu'il avait laissé faire en son nom par un syndicat. Il expliqua à son oncle qu'un généreux ami l'avait sauvé de sa situation sans issue, en lui prêtant deux cent cinquante mille francs. Il arriva à la fin à confesser que cette personne, — un entrepreneur de grands travaux publics, riche de plusieurs millions, et généralement entouré de l'estime de la bourgeoisie,— avait demandé pour son fils la main de Clémence. Ce serait, malgré la rotture de M. Steenvliet, un brillant mariage, que sa femme et lui, mais surtout Clémence, désiraient ardemment voir se réaliser; mais ni la baronne, ni M. d'Overburg, ni Clémence, ne voulaient rien décider à ce sujet sans avoir obtenu l'approbation de leur cher et respectable oncle et parrain. C'est à l'effet de solliciter cette approbation qu'il lui écrivait, et ils espéraient tous qu'il ne tarderait pas à leur envoyer une réponse favorable.

Il relut attentivement sa lettre, la ferma, la cacheta du sceau à ses armes et tira un cordon de sonnette.

Un domestique parut.

— Tenez, lui dit le baron, remettez cette lettre à Vincent le chasseur. Qu'il coure à la gare du chemin de fer, et qu'il la jette dans la boîte de la poste.

V

M. d'Overburg, inquiété par les bruits qui couraient en ville sur la chute de la banque *La Prudence*, avait déjà depuis quatre jours disposé des deux cent cinquante mille francs et versé cette somme dans la caisse de la Banque.

A cette occasion, il était venu lui-même chez M. Steenvliet et lui avait dit de quelle façon pressante il avait écrit à son oncle le marquis. La réponse ne lui était pas encore parvenue, mais il ne doutait nullement qu'elle ne fût favorable.

A la demande de l'entrepreneur, il fut convenu entre eux que le baron donnerait, une dizaine de jours plus tard, un grand dîner auquel il inviterait quelques-uns de ses parents les plus considérables, ainsi que M. Steenvliet et son fils. Et à ce dîner on ferait connaître le projet de mariage.

Mais néanmoins, dès que la réponse approbative

lu marquis arriverait, le baron la ferait connaître l'entrepreneur, et celui-ci viendrait avec son fils au château, pour que Herman et Clémence, devenus fiancés, pussent faire plus ample connaissance. Les convenances exigeaient que jusque-là on ne ménageât pas aux jeunes gens d'occasions de se rencontrer.

Lorsque M. Steenvliet fit part à son fils de la joie que lui causait la tournure favorable des choses relativement au mariage d'Herman avec mademoiselle d'Overburg, le jeune homme se montra très froid. Il déclara qu'il était prêt à se conformer aux désirs de son père; mais que ce mariage réussît ou non, cela le laissait fort indifférent.

En attendant, le jeune Steenvliet allait tous les jours au club. Il devait, d'après les conseils de son père, faire tous ses efforts pour pénétrer plus avant dans l'amitié de M. Alfred, car celui-ci pouvait contribuer pour beaucoup à disposer favorablement le cœur de sa sœur.

Il en résulta naturellement que Herman, qui, sans cela, n'était déjà que trop enclin à boire, courut le danger de s'oublier dans le vin et dans de bruyantes orgies. En effet, il rentra plus d'une fois au logis très tard dans la nuit et avec un violent mal de tête; mais heureusement, dans ces derniers jours, il ne se présenta pas au club de nouvelles occasions de plaisirs excessifs.

Plusieurs fois Herman avait pensé à la maisonnette du vieux charpentier Jean Wouters. Parfois, lorsqu'un long repos avait éclairci ses esprits, l'image de Lina Wouters se dressait devant ses yeux, et alors il éprouvait un sentiment de regret et de honte, et il chassait l'image avec un triste sourire d'ironie. Lina n'avait-elle pas aidé à le ramasser dans la boue du chemin? Ne devait-elle pas le considérer comme un misérable ivrogne?... Il s'efforcerait d'oublier cette rencontre. S'il était devenu indifférent à l'opinion que le monde pouvait avoir de lui, il ne voulait pas du moins avoir à rougir devant les innocents compagnons des jeux de son enfance...

Sur ces entrefaites, arriva le jour fixé pour le banquet à *l'Aigle d'Or*.

Pendant toute la matinée, Herman fut comme poursuivi par la question de savoir s'il n'était pas de son devoir de profiter de cette occasion pour aller féliciter le charpentier et sa famille de leur généreuse conduite envers lui. Il lutta longtemps contre cette idée, et la repoussa plus d'une fois; mais elle se représenta si souvent qu'il finit par l'admettre, et résolut de faire une courte visite au charpentier, afin de lui exprimer en quelques mots sa reconnaissance.

S'il prenait le chemin de fer, il risquait de rencontrer ses compagnons du club. Ils voudraient

savoir pourquoi il les quittait en route, et le suivraient probablement. Pouvait-il fournir à ces jeunes gens ironiques et railleurs l'occasion de mettre le pied sur le seuil du charpentier? Serait-ce là la récompense qu'il devait apporter en guise de remerciement à ces braves gens si simples? Oh! non, ce serait une lâcheté...

Il y avait un moyen, pensait-il, d'éviter cet inconvénient. Il partirait par le chemin de fer, mais beaucoup plus tôt que ses amis.

Lorsque, mettant à exécution cette résolution, il descendit peu après quatre heures à la station de Loth, il vit le garçon de l'hôtel de *l'Aigle d'or* et un ouvrier qui emportaient un panier et deux grandes caisses qu'on venait de descendre d'un wagon de bagages. C'étaient probablement des fruits, des tartes et du dessert pour le banquet.

Herman se déroba, autant que possible, à l'attention de ces deux individus, et marcha rapidement sur la chaussée.

Après avoir marché pendant quelques minutes dans cette direction, il prit un chemin de terre à droite, et le suivit d'un pas rapide, jusqu'à ce que, à quelques centaines de pas plus loin, il vît se dresser la maisonnette de Jean Wouters.

L'humble maison d'ouvriers où on l'avait si généreusement soigné et hébergé, était là solitaire en plein champ, à demi cachée sous le feuillage

sombre de ses noyers géants, et égayée par la verdure plus claire des cerisiers et des pommiers du verger. Au-dessus de la haie d'épines qui servait de clôture au jardinet précédant la maison, s'élevaient deux buissons de syringa chargés de fleurs, dont le parfum pénétrant se répandait au loin et que le jeune homme respirait avec délices.

Le clair soleil de mai versait sa lumière bienfaisante sur cette tranquille oasis, quelques pigeons roucoulants se promenaient sur le toit de cette pittoresque demeure, et du feuillage touffu d'un cerisier s'élevait la chanson mélodieuse d'un rossignol.

Herman s'arrêta impressionné : une expression étrange parut sur son visage ; l'enthousiasme et le bonheur brillaient dans ses yeux, et il se mit à murmurer en lui-même :

— Comme nous sentons tout à coup raviver nos souvenirs en voyant des lieux familiers, en entendant des sons connus, en respirant des parfums aimés !... Je revois ma grand-mère et mon vieux grand-père qui me sourient derrière la haie de leur jardin. Ils demeuraient dans une maisonnette pareille à celle-ci, un peu plus grande.., ma mère me tient par la main, guidant mes pas encore chancelants. Nous venons d'entrer dans le joli mois de mai, comme à présent ; c'est le jour anniversaire de mon grand-père. Je porte un gros bouquet de fleurs ; je balbutie mon compliment de fête ; le vieillard

me serre en tremblant sur son cœur ; je sens une larme tomber sur mon front... Hélas ! ils ne sont plus, ces nobles cœurs... et morte aussi est ma bonne mère !

Il secoua la tête avec tristesse, et lutta pendant un instant contre ces pensées affligeantes. Enfin il marcha résolument vers la maison.

Arrivé dans le jardinet qui la précédait, il s'arrêta de nouveau pour contempler avec une satisfaction intime les humbles fleurettes qui bordaient le chemin, et qui semblaient lui sourire comme à une ancienne connaissance. C'étaient en effet des amies de son heureuse enfance, et il se souvint, en ce moment, combien de fois il en avait paré, en jouant, la tête blonde de la petite Caroline Wouters ; la violette odorante, la marguerite blanche au cœur rose, l'églantine pourprée, le joli bouton d'or ; diamants bruts de la couronne de son innocente compagne de jeux, bien autrement beaux et précieux pour son cœur que les fleurs rares et chères qu'il avait vues depuis lors dans le jardin de son père ou dans les magnifiques serres de ses nobles camarades du Club.

Peut-être fût-il resté longtemps absorbé dans ces souvenirs et dans cette rêverie, si une voix de femme n'avait tout à coup frappé son oreille.

— Eh quoi, c'est vous, M. Steenvliet ; ne reste donc pas à la porte ; entrez, je vous en prie.

— Bonjour, mère Wouters. N'y a-t-il pas d'empêchement?

— De l'empêchement? Il n'y a jamais d'empêchement, Monsieur. Et dans tous les cas il n'y en aurait jamais pour vous. Entrez donc. Et comment vous portez-vous maintenant? Vous paraissez en parfaite santé et de bonne humeur. Ah! maintenant je vous retrouve; mais l'autre soir, j'aurais eu peine à vous reconnaître; vous aviez un si drôle d'air! Asseyez-vous, monsieur Steenvliet. Non, pas sur cette chaise-là : en voici une meilleure... et à quoi devons-nous l'honneur de votre visite, s'il n'y a pas d'indiscrétion à vous le demander?

— Je venais vous remercier tous de vos bontés envers moi, répondit le jeune homme.

— C'était bien ce que je pensais, Monsieur, mais cela n'était pas nécessaire, car en pareille circonstance nous en eussions fait autant pour tout le monde.

— Je vous crois, mère Wouters; mais cela n'empêche cependant pas que je ne doive de la reconnaissance à votre père et à votre fille pour la pitié généreuse qu'ils m'ont témoignée. C'est surtout au père Wouters que je veux exprimer ma gratitude.

— Mon père est à son travail, au village; notre Lina est allée à Hal...

— Alors, je vais vous dire adieu, et je viendrai vous revoir un autre jour.

— A votre place, j'attendrais plutôt un peu, Monsieur, notre Lina est allée porter à la facteuse la dentelle qu'elle venait d'achever ; elle devrait déjà être de retour : je l'attends à chaque instant... Vous en aller sans avoir vu mon père ou ma fille? Et vous vous êtes donné la peine de venir de Bruxelles pour cela?

— Pas précisément, la mère; nous avons une petite fête d'amis à *l'Aigle d'or*.

La bonne femme le regarda avec étonnement.

— Vous allez à *l'Aigle d'or?* murmura-t-elle. Oh! Monsieur, pour l'amour de Dieu, ne faites pas cela! Vous allez encore vous rendre malade... Voici justement notre Lina qui arrive. Je l'entends qui chante.

Un joyeux sourire éclaira la physionomie du jeune homme, pendant qu'il prêtait l'oreille aux sons encore lointains. Il chantonnait lui-même à demi-voix :

Gais bergers, bergères jolies,
Sur l'herbe verte des prairies
Menez vos moutons bondissants;
Voici venir le doux printemps.

— Vous connaissez la chanson, Monsieur? demanda la femme.

— Si je la connais, mère Wouters? Je l'ai chantée des centaines de fois. Ma mère m'a bercé avec cette chanson-là.

Il se rapprocha de la porte et se mit sur le seuil. De là il vit de loin Lina qui arrivait par le chemin de terre.

La jeune fille, pour aller à Hal, avait mis ses habits des dimanches. Le costume original des paysannes brabançonnes lui seyait à merveille, surtout le madras aux couleurs tendres épinglé sur sa tête, et qui retombait sur ses épaules en encadrant ses joues fraîches.

Quoique, jusqu'à ce moment, la seule cause des dispositions joyeuses du jeune homme eût été le souvenir de son heureuse enfance que lui rappelaient les lieux où il se trouvait, il ne put pas s'empêcher de reconnaître pourtant que l'innocente compagne de ses jeux d'autrefois était devenue une jolie et charmante jeune fille. Cela lui fit véritablement plaisir pour elle.

— Bonjour, monsieur Steenvliet, dit Lina en entrant dans la maison. Que je suis contente de vous voir! J'étais si curieuse de savoir si vous n'étiez pas devenu sérieusement malade après la triste nuit de la semaine dernière ; mais, Dieu soit loué, ma crainte n'était pas fondée.

— Je vous remercie, ma bonne Lina, répondit-il : je ne mérite pas un si vif intérêt.

Tout en parlant, la jeune fille avait ôté le mouchoir qui lui couvrait la tête, et l'avait déposé sur un buffet. Elle s'approcha de la table en disant :

— Je suis un peu fatiguée d'avoir marché vite. Si monsieur Steenvliet daignait prendre une chaise, je pourrais m'asseoir également.

Le jeune homme déféra à son désir tout en déclarant qu'il ne pouvait pas rester longtemps. Il n'était venu que pour les remercier des bontés qu'ils avaient tous eues pour lui. On l'attendait à *l'Aigle d'or*.

— Juste ciel! s'écria Lina, allez-vous encore à *l'Aigle d'or?* Ah! Monsieur, vous me faites trembler!

— En effet, vous paraissez tout effrayée, dit-il en souriant. Pourquoi?

— Comment pouvez-vous le demander? Je ne suis qu'une pauvre paysanne, et vous un riche monsieur; je n'ai pas le droit de vous donner des conseils, mais je n'oublie pas cependant que, tout enfant, j'ai joué avec vous, et que vous m'avez sauvé la vie... Si vous étiez mon frère, je me jetterais à vos genoux et vous supplierais, les larmes aux yeux, de ne pas aller à *l'Aigle d'or*.

— Vous prenez la chose trop au sérieux, Lina.

— Que ne donnerais-je pas pour vous retenir d'aller à *l'Aigle d'or!* dit la jeune fille en soupirant. Grand-père me l'a assez fait comprendre. Si vous retournez à *l'Aigle d'or*, vous deviendrez de nouveau... de nouveau... malade. Sur cette pente on glisse toujours de plus en plus, et l'on est perdu avant qu'on le sache.

— Avec votre permission, Monsieur, ma fille a raison, ajouta la mère. Un si gentil garçon, ah! ce serait vraiment dommage. N'oubliez pas le proverbe qui dit : évitez les endroits où tombent les fléaux.

— Oui, bonnes gens, murmura Herman devenu pensif, je ne dis pas qu'il ne vaudrait point infiniment mieux pour moi de suivre votre conseil; mais à présent cela ne se peut pas. Cet après-midi, à cinq heures, il y aura un banquet d'amis à *l'Aigle d'or*, et il faut absolument que j'y assiste.

Il y eut un moment de silence; la jeune fille avait laissé retomber sa tête sur sa poitrine, et ses yeux demeuraient baissés.

— Lina, dit-il, je vois avec peine que mes paroles vous affligent. Je vous remercie de l'intérêt et de l'amitié que vous me témoignez... Pour vous prouver que je vous en suis sincèrement reconnaissant, je vous promets que je me conduirai avec retenue à *l'Aigle d'or* et de ne pas y boire plus de vin qu'il ne convient à quelqu'un qui a résolu de garder son sang-froid. Ne secouez pas la tête, Lina; plus d'une fois on a exigé de moi semblable promesse, sans que j'aie pu la tenir. Mais, faite à vous, cette fois, elle sera sacrée.

Il avait prononcé ces mots avec un tel accent de conviction que Lina, heureuse et fière de son triomphe, releva la tête et regarda le jeune homme avec un gai sourire.

— Merci, merci, monsieur Steenvliet, s'écria-t-elle en battant des mains. Je vous crois; maintenant je suis contente.

Herman se leva comme pour prendre congé.

— Vous allez déjà nous dire adieu? demanda la mère. Il est à peine quatre heures. Vous avez encore trois quarts d'heure de temps.

— En effet, mère Wouters, mais je crains de vous déranger.

— Mais pas du tout, Monsieur : je vous en prie, restez assis.

Après un moment de silence, pendant lequel Herman regarda tout autour de la chambre, il dit à la jeune fille, comme s'il voulait donner un autre tour à la conversation :

— Je le vois bien, Lina, vous n'êtes pas riche; mais néanmoins tout respire ici le bien-être et le bonheur. Vous croyez que les grandes richesses rendent toujours l'homme heureux? Comme vous vous trompez! Mon père possède des millions, je puis dépenser de l'argent, en dissiper même autant que je veux. Ah! je donnerais volontiers toute cette richesse pour pouvoir revivre dans le passé, pour retrouver avec la naïveté de l'enfance, la pureté de l'âme et la paix du cœur... Vous le rappelez-vous encore, Lina, le jour, le beau jour où je remportai à l'école le premier prix de lecture, tandis que vous obteniez, vous, le premier prix d'écriture? Ma

grand'mère, dans sa petite ferme, avait préparé une grande marmite de riz au lait avec du sucre et de la cannelle, et invité à la fête une vingtaine de nos condisciples... Comme nous avons couru, dansé et sauté dans le verger, toute cette journée-là!

— Si je m'en souviens! murmura la jeune fille émue. Pendant que vous en parlez, Monsieur, je vois revivre tout cela devant mes yeux.

— Mais ce que vous ne savez probablement plus, Lina, et ce qui vit toujours dans ma mémoire, c'est la figure de ma mère qui, à la fin de la fête, nous prit tous les deux dans ses bras, et prétendit que le roi et la reine, — c'est ainsi qu'on nous nommait ce jour-là, — devaient s'embrasser entre eux.

— Non, je n'ai pas souvenir de cela, dit Lina en riant.

— C'est bien ainsi, j'étais là, s'écria la mère Wouters en battant joyeusement des mains. C'était une joie! Et la mère Steenvliet paraissait si heureuse!

— Ma mère était une femme d'un excellent cœur, n'est-ce pas?

— La bonté même : un cœur d'ange, Monsieur.

— Ah! J'ai gardé un doux souvenir de cette journée-là, dit Lina. Vous rappelez-vous, Herman... — pardon, je veux dire monsieur Steenvliet.

— Non, je vous en prie, appelez-moi simple-

ment Herman ; sans cela vous m'obligeriez à vous appeler mademoiselle.

— Eh bien, monsieur Herman, vous rappelez-vous encore quel livre vous avez reçu en prix ? Non ? Il avait pour titre : *les Pauvres Orphelins*, et l'histoire qu'il contenait était si belle et si touchante que j'en pleurais tous les soirs quand votre mère nous en faisait la lecture.

— Oui, certes, je m'en souviens, répondit le jeune homme.

— Un jour que le grand Nicolas du forgeron m'avait battue dans la prairie, et que je pleurais amèrement, vous m'avez donné ce livre pour me consoler, monsieur Herman, du consentement de votre mère, car vous n'ignoriez pas combien ce cadeau devait me faire plaisir.

Elle se leva, s'approcha de la muraille et revint avec un petit livre en s'écriant joyeusement :

— Tenez, le voici, votre cadeau. Votre nom s'y trouve inscrit par le maître d'école... Si je pense encore quelquefois à ces jours heureux? Presque tous les dimanches je relis le soir ce joli petit livre, et alors je revois en pensée toutes les personnes, grandes et petites, dont il me rappelle la tendre amitié.

— Oh ! les souvenirs du cœur, quelle source de douces et pures jouissances ! dit Herman en soupirant. Laissez-moi feuilleter ce cher petit livre...

Ah ! voilà mon nom ; et vous, bonne Lina, pour ne pas l'oublier, vous avez écrit dessous, de votre propre main, que je vous en ai fait présent à Ruysbroeck, le 20 septembre 1840.

— Lisez donc à la page 30, monsieur Herman : ce livre raconte que les pauvres orphelins sont sur le point de mourir de froid et de faim, et comment la dame charitable leur donne à manger et leur distribue de chauds vêtements. C'est surtout à ce passage que je versais des larmes, monsieur Herman.

Le jeune homme avait cherché la page désignée et se mit à lire à voix basse, assez haut cependant pour être entendu de Lina, le récit de l'extrême détresse des enfants abandonnés.

Pendant ce temps la femme Wouters s'occupait de faire le café, et tirait de l'armoire un pain bis et une assiette avec du beurre.

Lorsque Herman arriva à l'endroit où les enfants affamés sont secourus par une dame charitable, sa vue s'obscurcit tout à coup. Il regarda la jeune fille et vit qu'à travers son sourire brillaient deux larmes qui roulèrent sur ses joues comme deux perles.

— Ah ! ah ! c'est étrange ! s'écria-t-il en riant également. Nous étions redevenus enfants. Il me semblait voir ma mère qui m'écoutait, et à côté d'elle une petite fille avec deux yeux bleus pleins de larmes...

— Allons, allons, mettez ce livre de côté main-

tenant, dit la mère qui se préparait à étendre sur la table une nappe rayée. Vous nous feriez oublier notre café du goûter. Si Monsieur Steenvliet voulait nous faire l'honneur...

— Je prendrai volontiers une tasse de café pour vous faire plaisir, répondit-il ; mais après cela il faut que je parte ; mes amis m'attendent probablement déjà depuis longtemps.

— Comme il vous plaira, Monsieur... Maintenant, Lina, mettez-vous à table : nous prendrons aussi notre part.

Et les deux femmes mordirent avec appétit dans leurs tartines bises.

Herman les regardait silencieusement avec une expression singulière, comme s'il éprouvait un sentiment d'envie.

— Nous avons également du pain blanc dans la maison, dit la veuve. Mon père a l'estomac un peu débile et ne supporte pas bien le pain de seigle. Si Monsieur a envie de goûter notre pain de froment...

— Ah ! que l'homme est un être bizarre ! Un dîner princier m'attend à *l'Aigle d'or ;* il y a un chef de cuisine de Bruxelles ; on nous servira toutes les primeurs, tous les mets rares et chers... et maintenant je vous envie, et j'ai faim d'une bouchée de ce lourd pain de seigle ! Allons, la mère, je vous en prie, donnez-moi une tartine.

La mère Wouters, grandement étonnée, s'empressa de déférer à son désir, et il mordit à belles dents dans la tranche de pain dur, pendant que ses yeux brillaient de plaisir.

— Lina, Lina, vous souvient-il encore, demanda-t-il, que ma mère, quand nous revenions ensemble de l'école, nous tendait à tous deux une tartine de pain bis, pareille à celle-ci, et que nous nous jetions dessus comme deux jeunes loups? Des tranches de pain assez grosses et assez lourdes, disait ma mère, pour jeter un paysan à bas de son cheval?... Mais comme cela nous paraissait bon et savoureux! Voilà plus de quinze ans que je n'avais plus goûté de ce pain-là.

— Mais ce dont je me souviens mieux encore, répondit la jeune fille avec animation, c'est que nous allions courir dans la prairie avec les petits vachers, et que nous y allumions un feu de bois sec et de feuilles sèches pour cuire nos pommes de terre dans la cendre.

— Des pommes de terre et des cuisses de grenouilles, Lina.

— Et comme nous jouions à la dînette alors, n'est-ce pas?

— Et moi, comme je savais que vous aimiez beaucoup les navets, j'allais en arracher une pleine brassée dans le champ du fermier Christian.

— Oui, oui, je me rappelle même qu'un jour le

garde-champêtre vous attrapa et vous arracha presque les oreilles, tant il vous les secoua ; et vous, au lieu de pleurer, vous n'en fîtes que rire.

— Je le crois bien, Lina, j'avais fait cela pour vous ; cela faisait mon orgueil et ma force.

— C'est dans une de ces folles journées que vous avez sauté dans le ruisseau le Malbeek pour m'en retirer et me placer sur le bord, moi qui étais déjà à moitié noyée. Votre père était très fâché et vous gronda sévèrement parce que vous rentriez à la maison couvert de boue ; mais votre mère vous approuva et dit qu'elle était fière de votre courage et de votre bon cœur.

— Non, je ne me rappelle pas cela.

Herman se leva.

Immédiatement la jeune fille ajouta comme si elle voulait le retenir :

— N'avez-vous pas oublié comment nos mères, — elles sont ensemble au ciel maintenant, — nous avaient travestis une fois le jour des Innocents ? Vous portiez la veste de votre père, et on vous avait tracé au-dessus de la lèvre de grosses moustaches noires avec un morceau de tison brûlé ; moi, j'étais affublée de la jaquette et du bonnet plissé de ma mère. Nous devions aller manger des *Couquebacques* [1] chez grand'mère Steenvliet ; mais vous me paraissiez si laid, et j'avais tellement peur

1. Espèce de crêpes.

de vos grosses moustaches noires, que je vous plantai là, et pris la fuite...

— Je dois me dépêcher d'aller à *l'Aigle d'or*, interrompit le jeune homme. Ah! Lina, que ne peut-on passer sa vie au milieu de ces souvenirs rayonnants de son enfance! Je ne sais pas ce qui m'arrive, mais je suis très heureux; il y a comme une lumière, une consolante lumière qui est descendue dans mon cœur; mais l'illusion ne peut pas durer toujours. Maintenant il faut que, bon gré, mal gré, je me décide à prendre congé de vous.

— Mais il n'est pas encore quatre heures et demie, je vous en prie, monsieur Herman, restez encore quelques minutes, dit la jeune fille avec un regard suppliant.

— Votre coucou retarde. Je commence réellement à croire, Lina, que vous cherchez à m'empêcher d'aller à *l'Aigle d'or*.

— Eh bien, oui, j'en conviens. Il me semble même que je sacrifierais volontiers deux années de ma vie pour vous en empêcher.

— Allons, allons, votre bon cœur vous fait craindre sans raison. Je tiendrai la promesse que je vous ai faite. Croyez-moi, ce soir du moins je serai très sobre, très modéré... D'ailleurs ma vie orageuse de jeune homme va bientôt prendre fin. Je vais me marier.

— Ah! c'est bien! s'écria joyeusement Lina. Votre future est sans doute très riche.

— C'est la fille d'un baron.

— Et vous vous aimez sincèrement, n'est-il pas vrai? demanda la mère Wouters.

— Cela viendra peut-être, murmura Herman en levant les épaules.

— Se marie-t-on donc sans amour chez les gens riches?

— Quelquefois. J'épouse une très noble demoiselle que je n'ai vue que deux fois et très peu de temps; mais je l'épouse parce que mon père dit que ce mariage le rendra heureux.

— Ah! c'est une autre affaire, Monsieur; comme cela je comprends la chose.

— Maintenant, bonnes gens, dit le jeune homme en se tournant vers la porte, je vous renouvelle l'expression de mes sincères remercîments, et je vous prie d'annoncer au père Wouters que je considère comme un devoir pour moi de venir à la première occasion lui témoigner aussi ma reconnaissance.

— Si vous vouliez de temps en temps nous honorer d'une visite en passant, vous nous feriez beaucoup de plaisir, murmura la jeune fille. Pas vrai, ma mère, M. Herman sera toujours le bienvenu ici?

— Oui, oui, Monsieur, toujours le bienvenu, affirma la vieille femme,

— Portez-vous bien toutes deux : au revoir !

Et Herman Steenvliet, traversant le jardinet devant la maison, enfila le chemin de terre.

Il pressa le pas dans la direction de l'auberge de *l'Aigle d'or ;* mais il secouait la tête en se parlant à lui-même, et souriait en évoquant l'un après l'autre tous les doux souvenirs qui lui avaient fait revoir, comme dans un beau rêve, les jours heureux de son enfance.

Il avait déjà fait un bon bout de chemin lorsque, dans sa préoccupation, il faillit renverser en le heurtant, un vieillard qui venait en sens contraire avec un sac de toile sur le bras.

— Ah ! père Wouters, je vous demande pardon, balbutia-t-il. J'étais tellement distrait et absorbé que je ne vous avais pas vu.

— Maintenant je vous reconnais bien aussi, dit le vieillard; vous êtes M. Herman Steenvliet.

— Oui, et je suis allé chez vous pour vous remercier de vos bons soins. Je suis enchanté de vous rencontrer. Croyez que je vous garderai une profonde reconnaissance.

— Vous paraissez tout à fait rétabli et bien portant, tant mieux ! répondit le vieux paysan. Malheureusement je n'ai pas besoin de demander à Monsieur où il se rend encore une fois. C'est facile à deviner, car on chante et on fait déjà assez de tapage à *l'Aigle d'or*.

— En effet, c'est là que je vais.

— Permettez à un vieillard de vous le dire, grommela Jean Wouters avec une expression de profond mécontentement, qui s'expose ainsi volontairement au danger et compromet sa santé dans de folles orgies, ne mérite ni estime ni pitié... Et, puisqu'il en est ainsi, Monsieur, je dois vous avertir que si je vous rencontrais encore une fois dans le même état que la semaine dernière, je ne prendrais plus la peine de vous ramasser.

Sans écouter les excuses du jeune homme ébahi, le père Wouters s'éloigna en grommelant un adieu sec et bref.

Au moment où il allait atteindre sa demeure, il se retourna pour suivre M. Steenvliet du regard.

— Ah çà ! pourquoi diable m'arrêté-je ainsi en chemin ? se dit le vieillard à lui-même. Hésiterait-il? Ah ! si une bonne pensée pouvait le retenir ! Il y aura un fameux train ce soir à *l'Aigle d'or ;* on y chante déjà si fort que le vacarme s'entend jusqu'au milieu de la Place... Tiens, le voilà qui tourne à gauche et qui disparaît entre les arbres !

Jean Wouters regarda encore un moment, puis il continua son chemin. Rentré chez lui, il dit aux deux femmes qui commencèrent à lui parler de M. Steenvliet.

— Oui, oui, je sais, je l'ai rencontré. Je n'ai pas le temps d'écouter maintenant. Il n'y avait pas beau-

coup d'ouvrage à l'atelier. Je reviens, avec la permission de notre patron, pour pouvoir planter encore avant le soir, dans notre petit jardin, ces féveroles que j'ai été chercher chez Kobe le jardinier. Le temps est favorable, il faut en profiter... Non, j'ai déjà mangé les tartines de mon bissac; je ne veux pas de café.

En achevant ces mots il sortit, alla prendre dans l'étable une bêche et un rateau, et se mit immédiatement à l'œuvre pour planter, comme il l'avait annoncé, les féveroles qu'il venait de rapporter...

Il pouvait avoir fait à peu près la moitié de sa tâche lorsque le pas précipité d'un passant lui fit lever la tête.

— Eh quoi ! monsieur Steenvliet, déjà de retour? demanda-t-il. Je pensais précisément à vous. Je vous voyais en pensée buvant du vin mousseux à l'auberge de *l'Aigle d'or*.

— Je n'y suis pas allé, répondit le jeune homme. Votre sévère mais sage avertissement, les conseils amicaux de la mère Wouters et de Lina m'ont fait réfléchir, et m'ont donné la force de volonté nécessaire pour prendre une bonne résolution. On ne me verra pas à *l'Aigle d'or* aujourd'hui.

— Entrez donc, monsieur Steenvliet. Les femmes seront bien heureuses d'apprendre cela.

— Je ne peux pas; j'ai à peine le temps d'arriver

au chemin de fer avant le départ du train pour Bruxelles.

— Mais il y a encore plusieurs départs, Monsieur.

— Non, non, il ne fait pas bon ici pour moi. Je pourrais encore changer de résolution. Adieu, adieu, jusqu'à la prochaine occasion!

Et sans se retourner vers le vieillard, il suivit en toute hâte le chemin de terre qui passait devant la maison.

VI

Plus de huit jours s'étaient écoulés depuis que le baron d'Overburg avait écrit à son oncle le marquis de la Chesnaie, et aucune réponse ne lui était encore parvenue.

Cela le mit dans un grand embarras. Il commençait à croire que c'était par mécontentement que le marquis le faisait attendre si longtemps, et à craindre que la réponse tant retardée ne fût un refus. D'ailleurs, le baron avait invité quelques-uns de ses plus proches parents à un dîner où il se proposait de leur présenter le fils de M. Steenvliet comme le futur époux de sa fille.

Ce dîner devait avoir lieu dans quatre jours. Faute d'une réponse approbative de son oncle, le baron ne pouvait pas prendre sur lui d'annoncer ces fiançailles, car dans sa lettre au marquis il avait promis de la façon la plus formelle de garder

secret ce projet d'union jusqu'à ce qu'il eût obtenu son consentement.

L'entrepreneur aussi montrait de l'impatience et de la méfiance à cause du long silence du marquis ; mais M. d'Overburg le rassura plus ou moins en lui disant que son oncle était un homme bizarre, qui ne pouvait jamais se décider à prendre un parti avant d'y avoir réfléchi d'abord pendant toute une semaine.

Quant au dîner au château, il était trop tard pour l'ajourner ou le contremander. Si la réponse du marquis n'arrivait pas avant le jour fixé, on ne parlerait pas encore du mariage ; dans ce cas, cette réunion ne serait pas autre chose qu'un moyen de faire connaissance — et même ce serait peut-être là une circonstance favorable, attendu que plus tard l'annonce définitive du mariage surprendrait moins les parents de M. d'Overburg et leur paraîtrait moins extraordinaire.

Lorsque l'entrepreneur causait de ces choses avec son fils, Herman continuait à montrer la même bonne volonté, mais aussi la même indifférence. M. Steenvliet se figurait que cette froideur était en grande partie simulée; car sans cela, comment expliquer que, depuis qu'il était question de cette union, la conduite du jeune homme se fût si profondément modifiée? En effet, pendant la dernière semaine écoulée, Herman n'était allé que trois fois

au Club; et encore ne s'y était-il rendu que sur l'invitation de son père. Et chaque fois il était rentré au logis avant onze heures, la tête fraîche et l'esprit parfaitement dispos. Les autres soirées il les avait passées dans sa chambre à lire ou à dessiner, chose qui ne lui était plus arrivée depuis bien longtemps.

M. Steenvliet ne pouvait donc pas douter qu'Herman ne songeât continuellement à la charmante et noble fiancée que lui donnait ce projet d'union. Ce n'était qu'un vif et profond sentiment d'amour qui se développait dans le cœur du jeune homme, et qu'il cherchait à cacher aux autres et à lui-même.

Cette espérance, cette conviction, pour parler plus exactement, réjouissait d'autant plus l'entrepreneur, qu'il croyait pouvoir considérer la douceur, la soumission d'Herman à son égard, comme une marque de reconnaissance pour le brillant mariage que M. Steenvliet allait lui permettre de contracter, au prix des plus grands sacrifices. Dans l'intervalle, Herman était retourné une fois dans la maison de Jean Wouters. Il avait eu envie plutôt de revoir les lieux où s'était passée son enfance, et qui lui rappelaient des souvenirs si chers à son cœur. Herman choisit pour sa seconde visite un dimanche après-midi, afin de rencontrer le vieux charpentier au logis.

Il fut reçu par le vieillard, par Lina et par sa

mère avec une cordialité et une amabilité qui n'avaient rien de contraint. La joie de ces gens simples fut grande, lorsqu'ils apprirent de sa bouche que, depuis sa dernière visite, il ne s'était pas seulement abstenu d'aller à *l'Aigle d'or*, mais qu'il n'avait pas une seule fois pris assez de vin pour être plus animé que d'habitude.

C'était à eux, à leurs sages et bienveillants conseils, qu'il devait ce bonheur, oui, ce bonheur inappréciable, car c'était maintenant seulement qu'il vivait en paix avec sa conscience, qu'il avait l'esprit calme, le cœur content, et que l'avenir lui souriait de nouveau...

Quoi qu'il pût lui advenir par la suite, il n'oublierait jamais ce bienfait... Ils étaient pauvres; l'argent avait pour lui peu de valeur. Il pouvait dissiper des milliers de francs pour satisfaire une fantaisie ; mais il n'osait pas leur offrir de l'argent, car il pensait là-dessus comme maître Wouters, et il craignait que, si l'argent s'en mêlait, il ne vînt diminuer leur estime réciproque, et flétrir peut-être, ou du moins altérer dans sa pureté, leur amitié désintéressée. Conséquemment, quoiqu'il fût tout dispos à leur donner de l'or, beaucoup d'or même, pour les récompenser, il leur déclara que de son propre mouvement, il ne leur ferait jamais une pareille offre.

Cette manière de voir plut tellement à l'honnête

ouvrier, qu'il avait les yeux humides de larmes e serrant la main du jeune homme, et qu'il le reme cia avec effusion de ses bons sentiments à leu égard; car vraiment, s'il avait pensé leur offrir d l'argent, ne fût-ce qu'une simple pièce d'or, il l'au rait prié, ou plutôt il lui aurait enjoint de passe désormais devant la porte de leur humble maison nette.

Ils étaient donc enchantés l'un de l'autre, et se remirent à parler du temps passé, lorsqu'ils demeuraient tous à Ruysbroeck, sauf le grand-père, et qu'Herman et Lina étaient d'inséparables compagnons de jeu. En évoquant ces souvenirs tantôt ils riaient et battaient gaiement des mains, tantôt leurs yeux se mouillaient de douces larmes d'émotion. Herman se sentait comme emporté dans un monde enchanté. Il redevenait enfant, courait à la ronde, encore mal affermi sur ses petites jambes, et tenant la petite Caroline par la main, au milieu d'une nature aimable et riante, avec un soleil plus chaud, un air plus doux, des fleurs plus odorantes, et où les sources du bonheur et de la force n'étaient pas l'argent, mais la pureté de l'âme, la bonté du cœur et l'amour du prochain.

Il resta pour prendre le café de l'après-midi avec ses amis pauvres, mais nobles à ses yeux ; il mangea encore avec le même plaisir des tartines de pain de seigle, et parla, à cette occasion, de sa bonne mère,

avec un si vif regret et une tendresse si touchante et si communicative, que ses auditeurs avaient toutes les peines du monde à se retenir de pleurer.

Puis il parla de son futur mariage, et répondit aux questions de Lina et de sa mère que sa fiancée, quoique fille d'une baronne, était une jeune fille simple, affable et intelligente. A la vérité elle n'avait pas des joues fleuries comme une personne dont le sang est tonifié par le soleil, le grand air et le travail des champs; mais elle était bien faite, distinguée, élégante, pleine de charme dans ses manières, dans sa démarche et dans son langage. Il n'éprouvait pas pour elle une inclination particulière; mais comme son père y tenait si fort et que, d'ailleurs, ce mariage le retiendrait probablement, lui Herman, de retomber dans cette vie de dissipation dont il avait horreur aujourd'hui comme d'une chose vile et méprisable, il accepterait cette union disproportionnée, quoiqu'il n'espérât pas y trouver une vie agréable.

Lina et ses parents s'efforcèrent de le consoler et de l'encourager. D'après leur sentiment, son inquiétude était sans aucun fondement. Comment pouvait-il craindre de n'être pas heureux avec une fiancée noble et riche qu'il dépeignait lui-même comme aimable, douce et distinguée. Et quant à l'amour, il viendrait insensiblement, de lui-même.

Là-dessus, Herman avait secoué la tête et poussé un profond soupir, sans répondre un mot.

Ils se levèrent de table. Jean Wouters voulut montrer à Herman le verger et le potager. On se promena pendant quelque temps dans les sentiers du petit jardin, on cueillit çà et là une fleur, qui rappela naturellement aux deux jeunes gens les doux souvenirs de leur heureuse enfance, on causa, on rit, joyeusement et naïvement, jusqu'à l'heure où les approches du soir firent sentir à Herman que sa visite avait assez duré. Il se leva et annonça qu'il allait retourner à Bruxelles.

— Quand pouvons-nous espérer que monsieur Herman nous honorera d'une nouvelle visite? demanda Lina en lui adressant un regard suppliant.

— Ah ! répondit-il, un pareil après-dîner d'intime et amicale causerie a plus de prix pour moi que toutes les fêtes et les plaisirs coûteux du soi-disant grand monde. Vous revoir, bonnes gens, pouvoir passer de temps en temps quelques instants en votre réconfortante compagnie, cela seul, j'en suis convaincu, me donnerait la force de ne pas retomber dans les excès de ma vie désespérée; mais je n'ose vraiment pas vous demander la permission...

— Vous serez toujours le très bien venu chez nous, Monsieur, dit le charpentier.

— Votre visite nous honorera et nous fera plaisir, ajouta la veuve.

— N'oubliez pas, monsieur Steenvliet, que vous m'avez sauvé la vie, et que nous vous devons, pour cela seul, une reconnaissance éternelle, dit la jeune fille d'un ton très sérieux.

— Soit, Lina, répondit le jeune homme avec un doux sourire. Et maintenant, vous voulez, à votre tour, sauver mon âme, n'est-ce pas? Ne secouez pas la tête, je pénètre votre généreuse intention. Si vous atteignez votre but, lequel de nous deux devra le plus à l'autre? Allons, allons, il vaut mieux ne pas discuter là-dessus. Bonjour, au revoir!

Herman reprit, les pas et le cœur légers, le chemin de terre qui conduit à Loth. Il se frottait les mains, murmurait des phrases joyeuses; il avait devant les yeux les images de Jean Wouters et de sa fille, mais surtout l'image de Lina qui le précédait en lui souriant.

Cela l'amena à la fin à faire cette réflexion, qu'il était né bien certainement pour la vie simple et tranquille de la campagne. Et maintenant il allait se marier avec une jeune fille noble qui ne chercherait son bonheur que dans une vie de luxe. Ce n'était pas l'amour qui les avait poussés l'un vers l'autre; elle ne lui apportait rien que ses quartiers de noblesse; lui, pas autre chose que les richesses paternelles... Pour d'autres, une pareille union était peut-être désirable; mais pour lui, il n'y paraissait destiné ni par la volonté de Dieu, ni par sa nature

intime. Mais quoi qu'il en fût, il avait promis à son père d'accepter la main de Clémence de bonne volonté, et il voulait tenir sa promesse. D'ailleurs, c'était encore le mieux qu'il eût à faire, car sans cela sa triste vie devenait encore inutile et sans but comme auparavant.

Ces pensées occupèrent son esprit jusqu'au moment où il descendit du train à Bruxelles, et où il se disposait à rentrer en ville.

Mais alors il sentit tout à coup que quelqu'un lui frappait sur l'épaule. Il se retourna et vit un homme d'une forte corpulence, avec des joues rouges et bouffies, portant une blouse bleue et une casquette en peau de loutre. C'était Pierre Mol, l'aubergiste de *l'Aigle d'or*, qui lui prit familièrement la main en lui disant :

— Ah! ah! c'est vous, monsieur Herman. Bien le bonjour. Que diable, vous avez une mine excellente; êtes-vous tout à fait guéri?

— Guéri? répéta le jeune homme avec étonnement. Dieu soit loué, je n'ai pas été malade, maître Mol. Pourquoi me demandez-vous cela?

— Mais, parce que vous n'avez pas assisté à la fête de mercredi dernier. On vous a attendu si longtemps! Notre Isabelle aurait bien pleuré de ne pas vous voir... Ç'a été vraiment un banquet royal. Mais à cause de votre absence on ne s'est pas trop amusé. Je m'en suis bien aperçu à ma cave : on n'a pas bu

seulement une bouteille de champagne par tête, et à dix heures tout le monde était déjà parti. C'est vous, monsieur Herman, qui êtes le grand boute-en-train, et quand vous n'êtes pas là, cela ne va pas du tout.... Deux jours après, M. Dalster nous a dit que vous étiez malade, et qu'on ne vous avait pas encore vu au Club. Notre Léocadie ne cesse pas de marcher la tête basse, et notre Isabelle pleure quand elle est seule. Oui, vous comprenez cela, n'est-ce pas? La pauvre fille vous est si attachée, si dévouée, que pendant des journées entières elle ne pense qu'à vous.

— A moi? s'écria le jeune homme stupéfait et quelque peu indigné. Isabelle pense à moi? Je voudrais bien savoir pourquoi.

— Allons, allons, fine mouche, répondit Pierre Mol en riant, ne faites donc pas l'innocent. Vous savez parfaitement que notre Isabelle n'est heureuse que lorsqu'elle vous voit.

— Moi? grommela Herman, je n'en sais rien du tout.

L'aubergiste pencha sa tête sur l'épaule d'Herman et lui souffla à l'oreille :

— Avez-vous donc déjà oublié ce que vous disiez à Isabelle? Vous lui avez avoué que vous ne pouviez pas la regarder sans que votre cœur se mît à battre... Et naturellement la pauvre enfant a fini par raffoler tout à fait de vous.

— Ah çà, maître Mol, interrompit Herman sans chercher à dissimuler sa mauvaise humeur, je vous prie de ne pas m'ennuyer davantage avec vos ridicules bavardages. Je ne sais qu'une chose, c'est que vos deux filles — Léocadie aussi bien qu'Isabelle, — nous flattent et excitent notre amour-propre pour nous engager à boire à l'envi et à dépenser le plus d'argent possible. Tout ce que j'ai consommé ou cassé chez vous, je l'ai payé ; par conséquent nous sommes absolument quittes. Passez donc votre chemin et laissez-moi tranquille.

Pierre Mol retint le jeune homme par le bras ; Herman, de crainte d'ameuter les curieux, ne voulut pas employer la violence pour se débarrasser de cet importun personnage.

— Mais, monsieur Herman, consolez-moi donc un peu, je vous en prie, dit l'aubergiste d'un ton obséquieux. Avant-hier le chevalier Van Beverhof est venu chez nous. Il nous a fait beaucoup de peine à tous en nous affirmant que vous ne viendriez plus jamais à *l'Aigle d'or!* Ce n'était qu'une plaisanterie, il nous a trompés, n'est-ce pas ?

— Je n'ai jamais rien dit de pareil, répondit Herman, mais j'entends être entièrement libre de mes actions, et je n'ai de comptes à en rendre à personne.

— Ah! Monsieur, je vous en prie, ayez pitié de moi et de mes enfants! Si vous ne venez plus chez nous,

je suis tout à fait perdu. Ces nobles jeunes gens, vos amis, cesseront également de venir, et ainsi tout le vin dont j'ai rempli ma cave me restera pour compte. Soyez généreux, Monsieur, promettez-moi de venir encore dans mon auberge.

— Eh bien, oui, si j'en ai l'occasion. Adieu! grommela Herman, en s'éloignant en toute hâte.

Il sauta dans une voiture de place et ordonna au cocher de le conduire rue de la Loi.

Chemin faisant il réfléchit aux étranges paroles de Pierre Mol. Isabelle éprouverait pour lui une inclination particulière, et même, pour employer le mot propre, un véritable amour? Que pouvait bien signifier ce mot-là dans la bouche de jeunes filles qui adressaient en même temps leurs sourires à vingt jeunes gens différents, comme un appât pour les décider à s'amuser et à dépenser de l'argent? Si jamais il avait dit à Isabelle, même en plaisantant, quelque chose qui fût de nature à lui donner le ridicule espoir d'être distinguée par lui, la sympathie de la jeune fille se comprendrait. Mais il ne lui avait jamais rien dit de pareil. Ce n'était donc encore qu'un prétexte inventé par le rusé père Mol pour flatter la vanité du jeune homme, et le ramener ainsi à *l'Aigle d'or*. Mais cette ruse ne pouvait pas réussir; si, précédemment, il n'avait ressenti ni sympathie ni estime pour les filles intéressées de l'aubergiste, maintenant que ses yeux

s'étaient ouverts, il n'avait plus pour elles que de l'aversion et du mépris.

L'amour, pensait-il, est bien certainement l'effluve qui s'exhale d'une âme encore pure ; une attraction inconsciente, une abnégation candide et désintéressée; mais il y a, auprès du cœur de l'homme, un démon jaloux pour ternir la pureté de cette flamme ou pour l'étouffer tout à fait : l'or, l'idole matérielle, qui fausse et corrompt tout.

La voiture, en s'arrêtant rue de la Loi, coupa court à ces rêveries. Les becs de gaz étaient déjà en partie allumés.

Il paya le cocher et entra sous la porte cochère. Le domestique de M. Steenvliet, Jacques, vint à sa rencontre et lui annonça que son père désirait lui parler.

Lorsqu'il fut entré dans le cabinet, M. Steenvliet lui dit :

— Herman, j'ai reçu des nouvelles de Monaco. M. d'Overburg est venu et m'a montré la lettre.

— Et le marquis de la Chesnaie consent-il à mon mariage, mon père?

— Oui; mais comment cette affaire se terminera-t-elle, voilà la question. Le marquis doit être un homme hardi autant qu'orgueilleux pour oser donner une semblable réponse ; mais en tout cas ce n'est pas la faute du baron d'Overburg, qui en est encore plus affligé que moi.

— Affligé ? Les nouvelles sont-elles donc mauvaises ?

— Pas précisément mauvaises, Herman, mais elles ne sont pas comme je les aurais souhaitées. Asseyez-vous là, je vais vous expliquer la chose. Le marquis écrit que le projet d'une pareille mésalliance, — il dit « mésalliance ! » l'afflige au plus haut point ; mais que comme Clémence pense que ce mariage la rendra heureuse, et que, d'autre part, il en reconnaît lui-même la nécessité, il est prêt à y donner son consentement dès qu'il se sera personnellement convaincu que tout ce que son neveu le baron lui a écrit à ce sujet n'est ni mal fondé ni exagéré. A cet effet il viendra lui-même à Bruxelles... dans trois semaines ! Car bien que sa santé soit beaucoup meilleure maintenant, le médecin de Monaco le menace d'une inévitable rechute, si pendant près d'un mois encore il ne continue pas à prendre des bains chauds d'eau de mer. Le marquis défend strictement à son neveu, et sur un ton d'autorité qu'il suppose irrésistible, de faire ou de décider rien concernant ce mariage avant qu'il soit venu en personne donner son consentement. Ainsi, encore un mois de délai assurément. Comment trouvez-vous cela, Herman ?

— Eh bien, pour vous dire la vérité, mon père, répondit le jeune homme, je trouve cela une circonstance heureuse.

— Comment, une circonstance heureuse?

— C'est naturel, mon père; on ne passe pas sans hésitation de la vie libre de jeune homme dans la chaîne indissoluble du mariage. Ce mois de répit me permettra de m'habituer à l'idée de mon nouvel état.

— Vous n'espérez ou vous ne désirez pas cependant que votre mariage échoue?

— Oh! non, pas cela, mon père.

— Du reste, cela y ferait peu de chose. Je me suis mis fermement dans la tête que vous deviendrez l'époux de mademoiselle Clémence... Et cela se passera comme ça, malgré le monde entier. J'ai votre parole, et quant aux autres, je les tiens tous dans ma main grâce à mon argent.

— Ne vous fâchez pas, mon père; puisque le marquis écrit qu'il consentira...

— Oui, mais cette méfiance et ces délais m'humilient et m'énervent. M. de la Chesnaie veut probablement prendre d'abord des informations pour s'assurer que ma fortune n'est pas une illusion. Eh bien soit, qu'il vienne!... Ah! oui, j'oublie de vous parler du dîner qui a lieu au château après-demain. Pour obéir au vœu, ou plutôt à l'ordre du marquis, nous sommes convenus qu'à cette fête il ne sera pas encore fait allusion au mariage projeté. Vous y verrez votre fiancée et vous ferez plus ample connaissance en causant avec elle; mais vous

devez également éviter tous les deux de parler de mariage. Aurez-vous bien assez d'empire sur vous-mêmes ?...

— Oh ! rien de plus facile, mon père.

— Eh bien, alors c'est parfait. Mais je veux vous donner encore un autre conseil. Cette entrevue peut avoir des conséquences graves. Vous devez tâcher de produire une impression favorable sur Clémence et sur ses nobles parents. Quoi qu'on en dise, c'est d'après son plumage qu'on juge l'oiseau. Apportez le plus grand soin à votre toilette, et n'épargnez pas l'argent.

— Mais, mon père, répondit Herman, j'ai ma toilette noire de cérémonie toute neuve, je n'ai pas besoin d'autre chose.

— Vous ferez du moins friser vos cheveux ?

— Naturellement, mon père.

— Il y a quelques mois, Herman, j'ai remarqué au doigt du baron d'Alterre un diamant qui brillait et jetait des étincelles comme un charbon ardent. J'ai acheté une bague comme celle-là. Elle est un peu grande pour votre doigt, mais vous irez chez le bijoutier, et la ferez rétrécir. Ce diamant attirera tous les regards.

— Vous voulez, mon père, que je mette cette bague ?

— Oui, elle attestera notre richesse.

— En cela il faut pourtant que je résiste à votre

désir, mon père. Que des personnes âgées portent de pareils joyaux, c'est peut-être une habitude dans la haute noblesse. Mais ce que je sais fort bien, c'est que cela ne sied pas aux jeunes gens. D'ailleurs, si mademoiselle Clémence et les autres attendent après cela pour me témoigner de la sympathie ou de l'estime...

— Cela suffit : assez là-dessus ; je porterai moi-même la bague à mon doigt, ça fait qu'on la verra tout de même... Dites donc, Herman, si nous attelions nos quatre chevaux à la voiture, cela ferait joliment de l'effet là-bas !

— Mais, mon père, les nobles convives de M. le baron ne viendront qu'avec deux chevaux tout au plus. Le luxe de notre train les blesserait profondément.

— Eh bien, quel mal y aurait-il là-dedans ?

— Ce n'est pas le moyen de se faire accueillir favorablement, mon père.

— En effet, vous avez peut-être raison. Je renonce à mon idée. Ce n'est pas pour moi que je veux convaincre tout le monde de notre richesse. Au fond, je me moque pas mal de ce que les gens pensent de moi ; mais c'est pour vous, mon cher Herman, pour votre bonheur... Pour finir, encore une recommandation. Le baron me fait comprendre chaque fois que son fils Alfred n'est pas très porté pour votre mariage. Pourquoi n'essayez-vous pas de

vaincre cette résistance ? Voici le soir ; allez au Club, vous y trouverez Alfred, car les membres se réunissent aujourd'hui pour délibérer sur les courses de chevaux de cet été.

— Je n'en ai pas grande envie, mon père.

— Pourquoi ?

— Parce que M. Alfred, depuis que son père lui a parlé de mon mariage, est visiblement embarrassé en ma présence, et qu'il m'évite.

— Bah ! bah ! c'est probablement une supposition sans fondement. Faites-moi ce plaisir, allez au Club.

— Eh bien, soit ! J'y mangerai quelque chose. A tantôt, mon père, car je n'y resterai pas tard.

Et le jeune homme sortit du cabinet, après avoir reçu une cordiale et vigoureuse poignée de main en récompense de son bon vouloir.

VII

Le jour fixé pour le dîner au château était enfin venu.

Le temps ne paraissait guère favoriser cette fête, car tandis que tout le monde au château était occupé, — les valets et les servantes à la cuisine, les jeunes filles à leur toilette, — la pluie tombait dru au dehors. On était à la fin du mois de mai; après quelques jours des premières chaleurs de l'été, le ciel s'était couvert et chargé d'électricité, et depuis l'aube, de gros nuages d'un noir menaçant passaient, signalant leur passage par des roulements de tonnerre ou par des averses.

Vers cinq heures de l'après-midi, le baron d'Overburg se tenait avec sa femme, son fils Alfred et ses cinq filles, — parmi lesquelles il y en avait deux presque encore enfants, — dans un salon du château, prêts à recevoir leurs invités.

Trois de ceux-ci étaient déjà présents : le chevalier de Saintenoy, le comte de Elsdorp et la douairière Van Langenhove ; les deux derniers si vieux, si maigres et si ridés, qu'en additionnant leurs âges ils ne devaient pas compter moins d'un siècle et demi. Cependant, malgré leur taille au-dessus de la moyenne, ils marchaient la tête droite. Il y avait dans leurs paroles et dans leurs gestes quelque chose de solennel, et lors même qu'on les eût revêtus d'une défroque de mendiants, encore leur regard ferme et fier et la dignité hautaine de leur attitude les aurait fait reconnaître pour des gens de haute naissance.

Quant au chevalier de Saintenoy, il était impossible de deviner son âge. Peut-être portait-il le poids de douze lustres ; mais sa chevelure était noire, grâce aux inventions de la chimie moderne, et peut-être comprenait-il, comme certaines femmes, l'art de se donner les apparences d'une interminable jeunesse. Cet homme n'avait jamais été marié ; il avait laissé échapper toutes les occasions, si avantageuses qu'elles fussent, et toute sa vie s'était passée à papillonner autour des femmes mariées et des jeunes filles. Aussi lui avait-on donné le sobriquet de « voltigeur ».

Et il le méritait bien, ce sobriquet, car même ici, où chacun se tenait prêt avec une certaine gravité à recevoir les invités, le chevalier de Sain-

tenoy ne pouvait pas se tenir un moment tranquille. Il allait d'une dame à l'autre, s'inclinant jusqu'à terre, même devant les petites filles, les accablant de fadeurs et de compliments banals, pirouettait comme un danseur sur ses talons, et s'arrêtait devant les glaces pour s'admirer, la main sur la hanche gauche, comme s'il portait une épée.

Un valet en livrée bleu et rouge ouvrit la double porte du salon et annonça :

— Monsieur le marquis de Hooghe !... Monsieur le baron Van Moersbeke !

Les gentilshommes annoncés firent leur entrée, s'inclinèrent devant chacune des personnes présentes en murmurant les saluts d'usage, prirent place dans le cercle, et échangèrent quelques paroles avec leurs voisins. Ils étaient vieux et gris, et même l'un d'eux semblait ployer sous le fardeau des ans tellement il était courbé.

Quelques instants plus tard le valet annonça le nom du chevalier Van Dievoort.

Celui-ci entra en riant, donna une poignée de main à chacun des nobles convives — qui visiblement, ne s'y prêtaient qu'à contre-cœur, — leur souhaita le bonjour d'une voix retentissante, frappa familièrement sur l'épaule du vieux marquis van Elsdorp, et félicita le chevalier de Saintenoy de la noirceur de ses cheveux à un âge aussi respecable.

Ce gentilhomme peu poli n'était pas le bienvenu, cela se voyait du reste ; mais il était un des plus proches parents, très riche et célibataire. Il fallait donc lui faire bon visage et bon accueil, quoique l'on n'eût pour lui que fort peu d'estime ; car dans la vie publique il faisait cause commune avec les ennemis de la noblesse, et se vantait d'appartenir au parti populaire ou à la démocratie.

L'entrée du chevalier avait jeté comme un froid sur la noble assemblée. Personne ne disait plus mot, et tous semblaient plus ou moins embarrassés. Mais comme d'ailleurs l'heure fixée était déjà passée, on commençait à regarder M. d'Overburg comme pour lui demander s'il n'était pas encore temps de se mettre à table.

— Messieurs, dit le baron, j'attends encore deux invités de Bruxelles, M. Steenvliet et son fils.

— M. Steenvliet ? Qui est-ce cela ? murmurèrent les assistants, qui n'avaient peut-être jamais entendu parler de l'entrepreneur ou qui feignaient de ne pas le connaître.

— C'est un très estimable bourgeois, reprit M. d'Overburg, riche de nombreux millions, et qui m'a rendu de grands services. Veuillez prendre un peu de patience, Messieurs ; ce retard m'étonne de sa part. C'est un homme très exact, et je suis sûr que dans quelques instants il sera ici.

Les invités ne répondirent rien ; mais ils se

mirent à parler entre eux à voix basse de parvenus assez mal élevés pour faire attendre des nobles, et de millions gagnés par des moyens suspects. Le chevalier de Saintenoy, qui connaissait mieux M. Steenvliet qu'il n'avait voulu en convenir d'abord, dit même à l'oreille de la douairière que l'entrepreneur millionnaire avait commencé par être un simple ouvrier, un maçon. Cette révélation, répandue secrètement parmi les nobles convives, provoqua de leur part un murmure d'indignation. Seul le chevalier Van Dievoort ne paraissait ni étonné ni mécontent.

Enfin on entendit le bruit d'une voiture dans la cour, et bientôt après le valet annonça :

— Monsieur Steenvliet père ; monsieur Herman Steenvliet.

Le baron d'Overburg, pour épargner à ses nouveaux convives la mortification d'un premier accueil peu favorable, marcha à leur rencontre, leur serra cordialement la main, les introduisit dans le salon, et les présenta à chacun de ses invités comme ses amis particuliers.

M. Steenvliet s'excusa de son arrivée tardive ; c'était, dit-il, la faute d'un de ses valets d'écurie qui avait mal serré l'écrou d'une des roues de sa voiture, ce qui leur avait presque causé un accident en route : heureusement un maréchal-ferrant avait pu réparer le mal. C'est ce qui les avait mis en retard.

L'entrepreneur, flatté et encouragé par les démonstrations d'amitié de M. d'Overburg, parlait librement et à voix haute, et racontait sa mésaventure avec beaucoup de paroles auxquelles les autres ne paraissaient prêter que peu d'attention ; il y en avait même qui affectaient de regarder d'un autre côté, comme si les explications du bourgeois enrichi leur étaient absolument indifférentes.

Pendant ce temps, Herman regardait Clémence qui paraissait maladive. Lorsqu'il l'avait saluée à son entrée, elle lui avait rendu son salut d'une façon aimable, mais néanmoins très brève. Maintenant elle tenait les yeux baissés et semblait éviter son regard. Elle était visiblement confuse ou embarrassée, la pauvre jeune fille ; mais pourquoi ? Craignait-elle, en présence de tous ses parents, de laisser deviner le secret qui lui avait été si strictement recommandé ? C'était probablement là la cause, car Alfred lui-même se tenait coi et réservé, comme s'il voulait dissimuler qu'il connaissait particulièrement Herman et que depuis longtemps ils étaient camarades de plaisir.

Sur un signe de la baronne la double porte de la salle à manger s'ouvrit, et un maître-d'hôtel cria :

— Monsieur le baron est servi.

Avec une sollicitude qui s'expliquait facilement, madame d'Overburg s'était tenue à côté de l'entrepreneur, et au moment de passer dans la salle à

manger, elle lui demanda son bras, avant qu'aucun autre invité eût pu le prévenir.

Le cœur de M. Steenvliet se gonfla de joie et d'orgueil ; il poussa son fils en avant en lui disant que c'était à lui à conduire mademoiselle Clémence dans la salle à manger.

Herman s'avança pour suivre le conseil de son père; mais le chevalier de Saintenoy le prévint, et offrit le bras à Clémence au moment même où Herman s'inclinait devant elle pour lui offrir le sien.

Pendant ce temps les autres invités avaient déjà ouvert la marche : la douairière conduite par le comte Van Elsdorp, la sœur puînée de Clémence par le baron de Moersbeke, puis le marquis de Hooghe et le chevalier Van Dievoort.

Il ne restait plus personne qu'une fillette de douze ou treize ans qui, lorsque Herman voulut lui offrir le bras, le laissa en plan et courut en riant rejoindre les autres convives dans la salle à manger.

Chacun d'eux s'assit à la place que lui indiquèrent M. et madame d'Overburg, et lorsqu'ils furent tous assis, voici dans quel ordre ils étaient placés :

Au milieu de la table, à la droite de l'amphitryon, la douairière Van Langenhove, entre celle-ci et l'une des jeunes demoiselles d'Overburg, Herman Steenvliet. A la gauche du baron, l'entrepreneur, une autre jeune fille et le chevalier Van Dievoort.

De l'autre côté de la table, en face de son mari, la baronne d'Overburg avait à sa gauche d'abord le marquis de Hooghe, puis Clémence et à côté de celle-ci le chevalier de Saintenoy, surnommé le voltigeur. Les autres convives et les parents du baron avaient pris place à table selon leur fantaisie.

Herman était donc assis en face de celle qui devait être sa fiancée. Vu la distance qui les séparait, il n'était pas obligé, par la bienséance, de causer beaucoup; mais il pouvait cependant, si l'envie lui en prenait, échanger de temps en temps quelques paroles avec elle, en élevant un peu la voix. Il comprenait les raisons et la prudence de cet arrangement et il l'approuvait intérieurement.

Pour ce qui regarde M. Steenvliet, celui-ci se sentait transporté au septième ciel. Assis à la droite du baron, il occupait la place d'honneur avant tous les nobles invités présents à ce banquet. Si le brillant mariage qu'il espérait pour son fils était une des causes principales de la joie et de la fierté qui rayonnaient sur son visage, d'autre part l'amour-propre flatté et la satisfaction personnelle n'y étaient certes pas étrangers. Il était honoré au-dessus de gentilshommes illustres par leur naissance, lui, l'ancien ouvrier, enrichi par le travail. N'y avait-il pas de quoi être fier ?

Le service commença. On ne parlait presque pas.

Cela n'était pas étonnant, d'ailleurs ; la plupart des convives étaient de vieilles gens, sérieux et naturellement réservés... et qui sait si l'intrusion d'un parvenu et l'amitié que lui témoignait le baron, ne les avait pas blessés et rendus muets ? En tous cas, on n'a pas l'habitude de causer beaucoup au commencement d'un dîner, si ce n'est à voix basse avec ses voisins. La satisfaction de l'appétit a le pas sur les attraits de la causerie.

Herman tournait souvent ses regards du côté de Clémence et il épiait toutes les occasions de lui adresser la parole. Quand la politesse ne permettait pas à la jeune fille de se taire, elle lui répondait avec affabilité et le remerciait même d'un sourire, mais ce sourire s'effaçait aussitôt, comme s'il n'était qu'une pénible contraction nerveuse.

Pendant qu'Herman se demandait à part lui quelle pouvait être la cause de cette singulière manière d'être, il remarqua, à son grand étonnement, que mademoiselle Clémence, lorsqu'elle causait avec son voisin le chevalier de Saintenoy, parlait beaucoup plus librement et que le sourire ne disparaissait pas sitôt de ses lèvres.

Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Son cœur ne pouvait cependant éprouver aucune sympathie pour ce vieux hobereau teint et maquillé. C'était donc sa présence à lui, Herman, qui seule la rendait confuse. Il le comprenait bien, et même

il le trouvait naturel, car la réserve et la discrétion qu'on leur avait imposées, devaient être pour la jeune fille une pénible contrainte qui lui enlevait, vis-à-vis de lui du moins, toute liberté d'attitude et de langage.

Quant à lui-même, cette réserve obligée l'aurait peu gêné; mais la conduite de Clémence à son égard le rendait également plus ou moins confus, et il commençait à reconnaître que ce dîner de cérémonie n'aurait rien de bien amusant pour lui.

Pour ne point paraître stupide ou mal élevé, il tenta d'adresser une humble demande à sa voisine la fière douairière Van Langenhove. Elle fit d'abord comme si elle ne l'entendait pas; puis elle lui répondit d'un ton si bref et si sec, que le jeune homme, froissé, se détourna d'elle et parut donner toute son attention aux plats que les valets lui présentaient.

Ne sachant à quoi occuper son esprit, il se mit à regarder autour de la salle à manger et à examiner tout ce qui s'y trouvait.

L'appartement était richement décoré, mais tout ce qui le garnissait avait un cachet d'antiquité. Ni les tentures, ni les rideaux, ni les tapis, ni les meubles, ni la garniture de la cheminée, ni même le surtout et le service de table n'avaient la forme du siècle actuel; rien de tout cela n'était moderne. Dans le fond de la salle, entre quelques portraits

de généraux, de gouverneurs et de diplomates, brillait un trophée d'armes composé d'épées, de boucliers, de casques, d'armures et de hallebardes, dont l'aspect évoqua dans l'esprit d'Herman les merveilleux romans de chevalerie qu'il avait lus dans sa première jeunesse.

Il reporta ensuite ses regards sur la table et lorsqu'il eut également contemplé l'un après l'autre tous les convives, un sourire aigre plissa le coin de ses lèvres. Il se dit en lui-même qu'il se trouvait là dans un milieu où tous, les hommes et les choses, appartenaient à un monde vieilli... Et c'est dans ce monde, si antipathique à sa nature et à son origine, qu'il devrait passer sa vie ! Cette pensée le fit frémir : ce fut avec un sentiment de tristesse qu'il reprit son couteau et sa fourchette pour découper le morceau de faisan qu'on venait de lui servir.

Le dîner approchait insensiblement de sa fin et les nobles convives, réchauffés par quelques verres d'un vin généreux, devenaient plus communicatifs. Il y en avait même deux ou trois parmi eux qui commençaient à parler si haut qu'on pouvait les entendre d'un bout à l'autre de la table.

— Eh quoi ! madame la douairière, s'écriait le marquis de Hooghe, vous souriez et vous paraissez douter du sérieux de mes paroles ? Je répète et j'affirme encore que le comte de Wargnies, dont

le portrait pend à la muraille là, derrière moi, était l'ami intime d'un de mes ancêtres. Ils portaient tous deux, comme pages d'honneur, la traîne de la robe de l'infante Isabelle, à l'occasion de son entrée solennelle à Bruxelles, en 1599. Je trouve cette particularité dans les archives de ma famille.

— Eh bien, soit, marquis, je vous crois, répondit la douairière, mais alors tous les deux auront assurément connu le comte Van Langenhove, qui était attaché en qualité de Grand-Louvetier à la cour de son royal époux, l'archiduc Albert.

L'affaire était en train maintenant. Chacun des nobles invités sut conduire la conversation de telle sorte qu'elle lui fournît, comme par hasard, l'occasion de mettre sur le tapis ses illustres aïeux. Le chevalier prétendit qu'en 1542, à la bataille de Pavie, un Saintenoy aida à faire prisonnier François Ier, roi de France.

Un comte Van Elsdorp avait été présent, en 1419, à l'assassinat de Jean-sans-Peur, à Montereau.

Et, remontant plus haut encore dans l'histoire du temps passé, le baron de Moersbeke soutint qu'en 1270, un de ses ancêtres avait été au siège de Tunis avec saint Louis, et qu'il aida même à fermer les yeux du roi, lorsque celui-ci fut emporté par la peste.

On raconta des exploits héroïques; on parla de

services éclatants rendus à la patrie, de batailles gagnées, de traités de paix conclus, et de plus personne n'oublia de rappeler les illustres alliances de sa race, pour prouver qu'il était en possession d'un nombre respectable de quartiers de noblesse. Ils mettaient dans le dénombrement de ces particularités tant d'amour-propre et d'animation, qu'ils ne trouvaient ni le temps ni l'occasion de parler d'autre chose, même pour les demoiselles, qui n'écoutaient peut-être pas sans ennui cette leçon d'histoire et de généalogie.

M. Steenvliet, au contraire, semblait s'amuser beaucoup, et ne se privait point, dans son imperturbable attention, de manifester de temps en temps son approbation par de petits cris admiratifs. L'amitié du baron d'Overburg et ses vins vieux l'avaient mis en belle humeur.

Il n'en était pas de même de son fils : celui-ci, assis entre la hautaine douairière, — qui se comportait comme si elle avait complètement oublié qu'il était assis à côté d'elle, — et une fillette, une enfant, qui paraissait avoir peur de lui, était dans un grand embarras pour se donner une contenance. D'ailleurs, quoique les causeurs ne le fissent certainement pas avec intention, tout ce qu'il entendait était une désapprobation implicite, mais sévère, de son futur mariage, et une pénible humiliation pour lui qui, en fait d'ancêtres, ne

pouvait en produire d'autres que son grand-père, lequel avait été également un simple maçon.

Il remarqua que Clémence ne ressentait pas moins que lui les piqûres que leur faisaient ces vantardises sur les naissances illustres et les nobles alliances. La jeune fille, depuis le commencement de cet entretien, était devenue beaucoup plus triste, malgré les compliments flatteurs que ne cessait de lui adresser le cérémonieux chevalier de Sainte-noy. Herman entendit même Clémence répondre à une question du chevalier, qu'elle ne se sentait pas très bien, et qu'elle avait un peu mal à la tête.

Précisément le marquis de Hooghe venait de prétendre qu'il pouvait prouver qu'un de ses ancêtres était monté sur les murs de Jérusalem en même temps que Godefroid de Bouillon, lorsque le sire Van Dievoort s'écria en riant :

— Bah ! tout cela, c'est des sottes histoires ! Que m'importe que mes ancêtres aient ou n'aient pas été louvetiers, ambassadeurs ou porte-queue de Charlemagne ou de Jacqueline de Bavière ? On est ce qu'on est, et non pas ce que d'autres ont été avant nous. Si l'un de nous était venu au monde à Constantinople, il aurait certainement été Turc. Nous, les Dievoort, nous sommes Bruxellois de père en fils. En 1700, mes parents étaient encore tisserands. Mon grand-père était, en 1740, doyen de sa corporation, et parce que sa grande fortune

lui permit de tirer d'embarras le prince de Kaunitz, chancelier de Marie-Thérèse, l'impératrice lui octroya des lettres de noblesse. Oui, oui, je descends d'une famille d'ouvriers, et je m'en vante.

Un vif murmure de désapprobation accueillit cet étrange langage. Ceux qui avaient quelque chose à attendre de la succession de M. Van Dievoort se taisaient et dévoraient leur dépit. Mais ceux qui étaient entièrement indépendants ne lui ripostèrent qu'avec plus d'indignation.

— Dites tout ce que vous voudrez, répondit-il avec chaleur, les mérites personnels sont les plus beaux titres de noblesse. Voici M. Steenvliet, qui possède beaucoup de millions. Il a commencé par être ouvrier... maçon, je crois. Eh bien, personne ne lui a rien laissé ; par sa propre intelligence, par son propre travail, il a gagné sa grande fortune. C'est à des hommes tels que lui que j'accorde surtout mon estime... et pour preuve, voici ma main, monsieur Steenvliet, la main d'un véritable ami.

L'entrepreneur, touché jusqu'aux larmes, saisit la main qui lui était tendue, et la serra avec reconnaissance.

Le dépit, l'indignation ou le regret se lisaient sur la figure de tous les autres. Mais le sentiment des convenances les empêchait de donner cours à leur colère à voix haute. La vieille douairière grommelait à voix basse qu'on l'avait entraînée dans un

freux piège ; le comte Van Elsdorp murmurait ıe la place n'était pas tenable pour un gentilhomme ıi se respecte ; M. d'Overburg était confus et ›nsterné.

Heureusement la baronne avait mieux conservé présence d'esprit. Elle jeta un coup d'œil à ·avers la table, et voyant que l'on était à la fin du essert, elle se leva et pria les convives de la suivre ıns un autre salon pour prendre le café. Elle in-·rrompit ainsi cette conversation pleine de dangers.

Dans le salon, où le café était servi, le sire Van ievoort fut bloqué dans un coin par ses contra-icteurs les plus acharnés et la discussion parut y ontinuer, quoique sur un ton plus calme.

Madame d'Overburg fit asseoir sa fille près d'elle, t montra à Herman un siège à côté de Clémence, n l'invitant d'un signe à y prendre place.

Bien qu'il en eût peu d'envie, il obéit par poli-esse, et adressa, avec une grande liberté d'esprit, ıuelques phrases banales à la jeune fille.

D'abord elle parut frémir, et ce qu'elle répondit ı'était pour ainsi dire qu'un inintelligible murmure. Mais lorsqu'elle s'aperçut que le fiancé qu'on lui lestinait ne parlait que de choses indifférentes, et ıu'elle crut être assurée qu'elle n'avait à redouter le sa part ni avances, ni paroles indiscrètes, son inquiétude se dissipa complètement.

A partir de ce moment la jeune fille se montra

fort aimable pour lui, et parut prendre plaisir à s conversation, — ou peut-être ne le feignait-ell que par pure politesse.

Ce qu'ils se disaient ne signifiait pas grand'chose ils parlaient du mauvais temps, des prochaine courses de chevaux, du dernier Longchamps e des modes nouvelles qu'on y avait remarquées Prenaient-ils plaisir à se trouver ensemble ! Il eû été difficile de le dire. Quoi qu'il en fût, il y avai près d'une demi-heure qu'ils étaient en conversa tion suivie, lorsque la baronne jugea probablemen qu'il était temps d'interrompre poliment ce long entretien qui pouvait blesser ses parents. Elle s leva et dit à Clémence :

— Venez, ma fille, M. Herman nous excusera, la douairière nous a déjà deux fois fait signe qu'ell a quelque chose à nous dire.

En achevant ces mots elle s'éloigna avec Clémence pour se rendre auprès de la vieille madame Van Langenhove.

Herman comprit parfaitement ce que cela signifiait ; on lui avait accordé cette courte conversation avec sa future femme par bienveillance, par condescendance pure ; mais maintenant c'était assez, il ne pouvait plus, sans inconvenance, causer avec Clémence de toute la soirée.

Pour se donner une contenance au milieu de la noble compagnie, il se tourna successivement vers

Alfred, vers chacune de ses sœurs, et même vers quelques-uns des vieux gentilshommes; mais tous lui répondirent à peine par un oui ou par un non et se détournaient le plus vite possible dès qu'ils le pouvaient sans se montrer grossiers.

Cela le blessa profondément et fit descendre comme un sombre nuage sur son esprit; mais ce qui l'attristait plus encore, c'était de voir que son père s'était laissé entraîner par M. Van Dievoort à prendre part à la discussion sur la noblesse de naissance et les mérites personnels. Il entendait même son père déclarer hautement qu'il était fier d'avoir été un ouvrier; et il remarqua en même temps que le comte Van Elsdorp, le marquis de Hooghe et la douairière Van Langenhove, mécontents et dépités, rapprochaient leurs trois vénérables têtes comme pour comploter quelque chose.

Le comte sortit du salon presque à la dérobée, et rentra de même un instant après.

Quelques minutes plus tard un valet ouvrit la porte et annonça :

— Les voitures de M. le comte, de M. le marquis et de madame la douairière sont avancées.

Le baron d'Overburg pâlit. C'était une conspiration pour lui faire sentir qu'il avait eu tort de réunir ses parents avec des gens de basse extraction et de mauvais esprit. Néanmoins, par politesse, il s'efforça de retenir le comte et le marquis, et

eux, par convenance, exprimèrent le sincère regret qu'ils éprouvaient de devoir le quitter si tôt; mais la pluie, l'obscurité, l'orage qui menaçait et le mauvais état des chemins, les forçaient de prendre congé plus vite qu'ils n'auraient voulu.

Et en effet, après avoir serré la main à tout le monde, excepté au sire Van Dievoort, à M. Steenvliet et à son fils, qu'ils se bornèrent à saluer d'un simple mouvement de tête, ils sortirent du salon... Quelques minutes après un bruit de roues roulant sur le pavé annonça que les voitures s'éloignaient du château.

Le baron d'Overburg prit M. Steenvliet à part pour le convaincre que les paroles imprudentes de M. Van Dievoort était la seule cause du brusque départ de ses orgueilleux parents. Il n'eut pas beaucoup de peine à persuader l'entrepreneur, car celui-ci se sentait si heureux et si fier de sa belle soirée, passée au milieu de convives d'une naissance illustre, qu'il eût supporté de bien plus graves offenses sans pouvoir ou sans vouloir les remarquer.

Pendant ce temps Herman, à la clairvoyance duquel rien n'échappait, se tenait dans un coin, réfléchissant à tout ce qui venait de se passer. Il souriait lorsque quelqu'un lui adressait la parole; il causa même un court instant; mais il avait la honte et l'amertume au fond du cœur.

En ce moment le valet cria de nouveau :

—La voiture de M. le baron de Moersbeke est attelée.

Pendant que chacun s'approchait de ce gentilhomme pour lui souhaiter un bon retour et lui manifester le regret de le voir partir de si bonne heure, Herman rejoignit son père et lui dit tout bas:

— Il est temps que nous partions d'ici, mon père; tout le monde s'en va; nous ne pouvons pas rester les derniers, cela ne serait ni poli, ni digne. Je vous en prie, permettez-moi de faire atteler notre voiture.

L'entrepreneur fit d'abord quelques objections, mais il se laissa bientôt persuader, et donna à son fils l'autorisation demandée.

— Vous aussi, mon bon monsieur Steenvliet, vous voulez déjà nous quitter? lui dit le baron d'Overburg. Cela me fait beaucoup de peine, croyez-le bien. Mais vous avez peut-être raison. Des éclairs commencent à briller à l'horizon; il y a un nouvel orage dans l'air. Mais il est encore bien loin, et vous pourrez être chez vous avant qu'il éclate.

M. Steenvliet et son fils prirent congé, Clémence tendit la main à son futur, et lui souhaita le bonsoir d'un air fort aimable. Peut-être était-ce seulement la joie de le voir partir qui illumina pour la première fois son visage d'un sourire qui n'avait rien de contraint.

Lorsque Herman eut pris place à côté de son père dans la voiture, et qu'ils se furent éloignés du

château de quelques centaines de mètres, M. Steenvliet se mit à exalter le bonheur qui attendait son fils lorsqu'il serait membre d'une si noble famille.

Herman balbutia une timide dénégation.

— Quoi, vous ne serez pas heureux ? s'écria l'entrepreneur étonné.

— Je ne le crois pas, mon père, répondit le jeune homme.

— Pas encore content d'une pareille femme ? Vous voudriez peut-être épouser une reine !

— Non, je voudrais vivre au milieu de gens qui ne nous regarderaient pas de si haut.

— Allons, allons, tout ça c'est des enfantillages, mon fils. Mademoiselle Clémence n'est-elle pas une fille charmante, aimable et spirituelle ?

— Ce n'est pas de Clémence que je veux parler mon père.

— De qui, alors ?

— De ses parents, qui ont assez montré qu'ils nous considèrent comme des intrus, comme des ouvriers parvenus, dont le contact les blesse et les humilie.

— Ah çà ! Herman, sur quelle épine avez-vous donc marché ? Ces nobles seigneurs m'ont témoigné beaucoup d'estime et d'amitié. J'en étais même confus. Pensez donc ! j'étais à la place d'honneur au milieu de tous ces comtes et barons ! Les millions sont aussi une noblesse, mon fils.

Le jeune homme, sentant bien que le moment était mal choisi pour faire part à son père de ce qu'il avait remarqué et de la façon dont il jugeait la situation, s'étendit au fond de la voiture.

— J'ai la tête un peu lourde et je suis très fatigué, dit-il. D'ailleurs le bruit des roues couvre à moitié le son de vos paroles. Laissez-moi donc reposer un peu, mon père, je vous en prie. Demain je vous dirai quelles réflexions ce dîner a fait naître dans mon esprit.

— Le baron d'Overburg possède une excellente cave. Vous avez peut-être bu un verre de trop, Herman ?

— J'ai passablement bu, mon père.

— Et cela vous alourdit ? Moi, au contraire, le bon vin me regaillardit. Il me semble que je n'ai pas trente ans... Mais vous ne m'écoutez pas, je crois... Allons, allons, dormez donc, si vous pouvez.

Herman ne répondit pas, et son père continua à se réjouir à part lui de l'honneur et du plaisir dont il avait joui ce soir-là.

VIII

Le lendemain, en causant avec son père de ce dîner de cérémonie, Herman décrivit l'étrange et blessante conduite des nobles convives à leur égard, et s'efforça de le convaincre que s'il épousait mademoiselle d'Overburg, ce mariage l'exposerait pendant toute sa vie aux mêmes humiliations. Quant à Clémence elle-même, il n'avait aucun mal à dire d'elle. Elle paraissait être, en effet, une douce et aimable fille ; mais quel que pût être son sentiment actuel relativement à cette union, plus tard elle la regretterait comme une irréparable erreur.

Toutes ses raisons, si fondées qu'elles fussent, restèrent sans effet sur l'esprit de son père, qui, toujours également heureux et fier de la réception qu'on lui avait faite, était devenu aveugle pour tout ce qui pouvait jeter une ombre sur son horizon, et il ne voyait que le brillant avenir réservé

à son fils. Herman n'allait-il pas, en qualité de membre de l'antique maison des Overburg, vivre sur un pied d'égalité avec des barons et des comtes? L'orgueilleux père le croyait du moins, et c'était pour lui le seul point intéressant; tout le reste lui importait peu, et il expliquait l'hésitation d'Herman par ce sentiment naturel à tout jeune homme au moment où il va échanger sa liberté contre l'état de mariage. En tous cas, les millions paternels préserveraient Herman de toute humiliation, et avec une charmante et douce fiancée comme Clémence, il lui paraissait impossible que son fils ne fût pas heureux.

Herman reconnut en lui-même que rien ne pourrait détourner son père de son idée préconçue, et que tous les efforts qu'il pourrait faire pour y parvenir n'auraient d'autre résultat que de l'attrister inutilement. Il cessa donc de lui faire des objections, et l'assura que malgré tout il se soumettrait à son désir, et ne refuserait pas la main de Clémence.

Son père le remercia par une énergique et tendre poignée de main.

Quelques jours plus tard, le baron d'Overburg rendit visite à M. Steenvliet pour lui apprendre qu'il avait conduit Clémence au château d'une de ses tantes dans les environs de Liége, et qu'elle y resterait jusqu'à ce que son parrain, le marquis de la Chesnaie, revînt de Monaco.

Cette nouvelle surprit l'entrepreneur et lui inspira de la méfiance ; mais le baron lui fit comprendre que le départ de Clémence n'était pas seulement exigé par les convenances, mais qu'il était même nécessaire pour la bonne réussite de leurs projets. En effet, si leurs intentions relativement au mariage de leurs enfants devaient être connues avant le retour du marquis, celui-ci s'en trouverait peut-être blessé, et en tout cas cela lui déplairait fort. Si Herman faisait des visites répétées au château d'Overburg, il serait impossible de cacher le secret aux domestiques. D'ailleurs, les rencontres d'Herman et de Clémence, pendant qu'ils étaient encore obligés de se taire sur l'unique chose qui les préoccupait, ne pouvaient être que contraintes et par conséquent pénibles. Ils se reverraient avec d'autant plus de plaisir quand le consentement du marquis leur donnerait toute liberté de parler de leur futur mariage.

Comme M. Steenvliet avait une confiance sans bornes dans la loyauté du baron, il se laissa facilement convaincre. L'éloignement momentané de Clémence lui apparaissait même comme une circonstance favorable ; car de cette façon son fils n'aurait plus de nouveaux griefs qui le feraient hésiter dans ses bonnes résolutions.

Herman ne se montra ni étonné, ni attristé de l'absence de la jeune fille. Le père et le fils réso-

lurent donc unanimement d'attendre patiemment et avec confiance le retour du marquis. Trois ou quatre semaines seraient d'ailleurs bien vite passées.

Herman n'allait au Club que tous les deux jours, n'y consommait presque rien, et rentrait au logis très tôt dans la soirée.

A la fin de la première semaine, le fils du banquier Dalster l'invita à venir, au château de son père, admirer un jeune poulain de grande espérance, invitation qu'Herman accepta avec empressement et même avec joie. Plus d'une fois déjà il s'était senti porté à aller voir encore une fois Jean Wouters et sa famille ; mais la crainte d'être indiscret, d'abuser de leur accueil amical, — peut-être la conscience du danger qu'il pouvait faire courir à la bonne réputation de Lina, — l'avait toujours retenu. Mais maintenant, croyait-il, l'invitation de M. Dalster lui offrait une occasion plausible.

Au jour fixé, il descendit à Loth, et se dirigea par des chemins détournés vers le château du banquier, pour éviter de passer devant *l'Aigle d'or*.

Après avoir admiré le beau poulain et les autres chevaux dans les belles et vastes écuries de M. Dalster, il trouva un prétexte pour quitter le château.

Son intention, telle qu'il se l'avouait à lui-même, était uniquement de dire en passant un petit bonjour à la veuve Wouters et à sa fille... mais lors-

qu'il se présenta dans leur demeure, l'accueil amical qu'il y reçut lui fit bientôt oublier sa résolution.

Durant près de deux heures il resta là, toujours prêt à s'en aller, et toujours retenu par la douce et gaie causerie de Lina.

De quoi parlait-elle si joyeusement, ce qui le faisait rire de si bon cœur, quel sentiment était la source de la bonne humeur et du contentement qui brillaient dans leurs yeux serait chose difficile à expliquer. Ils ne le savaient pas eux-mêmes. Pour Lina, c'était sans doute la présence du compagnon des jeux de son enfance, et la conviction flatteuse que lui, qui l'avait sauvée un jour de la mort, serait à son tour sauvé d'un grand danger par ses conseils à elle, la pauvre fille de paysans. Aussi se montrait-elle on ne peut plus aimable envers lui, pour lui donner le courage de persévérer, et pour l'armer contre l'entraînement de plaisirs bruyants.

Pour Herman, ce n'était pas autre chose que le besoin, qu'il éprouvait au fond du cœur, de revivre par le souvenir les beaux jours de son heureuse enfance. Ces gens simples, leur bonté naïve, leur langage sans apprêt, l'humble petite maisonnette, le verger, l'étable ; tout ce qu'il voyait, entendait là, lui parlait du temps où son grand-père et sa mère étaient encore de ce monde, et où le monde

lui apparaissait, à lui, l'innocent enfant gâté par cette double affection, comme un paradis que des nuages ne devaient jamais assombrir.

Il n'était donc nullement étonnant qu'Herman eût inventé, trois jours plus tard, un nouveau prétexte pour leur rendre visite, et que ces visites devinssent de plus en plus fréquentes sans que personne, pas même le vieux charpentier, y vît le moindre mal.

Herman Steenvliet, au contraire, avait compris dès sa seconde visite, qu'il pouvait compromettre la bonne réputation de Lina, si quelqu'un remarquait qu'il venait si souvent dans la petite maison de Jean Wouters. Aussi, désireux de préserver la jeune fille de ce danger, il avait calculé avec le plus grand soin les moyens de tenir ses visites aussi cachées que possible.

Tantôt il allait en chemin de fer jusqu'à Ruysbroeck, à Loth ou à Hal, choisissait rarement le même chemin pour se rendre à la demeure de Jean Wouters et épiait, à cet effet, le moment où il n'y avait personne dans les environs. Il lui était très facile d'atteindre ce but, parce que des chemins creux très profonds coupaient la campagne de tous les côtés.

Il croyait en toute sincérité n'être poussé à prendre ces précautions que par la crainte de voir son amie d'enfance compromise par ses visites réitérées,

si elles étaient connues, et d'être privé lui-même, par le fait, du calme et doux plaisir qu'il éprouvait à se trouver dans la société de ces gens simples...

Mais dans le courant de la troisième semaine, une lumière inquiétante se fit dans son esprit, non pas tout à coup, mais petit à petit, insensiblement, et pour ainsi dire malgré lui, car bien qu'il essayât de se dissimuler la vérité à lui-même, le bandeau lui tomba des yeux... Non, ce qui l'attirait avec une force irrésistible vers la maisonnette de Jean Wouters, ce n'était pas seulement l'accueil amical des habitants ; ce qui faisait battre son cœur sous le pur regard de Lina, ce n'étaient pas seulement ses souvenirs d'enfance ; un autre sentiment, plus intime, plus profond, plus puissant, avait envahi son âme. Il ne pouvait le méconnaître, sa conscience le lui criait tout haut : il aimait Lina.

Sous l'influence de cette découverte, il passa plusieurs jours dans un grand trouble d'esprit ; il marchait la tête basse, soupirant et tremblant, et luttant contre cette idée pénible que le devoir lui commandait de cesser désormais ses visites chez le vieux charpentier.

En effet, quelles conséquences une pareille inclination pouvait-elle amener ? La bonne renommée, l'honneur de l'innocente jeune fille compromis, son angélique bonté récompensée par une tache ineffa-

çable, et peut-être la paix de son cœur troublée pour jamais.

Il se disait bien parfois en lui-même qu'il renoncerait volontiers à tout, à l'héritage de son père et à la considération du monde, pour pouvoir faire de Lina sa femme, et pour pouvoir passer sa vie avec elle dans la solitude et l'obscurité... Mais ce n'était qu'un vague souhait de son cœur, et il le refoulait chaque fois en lui-même avec un sourire amer.

Car il n'y fallait point penser. Lui, l'héritier de plusieurs millions, qui devait se marier avec une jeune fille de haute naissance, oserait-il jamais exprimer le désir d'épouser la fille d'un pauvre artisan ? Le moindre mot sur ce sujet ferait éclater son père d'une légitime colère, et le rendrait probablement malade... Et combien serait-il raillé et plaisanté, ce pauvre père, par ses amis et connaissances, qui savaient tous parfaitement que l'ambition et l'orgueil de sa vie entière était l'élévation de son fils unique.

Non, non, il n'y avait pas d'hésitation possible; le devoir était évident. Si quelqu'un devait souffrir, cruellement souffrir peut-être à cause de l'erreur de ses sens, ce serait lui seul, lui Herman. Heureusement pas un mot, pas un geste de sa part, — il le croyait du moins — ne pouvait avoir trahi le secret de son âme; il était donc libre de tenir ce secret caché pour tout le monde et pour toujours. Sa résolution était irrévocablement prise : il ne

retournerait plus à la maisonnette de Jean Wouters ; il attendrait patiemment le retour du marquis de la Chesnaie, accepterait Clémence pour femme, et, dans sa nouvelle situation, il oublierait insensiblement le sentiment qui lui tenait si fort au cœur.

Il persista dans cette bonne résolution bien que d'autres idées vinssent continuellement l'assaillir et que l'image de Lina, qu'il s'efforçait vainement de chasser, fût toujours devant ses yeux.

Ah! combien la victoire est difficile à remporter dans ces luttes contre notre propre cœur! Le pauvre jeune homme résista courageusement pendant quatre jours, au bout desquels son energie et sa volonté succombèrent sous l'attraction irrésistible.

Ne plus revoir Lina, jamais, jamais, plus une seule fois, cela était au-dessus de ses forces : mais il se dissimula à lui-même sa défaite et essaya de rassurer sa conscience par la certitude que, s'il voulait retourner encore une fois à la maisonnette de Jean Wouters, c'était uniquement pour colorer son éloignement de l'un ou de l'autre prétexte aux yeux de ces braves gens, et en même temps pour prendre définitivement congé d'eux. Il ne pouvait pas décemment, après avoir été accueilli avec tant d'amitié et de cordialité, s'éloigner tout à coup sans adieu et sans un seul mot d'explication.

A la suite de cette résolution nouvelle, il monta

en chemin de fer et descendit à la station de Loth.

A peine avait-il marché pendant quelques minutes dans le chemin creux, qu'il s'arrêta en secouant la tête d'un air pensif. Qu'est-ce qui le faisait hésiter ainsi tout à coup ? Pourquoi son cœur battait-il si violemment ? Pourquoi frissonnait-il comme un coupable ?

Ah ! il le sentait bien : Lina n'était plus la même pour lui ; elle n'était pas seulement la compagne des jeux de son enfance, dont la présence était pour lui la source des plus doux souvenirs de son passé ; non, c'était une femme pour laquelle il nourrissait une secrète mais puissante affection ; ses yeux, sa réserve, sa timidité même ne trahiraient-ils pas ce qui se passait dans son cœur ? Et comment supporterait-il maintenant le clair regard de la jeune fille ?

Retourner sur ses pas ?... Il ne pouvait pas s'y décider. Il y avait déjà six jours que les braves gens ne l'avaient plus vu. Sans doute ils étaient inquiets et se demandaient les motifs de sa longue absence ; il ne pouvait pas se dispenser d'aller les rassurer. D'ailleurs il y avait un moyen de prévenir toute impression désavantageuse ; c'était de prétexter qu'il était très pressé, d'abréger sa visite autant que possible, et de ne pas même consentir à prendre un siège.

Il poursuivit rapidement son chemin sous l'in-

fluence de ces idées, et il approcha bientôt de la demeure du père Wouters.

Lina était dans le jardinet devant la maison, près du puits ; elle était occupée à puiser de l'eau. A peine eut-elle aperçu le jeune homme, qu'elle leva les bras et se mit à battre des mains si joyeusement que sa mère accourut au bruit. Elle aussi accueillit Herman avec les plus vives démonstrations de joie.

— Entrez, entrez donc, monsieur Herman Steenvliet, dit la veuve en le prenant familièrement par le bras. Ah ! que vous nous avez inquiétés en restant si longtemps sans venir nous voir et sans nous donner de vos nouvelles! Lina était bien triste depuis deux ou trois jours.

— Triste ? De mon absence ? murmura Herman.

— Oui, certes, fort triste, répondit la jeune fille, Nous craignions que vous ne fussiez tombé malade. Pensez donc, monsieur Herman, nous avons prié pour vous tous ensemble ; mais Dieu soit loué ! notre inquiétude n'était pas fondée. Vous n'avez pas l'air malade du tout ; cela me rend si joyeuse que j'ai des envies de chanter.

— Ce n'est pas seulement l'incertitude au sujet de votre santé qui nous rendait inquiètes, ajouta la veuve. Une autre idée nous effrayait ; grand-père supposait que vous vous étiez encore une fois laissé... comment dirai-je... entraîner à *l'Aigle d'or*

par ces jeunes messieurs qui... Vous me comprenez bien, n'est-ce pas, monsieur Steenvliet ?

— En effet, mes bons amis, je vous comprends dit le jeune homme avec un sourire de reconnaissance. Heureusement vos craintes étaient également mal fondées sous ce rapport-là. Je ne sais comment expliquer cela, mais vos bons conseils, vos paroles d'encouragement, votre douce compagnie m'ont inspiré un profond dégoût pour ces dissipations et ces plaisirs bruyants. Quoi qu'il advienne de moi par la suite, je n'oublierai jamais que c'est vous qui, par votre amitié désintéressée, m'avez détourné du chemin du vice où sans cela je me serais perdu définitivement...

— Aussi, monsieur Herman, vous ne pouvez plus rester si longtemps sans venir nous voir, interrompit la jeune fille. Quand nous restons tant de jours sans vous voir, il nous vient tout de suite des idées noires, des inquiétudes. Si vous vous laissiez entraîner de nouveau à *l'Aigle d'or* par vos riches amis, quel malheur !

— Si ce n'est que cette crainte qui vous fait désirer ma présence, soyez pleinement rassurée, Lina. Mais aujourd'hui je suis venu pour...

— Ce n'est pas cette crainte seule, répliqua la mère Wouters. Avouez-le franchement, Lina : dès que deux ou trois jours se sont passés depuis la dernière visite de M. Steenvliet, nous ne savons plus

ce qui nous manque. Nous allons constamment sur la porte pour voir s'il ne vient pas, et nous ne parlons que de vous, Monsieur. Vous êtes si bon, vous avez tant d'esprit, et l'on a tant de plaisir à vous entendre parler ! Dans notre solitaire et tranquille existence, votre présence n'est pas seulement un grand honneur, c'est aussi un grand bonheur pour nous. Ah ! si vous deviez tout à coup cesser de venir ici, il me semble que nous le regretterions longtemps.

Herman avait eu sur les lèvres l'annonce d'une séparation définitive, et il avait déjà commencé à prononcer les premiers mots d'adieu, mais la force lui manqua pour affliger si cruellement ces braves gens. Vaincu, il se laissa tomber sur la chaise qu'on lui offrait vainement depuis qu'il était entré, et écouta, avec une délicieuse émotion, les témoignages d'amitié et de dévouement dont les deux femmes l'accablaient à l'envi.

D'abord il répondit aux questions pleines de sollicitude de la jeune fille, qu'en effet il se sentait un peu indisposé, et qu'il avait un gros mal de tête, il ne pourrait donc pas rester longtemps ; d'ailleurs, des affaires urgentes le rappelaient à la maison.

Mais sa volonté et son courage ne résistèrent pas au charme magique de l'aimable conversation de Lina. L'innocente fille, pensait-il, ne pouvait pas soupçonner ce qui le troublait si profondément

en sa présence. Il n'y avait donc pas de danger immédiat. S'il ne trouvait pas la force de lui dire de vive voix adieu pour toujours, il chercherait un autre moyen, dût-il le lendemain écrire une lettre à ce sujet à Jean Wouters.

Bientôt il eut oublié complètement ses bonnes résolutions, et se livra sans arrière-pensée au bonheur de le regarder et d'écouter encore une fois Lina aussi longtemps que possible. C'était la dernière, pensait-il.

C'est ainsi qu'il se fit que deux grandes heures s'étaient déjà passées avant que Herman songeât à quitter ces braves gens.

Il se leva et hésita un instant : l'idée lui venait encore une fois de leur déclarer qu'à son grand chagrin il se voyait contraint de leur dire adieu pour longtemps ; mais Lina et sa mère l'empêchèrent d'exprimer son intention, en le suppliant toutes deux de ne plus rester plusieurs jours sans venir les voir. Elles lui demandèrent avec de si vives instances de leur épargner ce chagrin, que Herman, retombant dans sa précédente irrésolution, s'en alla en balbutiant une promesse vague de donner satisfaction à leur ardent désir.

Lorsqu'il eut dépassé la haie qui servait de clôture au petit jardinet devant la maison, il remarqua avec une certaine surprise un homme qui se tenait caché derrière un des arbres du chemin, et qui paraissait l'espionner.

Cette supposition le blessa et l'effraya en même temps ; il marcha droit à l'homme qui se cachait ainsi, pour lui demander compte de sa hardiesse. Mais l'homme en le voyant venir, poussa un grand éclat de rire, et s'enfuit à toutes jambes dans la direction du village. Herman avait reconnu dans cet espion Pauw le tortu, le domestique de *l'Aigle d'or*. Il en fut très contrarié, car il devinait ce qui s'était passé, et il prévoyait ce qui allait se passer encore. Quelqu'un devait avoir remarqué ses visites dans la maison de Jean Wouters, et cela était probablement venu aux oreilles du père Mol, l'aubergiste. Celui-ci, aigri contre Herman Steenvliet parce qu'il ne voulait plus venir à *l'Aigle d'or*, avait envoyé son garçon pour s'assurer de la vérité de la nouvelle.

Quelle en serait maintenant la conséquence? Mol et ses filles ne pouvaient pas se venger sur lui ; il était au-dessus de leurs atteintes. Mais Lina, la pauvre Lina ? Combien il leur serait facile de ternir la réputation de la noble et pure jeune fille par de méchantes insinuations et des faux bruits.

Et que pouvait-il, lui, l'unique cause de tout le mal, que pouvait-il pour défendre son innocente amie contre la calomnie ? Rien, hélas ?

Ces pénibles pensées lui gonflaient le cœur. Ce fut en soupirant tout bas et en se plaignant de son sort, qu'il s'éloigna et disparut entre les hauts escarpements du chemin creux.

IX

Ce que Herman Steenvliet avait prévu ne tarda pas à se réaliser. Dès le lendemain déjà les gens du village se réunissaient par petits groupes et se parlaient mystérieusement à l'oreille avec une expression de doute et d'indignation. On levait les bras au ciel, on déplorait la corruption du siècle, on poussait des hélas! hypocrites au sujet de la honte et du scandale qui rejaillissaient sur la commune, mais tout cela si bas, si bas, qu'à un pas de distance il eût été impossible d'entendre ce qui se disait.

Et il en était de même partout : dans les maisons, dans les rues, dans les champs. Tout le monde savait que Lina Wouters recevait presque tous les jours la visite d'un jeune monsieur de la ville, d'un de ces riches dissipateurs qui précédemment avaient mené une vie de polichinelle à *l'Aigle d'or*. Sans doute l'aubergiste Mol et ses filles n'étaient

pas étrangers à la diffusion de ce bruit; mais comment, en moins d'un jour, pouvait-il avoir pénétré jusqu'au fond des maisons les plus isolées du village, puisque personne ne l'exprimait à haute voix, et qu'on se le disait seulement à l'oreille.

Telle est la nature de la médisance : en apparence une parole de pitié, murmurée à voix basse, sur les défauts du prochain; mais en réalité un monstre invisible, un serpent ailé qui s'avance avec la rapidité de l'éclair, et verse dans tous les cœurs, même dans les plus nobles, le venin qui doit souiller l'honneur ou empoisonner la vie d'une victime souvent innocente.

La médisance se transforme rapidement en calomnie : On ne peut pas toujours rester dans le vague. Il faut que les choses aient un nom. Aussi, c'était chose étonnante, ce que l'on racontait déjà, dès le troisième jour, sur le compte de Lina Wouters et du jeune monsieur de la ville : et comme chacun y ajoutait de son propre chef quelque détail inédit, il était à craindre qu'avant la fin de la semaine la jeune fille ne fût, aux yeux de tous, assez coupable pour mériter d'être chassée du village à coups de pierre.

Comme d'ordinaire, les victimes de la calomnie étaient les seules personnes qui, jusque-là, n'avaient rien appris des bruits qui couraient. S'amuser à dire du mal d'autrui, c'était un plaisir que les vil-

lageois voulaient bien se donner; mais assumer vis-à-vis de ceux qu'ils calomniaient la responsabilité de cette mauvaise action, ils ne l'osaient pas...

Ce matin-là, Jean Wouters était dans l'atelier de son maître, occupé à travailler à son établi de menuisier, et maniant la varlope avec ardeur. Deux autres charpentiers étaient derrière lui dans un coin, en train d'ajuster les ais d'une porte. Ils regardaient du coin de l'œil leur camarade aux cheveux gris, puis échangèrent un regard d'intelligence et haussèrent les épaules en ricanant à demi, mais sans rien dire.

Jean Wouters souriait en travaillant, et paraissait de la meilleure humeur du monde. Il pensait à Lina, à la joie, à l'orgueil de ses vieux jours. Quelle tendre affection elle lui portait. Pauvre enfant, cœur aimant et généreux, n'avait-elle point, pendant des mois, abîmé ses yeux à faire de la dentelle, pour pouvoir acheter un chapeau neuf à son grand-père, un chapeau si fin et d'une forme si nouvelle, que dimanche, à l'église, bien des gens l'avaient remarqué. Et ce n'était pas encore assez : comme elle savait qu'il aimait à fumer une bonne pipe, elle lui avait fait cadeau, pour son anniversaire, d'un gros paquet d'excellent tabac.

Son lot avait été dur sur cette terre. Depuis son enfance, il avait rudement peiné pour gagner son pain quotidien. Il avait perdu de bonne heure sa

femme et son fils bien-aimé, et depuis lors il avait lutté plus d'une fois contre le besoin et la maladie; mais cependant, il bénissait Dieu avec une sincère gratitude, d'avoir fait rayonner sur ses cheveux blancs l'amour de Lina, comme le soleil sur la neige.

Un joyeux sourire éclairait son visage. Il murmurait précisément le doux nom de sa chère petite-fille, lorsqu'un des apprentis vint lui annoncer que le maître avait quelque chose à lui dire, et le pria de passer dans l'arrière-boutique.

Jean Wouters déposa sa varlope et quitta l'atelier. Dans le corridor il rencontra son patron.

— Vous m'avez fait demander, patron? lui dit-il.

— Oui, suivez-moi, j'ai à vous parler d'une chose importante, répondit le maître charpentier d'un ton dont le sérieux étonna le vieillard.

Lorsqu'ils furent dans l'arrière-boutique, le maître ferma la porte et dit :

— Wouters, vous devinez probablement ce dont je veux vous parler?

— Non, maître, je ne m'en doute pas.

— Quoi! vous n'avez rien appris des bruits qui courent sur votre compte? Tout le village en est plein.

— Quels bruits, maître? Je n'en connais rien.

— Ce sont des bruits terribles; mais je ne crois pas un mot de ces perfides calomnies. Ne vous ai-je pas, depuis de longues années, connu et estimé comme un honnête homme? Ne sais-je

pas que vous êtes incapable de faire ou de tolérer des choses qui pourraient attirer la honte sur vous ou sur la commune?

— J'espère, maître, répondit le vieillard sans s'émouvoir, que je n'ai rien perdu de votre estime. Je resterai honnête homme jusqu'à mon dernier jour.

— Je n'en doute nullement, Wouters, malgré tout le mal que les méchantes langues racontent de vous.

— Mais dites-moi donc ce qu'on raconte de si terrible contre moi?

— Je n'ose presque pas le répéter; tellement cela paraît méchant et ridicule. Mais c'est mon devoir de vous avertir. Vous savez bien, Wouters, que des jeunes gens de la ville venaient de temps en temps à *l'Aigle d'or*, des dissipateurs, des ivrognes, qui, pour le scandale des habitants, se comportaient là comme une bande de sauvages, sans vergogne et sans foi?

Jean Wouters fit un signe affirmatif.

— Eh bien, savez-vous ce qu'on ose raconter? On prétend qu'un de ces jeunes libertins, un certain M. Steenvliet, vient presque tous les jours dans votre maison, aussi bien pendant que vous y êtes que pendant que vous travaillez ici. Quoique beaucoup de gens soutiennent avoir vu ce M. Steenvliet sortir de chez vous, je ne crois pas que ce soit possible.

— C'est pourtant vrai, dit le vieux charpentier.

— Qu'est-ce qui est vrai?

— Que M. Herman Steenvliet nous honore de temps en temps de sa visite.

— Ciel! ce ne serait donc pas une calomnie! Ce citadin fréquente réellement votre maison, et vous le permettez?

— Mais, cher patron, quel mal y a-t-il à cela?

— Comment, quel mal il y a? C'est vous, Jean Wouters, un homme de soixante-cinq ans, qui me faites pareille question?... Pourquoi, pensez-vous, ce jeune monsieur vient-il si souvent chez vous?

— Nous lui avons rendu un service; il vient nous voir par reconnaissance.

— Par reconnaissance? Pour vous témoigner sa gratitude, à vous ou à la mère Anna? répéta le maître charpentier avec un accent d'amère raillerie. Peut-être êtes-vous sincère dans votre croyance; mais homme simple et naïf que vous êtes, ne comprenez-vous pas ce que veut ce jeune étourneau et ce qu'il vient faire chez vous? C'est un loup; vous avez un tendre agneau dans la maison; il veut le dévorer.

Le vieillard commençait seulement à deviner à qui faisaient allusion les malignes insinuations de son maître. Une expression de mépris plissa ses lèvres, et il répondit d'un ton très calme :

— Ce que d'autres personnes disent de moi ou de notre Lina m'importe fort peu, tant que ma conscience ne me reproche rien; mais que vous, maître, qui avez toujours été bon pour moi, vous paraissiez douter de notre honnêteté, cela me fait de la peine. Le jeune monsieur dont vous parlez se montre chez nous si réservé et si poli, que les gens les plus sévères et les plus scrupuleux ne pourraient rien trouver à redire à sa conduite. Dans tous les cas il n'est pas un étranger pour nous : lorsqu'il était encore enfant, ses parents demeuraient à Ruysbroeck à côté de la maison de mon fils, et alors il jouait tous les jours avec notre Lina.

Le maître charpentier secoua la tête.

— Oui, voilà ce que c'est, murmura-t-il. Le jeune monsieur, le loup vorace, a trouvé là-dedans une occasion de se rapprocher de l'agneau sans défiance... Et vous, Jean Wouters, vous êtes assez innocent pour vous laisser abuser par de pareils prétextes? Hélas! mon ami, je vous plains du fond du cœur. Vous êtes aveugle; vous seul ne savez peut-être pas ce qui se passe : vos yeux s'ouvriront quand il sera trop tard. Ah! si vous saviez ce qu'on raconte dans le village! Ce que beaucoup de gens prétendent avoir vu de leurs propres yeux!

— Eh bien, que raconte-t-on? Je vous en prie, maître, cessez de me parler par énigmes ou par insinuations. Expliquez-vous clairement, dites-moi

franchement ce que l'on met à notre charge ; je ne crains pas la vérité.

— Tout cela est-il bien vrai, c'est ce que je n'oserais pas affirmer ; mais je ne doute pas plus longtemps du terrible danger que vous fait courir votre fatal aveuglement... Voyons, répondez-moi avec sincérité, Wouters. Pendant bien des mois vous êtes allé le dimanche à l'église avec un chapeau usé et bossué, et vous déclariez à qui voulait l'entendre que vous ne pouviez pas en acheter un autre parce que la longue maladie de votre fille vous imposait la plus sévère économie. Il n'y a rien de changé dans votre situation, et cependant vous avez maintenant un beau chapeau à la dernière mode. Comment cela se fait-il ?

— Comment cela se fait, maître ? dit Jean Wouters en riant. C'est on ne peut plus simple. Notre Lina a travaillé le soir, même la nuit, en dehors des heures ordinaires, à faire de la dentelle, pour gagner un peu d'argent, et quand est venu le jour de mon anniversaire, la brave enfant m'a fait cadeau de ce chapeau.

— Ah ! cet argent provient de la dentelle?

Et d'où proviendrait-il sans cela, maître ?

— Et les nouvelles boucles d'oreilles que porte votre petite fille ?

— Quelles boucles d'oreilles? Notre Lina n'en a pas d'autres que celles dont sa grand'mère lui a

fait présent à l'occasion de sa première communion.

— Non, non, de nouvelles, de grandes, enrichies de brillants ; on les a vues à ses oreilles pas plus tard que dimanche dernier.

Le vieux charpentier, profondément blessé et indigné, releva la tête et dit :

— Ça, maître, cela va trop loin. Je commence seulement à bien comprendre de quoi l'on nous accuse. On veut dire que nous recevons de l'argent de M. Steenvliet, n'est-ce pas ? Et c'est avec cet argent que notre Lina aurait acheté non seulement mon chapeau, mais aussi de nouveaux pendants d'oreille? Lina n'a point de nouveaux pendants d'oreilles, je l'affirme. Qui donc ose raconter ces méchancetés bêtes?

— Certainement ces choses-là doivent vous être pénibles, répliqua le maître charpentier. Probablement qu'on vous trompe, et que vous êtes en effet très ignorant de ce qui se passe ; mais c'est un devoir pour moi, comme maître et comme ami, de vous arracher le bandeau des yeux... Attendez, j'ai un moyen de vous convaincre. Lucas, l'apprenti, a vu les boucles d'oreilles. Je vais l'appeler.

Il sortit en achevant ces mots.

Jean Wouters, lorsqu'il fut seul, posa sa main sur son front brûlant et se mit à réfléchir. Il frémissait d'indignation et s'efforçait de prendre assez d'empire sur lui-même pour mépriser cette vile

calomnie ; mais un sentiment d'angoisse et de tristesse descendit dans son cœur à l'idée que sa bonne Lina était l'objet des suppositions malveillantes des villageois. Il déplorait comme un malheur qu'Herman Steenvliet eût mis le pied sur le seuil de sa porte.

Le maître charpentier rentra suivi de l'apprenti. Celui-ci ne paraissait pas à son aise et regardait le vieillard avec frayeur.

— Lucas, dit le maître, vous avez vu les nouvelles boucles d'oreilles de Lina Wouters. Attestez-le à son grand-père... N'ayez pas peur, je vous ordonne de dire franchement ce que vous savez et Jean Wouters vous y invite aussi.

— Je n'ai pas vu les boucles d'oreilles, maître, répondit l'apprenti. C'est Mathieu Romyn qui m'en a parlé.

— Et Romyn les a-t-il vues?

— Il ne les as pas vues non plus.

— Alors qui ?

— Puis-je le dire, maître?

— Certes, vous devez le dire.

— Eh bien, il y a un marchand de bestiaux de Ruysbroeck qui connaît bien Lina. Celui-ci a dit à Mathieu Romyn qu'il a rencontré, il y a huit jours, à Bruxelles, Lina Wouters au bras d'un jeune monsieur. Elle portait une robe de soie comme une demoiselle de la ville, et de grandes boucles d'oreilles

qui brillaient comme des diamants. Je n'en sais pas davantage.

Le vieillard était devenu tout pâle et ses lèvres tremblaient ; mais il ne disait pas un mot, et paraissait muet de colère et de chagrin.

Sur un signe du maître l'apprenti sortit.

— Pauvre Wouters, si pareilles choses n'étaient pas des calomnies, comme ce serait terrible. Le soupçon seul est déjà un malheur, n'est-il pas vrai?

Pour toute réponse le vieux charpentier poussa un cri de désespoir, se laissa tomber sur un siège, cacha sa figure dans ses mains, et se mit à pleurer amèrement.

Après un moment de silence, son maître lui dit :

— Allons, Wouters, consolez-vous. Il n'est probablement pas trop tard pour ramener Lina dans le bon chemin.

— Mais tout est faux, tout ! s'écria le vieillard. Ceux qui répandent ces bruits sont des serpents venimeux qui crachent leur venin sur un ange. Lina est innocente et pure comme l'enfant qui vient de naître.

— Oui, je le crois ; vous avez peut-être raison mais vous ne pouvez pas en être tout à fait certain. Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Je n'en sais rien, maître. Puis-je fermer la bouche aux méchantes gens ?

— Oui, vous pouvez le faire et vous le ferez sans

retard. Si vous ne montrez pas en cette circonstance que vous êtes resté réellement un honnête homme, je serais contraint de vous donner congé. Qui aime la honte doit la porter lui-même sans faire peser sur les épaules d'autrui une partie de ce lourd fardeau. Écoutez donc mon conseil avec calme et avec bon vouloir. Il importe peu que Lina soit coupable ou ne le soit pas; mais qu'un jeune homme de la ville, un de ces riches désœuvrés et libertin, fréquente habituellement votre maison, c'est là que gît le scandale de l'affaire, et, quoi que vous fassiez, le nom de votre petite-fille en restera, hélas ! à jamais terni. Et s'il y avait quelque chose de vrai dans les bruits qui courent ?

— Il ne peut y avoir rien de vrai là-dedans.

— Naturellement, telle est votre idée ; mais dans de pareilles affaires il arrive que le plus vigilant soit trompé. En tout cas, votre devoir, comme grand-père et comme homme d'honneur, est de défendre votre porte à ce jeune effronté, sans hésitation et sans faiblesse, et si sévèrement qu'il perde toute velléité de revenir. Quel est votre sentiment à cet égard ?

— Vous avez raison, maître. Oui, c'est là mon devoir et je l'accomplirai : mais soupçonner notre Lina ? Jamais, jamais ; elle est l'innocence et la pureté mêmes !

— Soit, Wouters, vous pouvez penser là-dessus

ce que vous voulez. Faites seulement en sorte que ce M. Steenvliet n'ait plus l'occasion de voir ou de rencontrer Lina, alors le temps fera le reste, petit à petit les bruits cesseront et vous oublierez de votre côté... Mais il y a un autre côté de l'affaire qui m'échappe. Auriez-vous par hasard conçu l'espérance insensée qu'un mariage pourrait devenir possible entre votre Lina et ce jeune monsieur ?

Un rire d'ironie fut la seule réponse du vieillard.

En ce moment l'apprenti rouvrit la porte et fit signe à son maître qu'il avait quelque chose à lui annoncer. En effet, il lui souffla quelques paroles à l'oreille, puis il repartit immédiatement.

Jean Wouters, dit le maître charpentier, voulez-vous savoir quelle nouvelle Lucas vient de m'apporter là ? Pauw le tortu, le domestique de *l'Aigle d'Or*, vient de Bruxelles. Il affirme qu'il a vu M. Herman Steenvliet descendre du train à la station de Loth. Sans doute le jeune monsieur est déjà chez vous. Voilà une bonne occasion pour vous de mettre fin à cette déplorable affaire. Retournez chez vous, restez-y aussi longtemps qu'il sera nécessaire, prenez courage, pas de faiblesse, faites votre devoir.

— Oui, je ferai mon devoir, répondit le vieux charpentier du ton le plus douloureux, mais avec l'accent d'une ferme résolution. Je vous remercie de votre bonté, maître ; mais, je vous en prie, croyez-

moi, tout ce que l'on raconte est un tissu de faussetés. Après aujourd'hui, Herman Steenvliet ne mettra plus les pieds dans notre maison. Ce qui m'effraie, c'est de devoir dire à la pauvre Lina des choses dont elle est tellement innocente qu'elle n'en a même pas la moindre idée... Mais au nom du ciel, je le sens bien, il n'y a pas moyen de s'y soustraire.

En achevant ces mots il traversa l'atelier à la hâte et quitta la maison de son maître.

Toujours soutenu par la conviction de l'innocence de Lina, il passa par la rue du village la tête droite et en regardant les gens bien en face, mais lorsqu'il eut atteint le chemin de terre et qu'il se trouva tout seul dans la campagne, il pencha lentement sa tête sur sa poitrine et poussa un profond soupir. A quoi cela pouvait-il leur servir, qu'il se révoltât au dedans de lui-même contre la calomnie? Si injustes, si fausses que fussent au fond les accusations contre Lina, n'avait-on pas fait à sa bonne renommée une brèche irréparable? Comme elle allait souffrir! Ne succomberait-elle pas sous le coup de cette honte imméritée?

Le courage du vieillard faiblit à cette idée et des larmes jaillirent de ses yeux.

Il réfléchit, chemin faisant, à tout ce que son maître lui avait dit; sans doute il croyait fermement à l'innocence de Lina... mais pourquoi un

frisson glacial lui parcourait-il parfois les membres ? D'où venait cette sueur froide qui perlait sur son front ?

Pauvre homme, il luttait contre le doute qui, pareil à un serpent venimeux, voulait, malgré sa résistance, se glisser dans son esprit. Non, non, Lina était incapable de le tromper... Mais, ô ciel, si le jeune monsieur Steenvliet était un trompeur, un séducteur, un loup, comme avait dit le maître charpentier ? S'il avait noué un bandeau sur les yeux de la pauvre enfant et s'il lui avait ôté ainsi la conscience du bien et du mal ? On avait déjà vu ces choses-là... Cela était-il possible ? Herman se comportait envers Lina avec réserve, avec respect, jamais il n'avait laissé échapper une parole douteuse. Un homme ne peut pourtant pas feindre à ce point... Calomnie, rien que calomnie.

Alors il redressait la tête et souriait... mais presque aussitôt son visage redevenait sombre, sous l'influence de réflexions plus inquiétantes.

— Un marchand de bestiaux de Ruysbroeck, murmurait-il, affirme avoir vu Lina à Bruxelles au bras de M. Herman ? Et vêtue de soie comme une demoiselle ? Ah ! quelle sottise ! Depuis plusieurs mois elle n'est plus allée à... Ciel ! s'interrompit-il tout à coup en cessant de marcher; elle a été à Bruxelles, il y a huit jours... pour m'acheter un chapeau ! Aurait-elle rencontré M. Herman ? s'est-

elle promenée avec lui, à son bras ? Me l'aurait-elle caché par crainte, par remords, par honte ?

Il tremblait et essuyait machinalement les larmes qui lui troublaient la vue.

L'inquiétude me rend fou, reprit-il, en secouant douloureusement la tête. Que l'homme est faible contre la calomnie ! Moi, son grand-père, moi qui l'aime et qui l'admire pour la pureté de son âme, je la soupçonnerais d'hypocrisie et de fausseté ! Loin de moi ces sottes et odieuses pensées ! Lina est restée ce qu'elle était : innocente et pure.

C'est ainsi que le malheureux vieillard luttait contre les tourments du doute et de l'incertitude, tantôt rejetant toutes les suppositions contraires, tantôt succombant à l'angoisse qui lui étreignait le cœur.

Au moment où il approchait de sa maison, son esprit avait repris un peu de calme et de clarté.

— Ces craintes, ces alternatives d'inquiétude et de sécurité, de doute et de certitude, ne servent à rien, se disait-il en lui-même. Je vais savoir ce qu'il y a à craindre. Quoi qu'il en soit, le plus coupable, c'est moi. C'est moi qui ai charge d'âmes ; je suis vieux, je suis le père, c'était à moi à veiller sur un enfant sans expérience. Ah ! fasse Dieu qu'il ne soit point trop tard ! Maintenant du moins mes yeux se sont ouverts et je veillerai avec sollicitude, sans me laisser retenir par quoi que ce

soit. J'accomplirai mon devoir, pas de respect, pas de pitié ! M. Herman doit sortir de ma maison sur-le-champ, pour ne plus jamais y remettre les pieds... De la prudence pourtant, car s'il n'y avait rien, absolument rien de fondé dans tous ces bruits ? J'accuserais donc injustement Lina, je la ferais rougir inutilement ?

Il traversa le petit jardin devant la maison et entra dans sa demeure. La mère Anne était seule dans la pièce.

— Où est Lina ? demanda-t-il.

— Lina est dans le potager, qui travaille.

— M. Herman n'est pas ici ?

— M. Herman ? Non. Pourquoi me demandez-vous cela d'un ton si singulier, mon père ?

— Appelez Lina, j'ai à lui parler.

— Vous êtes si pâle! On dirait presque que vous avez pleuré ! murmura la veuve avec un accent de frayeur. Ciel ! est-il arrivé un malheur ?

— Non; faites ce que je vous dis : appelez Lina, vous allez le savoir.

La veuve obéit. Il la suivit du regard à travers la porte vitrée du jardin.

Il vit de loin Lina venir à lui, par l'allée du milieu, avec un doux et aimable sourire sur les lèvres. Son regard était si clair, l'expression de son visage si sereine, si pure et si gaie, qu'il eut l'envie de serrer l'innocente enfant dans ses bras et de

lui demander pardon ; mais sa conscience le cuirassa contre cette faiblesse.

— Bonjour, grand-père, s'écria Lina. Déjà de retour ? Vous avez quelque chose à me dire ? est-ce une bonne nouvelle ?... Mais qu'avez-vous, grand-père ? Êtes-vous malade ?

— Non, mon enfant, je ne suis pas malade; j'ai beaucoup de chagrin.

— Du chagrin ? Pauvre grand-père, venez, asseyez-vous, et racontez-moi ce que c'est, je vous consolerai bien, moi !

Elle lui passa le bras autour du cou et voulut le conduire à un siège; mais il se dégagea et lui dit:

— Lina, ma chère Lina, ce que j'ai à vous demander vous fera aussi beaucoup de peine. Pardonnez-le moi, ce n'est pas ma faute. Soyez-en bien sûre, mon enfant, de tout ce que l'on dit dans le village, je ne crois rien ; mais il faut que je soulage mon cœur du poids qui m'étouffe.

— Ah ! grand-père, allez-vous écouter maintenant les vains propos des gens ?

Mais le vieillard lui prit la main et lui demanda d'un ton presque suppliant :

— Lina, promettez-moi de me dire la vérité, toute la vérité ?

— Qu'est-ce que c'est que cette demande-là ? grommela la mère Anne stupéfaite. Avez-vous jamais pris Lina en délit de mensonge ?

— Non, mais cette fois, si elle me cachait quelque chose, elle me rendrait profondément malheureux.

— Mon cher grand-père, dit la jeune fille, je ne vous comprends vraiment pas. Qu'est-ce que je pourrais vous cacher ?

— Eh bien, soyez sincère. Vous êtes allée à Bruxelles, il y a huit jours ?

— Oui, pour vous acheter un nouveau chapeau, vous le savez bien.

— Et n'y avez-vous rencontré personne ?

— Naturellement ; toute sorte de gens ; à Bruxelles il y a toujours beaucoup de monde dans les rues. Mais pourquoi me demandez-vous cela, grand-père ?

— N'avez-vous pas rencontré M. Herman Steenvliet, à Bruxelles ?

— Non.

— Et si vous l'aviez réellement rencontré ? Si vous vous étiez promenée avec lui, me l'avoueriez-vous ?

— Ah ! pauvre grand-père, s'écria-t-elle, si cela était, pourquoi vous en aurais-je fait mystère ? M. Herman lui-même vous l'aurait dit. Est-ce là les sottes histoires que l'on raconte dans le village ? Et vous vous attristez pour de semblables cancans ?

— Mais, mon père, qu'est-ce que vous avez donc dans l'esprit ? murmura la veuve d'un ton de reproche. Croyez-vous donc que notre Lina ne sache pas comment une honnête fille doit se

conduire? Je suis bien sûre que si M. Steenvliet l'avait rencontrée, elle se serait contentée de lui dire simplement bonjour, et empressée de passer son chemin.

— M. Herman, d'ailleurs, ne m'aborderait pas au milieu de la rue, ajouta Lina, il a beaucoup trop d'esprit pour cela. Laissez donc jaser les ignorants, grand-père, ils ne savent pas ce qu'ils disent.

Jean Wouters demeura un instant silencieux. Il était pleinement convaincu de l'innocence de la jeune fille et il allait renoncer à toute question ultérieure ; cependant, obéissant à ce qu'il croyait être de son devoir, il demanda encore :

— Lina, vous n'avez jamais, n'est-ce pas, porté d'autres vêtements que ceux que nous connaissons, votre mère et moi ? Jamais un autre bijou que les boucles d'oreilles, de votre grand'mère défunte, n'a brillé à vos oreilles ?

Les deux femmes, muettes et comme ahuries, le regardèrent comme si elles ne le comprenaient pas.

— Répondez-moi, je vous en supplie, soupira le grand-père.

— Mais, pour l'amour du ciel, mon père, qu'est-ce qui vous arrive ? s'écria la veuve. Des habits, des joyaux, notre Lina ? Où sont donc vos esprits?

Le vieillard s'absorba dans ses réflexions ; un sourire de satisfaction entr'ouvrait ses lèvres. Mais sa physionomie redevint tout de suite sérieuse, car

il se souvint du conseil, de la menace de son patron, et en même temps de la promesse formelle, à lui Jean Wouters. Il secoua tristement la tête et dit :

— Ah ! mes enfants, qu'il y a de méchantes gens au monde ! Tout ce que l'on raconte n'est que fausseté, calomnie et venin. Mais nous n'avons pas d'autre richesse que notre honneur, et lorsque le soin de notre bonne renommée et la défense de notre réputation exigent de nous certains sacrifices, nous ne pouvons pas hésiter... Asseyez-vous toutes deux, je vous expliquerai ce qui m'a rendu triste et malade. Je ne vous dirai pas tout, — cela n'est pas nécessaire, — mais assez du moins pour vous faire comprendre ce que le devoir nous commande.

Dès qu'ils furent tous assis, il dit avec un embarras visible, et en cherchant ses mots :

— M. Herman Steenvliet vient ici deux ou trois fois par semaine. Nous savons qu'il n'est amené chez nous que par reconnaissance, par amitié peut-être, et cela nous suffit pour l'acueillir sans arrière-pensée. Oui, vous, Lina, et votre mère, vous avez engagé M. Herman à renouveler ses visites le plus souvent possible. Nous croyions que nous pouvions contribuer par là à le tenir éloigné de ses liaisons dangereuses. Notre but, du moins, était louable... Hélas ! mes enfants nous sommes des cœurs simples et nous ne connaissons pas le monde. Tandis que nous vivions ici en pleine sécurité, la calom-

nie courait dans le village pour dire toute sorte de mal de nous. Par exemple, on a l'impudence d'affirmer que nous attirons ici M. Herman par cupidité, par calcul. On ose même prétendre, Lina, que vous portez des robes de soie et des boucles d'oreilles enrichies de brillants, que vous auriez acceptées de M. Herman.

— Moi ? des robes de soie, des boucles d'oreilles de M. Herman ? répéta la jeune fille en riant. Quelle folie est-ce là ? Et qui répand ces bruits absurdes, grand-père ?

— Ce sont de méchantes gens, de mauvaises langues, mon enfant. Ne vous en inquiétez pas ! s'écria la mère.

— Des langues envenimées, c'est certain, reprit le vieillard ; mais elles n'ont pas tout à fait tort ; nous sommes coupables du moins d'une grave imprudence. Ce que nous avons perdu de vue, c'est que les visites d'un jeune monsieur si riche dans notre humble petite maison devaient naturellement amener beaucoup de commentaires. En effet, les villageois ne peuvent pas comprendre quel plaisir un monsieur de la ville, riche et instruit, peut trouver dans la société de gens simples, de pauvres ouvriers tels que nous. Dans leur ignorance, ils se forgent toute sorte de mauvaises pensées sur notre compte ; ils bavardent entre eux sur nous, et disent des choses dont la seule idée... En un mot ils nous

volent notre honneur et ternissent notre bonne renommée.

Jean Wouters, qui avait d'abord l'intention de faire connaître en peu de mots les raisons de son retour inopiné au logis, tombait maintenant d'une hésitation dans l'autre. Il n'osait pas déclarer quelles raisons on attribuait dans le village aux visites d'Herman Steenvliet. L'innocente Lina n'avait pas mérité une si cruelle injure ; lui, son grand-père, ne pouvait pas trouver le courage de lui plonger ce poignard dans le cœur.

— Allons, grand-père, ne vous tourmentez pas pour cela, dit la jeune fille. C'est affreux, c'est agir méchamment avec nous qui n'avons jamais fait de mal à personne ; mais nous ne pouvons pas empêcher les méchantes langues d'aller leur train. Que nous fait leur bavardage, aussi longtemps que nous n'avons rien à nous reprocher ?

— Oui, mon père, pourquoi nous laisser troubler par ces vains cancans tant que notre conscience ne nous reproche rien ?

— Nous avons quelque chose à nous reprocher, enfants. Non, nous n'avons pas fait notre devoir comme il convenait de le faire, dit le vieillard d'une voix plus ferme. Il ne suffit pas de ne point faire le mal, il faut également écarter toute apparence de mal, et ne point donner aux gens de prétexte à commentaires malveillants... Ah ! je ne sais vrai-

ment pas comment vous faire comprendre ce que je veux dire... Mon maître m'a appelé dans son arrière-boutique et m'a expliqué comment tout le village fait scandale autour de notre nom parce que M. Herman vient chez nous. Un si riche monsieur de la ville dans la maison d'un pauvre ouvrier, cela ne peut pas durer, prétend-il ; cela nous ravirait pour toujours notre réputation d'honnêtes gens ; tous les habitants du village nous considéreraient comme des gens sans honneur... J'ai promis à mon patron que nous défendrons à M. Steenvliet l'entrée de notre maison, et qu'il ne remettrait plus jamais les pieds chez nous.

— Quoi ? que dites-vous-là, grand-père ? s'écria impétueusement la jeune fille avec incrédulité ! Vous chasseriez M. Herman de notre maison ? Cela ne se peut pas. Quel mal nous a-t-il fait ?

— Oui, oui, mon père, répondez, quel mal ce bon jeune homme nous a-t-il fait ? Le chasser pour faire plaisir à quelques langues envenimées du village ? Vous n'en aurez certainement pas le courage.

— Dites ce que vous voudrez, mes enfants, il m'est défendu de rien entendre. Herman Steenvliet ne peut plus nous rendre visite. S'il vient encore une fois chez nous après aujourd'hui, mon patron me renverra de l'atelier. Quelle honte ! Et d'ailleurs, où trouverai-je alors du travail et du pain?

Ces mots, qui résonnaient à ses oreilles comme

une condamnation, arrachèrent à Lina un cri d'angoisse. Elle se cacha la figure dans les mains et se mit à pleurer en silence. Bientôt les larmes ruisselèrent à travers ses doigts.

Jean Wouters la regardait le cœur serré. Cette extrême tristesse à la seule annonce de l'éloignement de Herman, qu'est-ce que cela signifiait ? Ciel, allait-il apprendre un déplorable secret ? Avait-il en effet été aveugle, aveugle pour un terrible danger? Se verrait-il forcé de bénir les calomniateurs qui l'avaient rappelé à temps à la conscience de ses devoirs paternels?

Pendant qu'il était assailli de ses pénibles pensées, la mère Anne continuait ses efforts pour lui faire comprendre qu'il n'avait pas le droit d'interdire ainsi brusquement et grossièrement à M. Herman l'entrée de leur maison. Certes, elle pensait aussi maintenant qu'il valait mieux que le jeune homme cessât ses visites, mais on pouvait le lui faire sentir petit à petit. Il était, après tout, un jeune homme bien élevé, auquel ils n'avaient rien à reprocher, et on ne chasse pas ainsi des honnêtes gens comme un voleur ou un mendiant.

La vue de la profonde émotion de Lina semblait avoir irrité le vieillard. Un feu sombre brillait dans ses yeux fixes ; ses lèvres étaient contractées, et ce fut d'un ton bref et tranchant qu'il répondit enfin :

— Je n'écoute rien, Anna. C'est mon maître qui

m'a envoyé ici. Pauw le tortu a vu M. Herman descendre du train à Loth. Il n'est pas ici ; je le regrette. S'il vient en mon absence, envoyez immédiatement Lina à l'atelier pour m'appeler. Je ferai connaître à M. Herman ma résolution irrévocable.

— Ah! mon père, réfléchissez encore quelques jours.

— Plus un mot, Anna ; le sentiment du devoir me rend inexorable. Je veux être obéi.

Il se dirigea vers la porte, prêt à partir. Mais malgré ses suppositions douloureuses, son cœur s'ouvrit à la pitié ; il alla à Lina, lui prit la main, et lui dit tristement :

— Allons, Lina, séchez vos larmes et prenez courage. La pensée que M. Herman ne reviendra plus jamais ici vous afflige profondément ; malheureuse enfant, mettez-vous donc le plaisir de sa société au-dessus du soin de votre propre réputation ? Reconnaissez votre devoir : soumettez-vous avec résignation à la nécessité, et votre chagrin sera bien vite passé.

— Mon chagrin, grand-père ! répéta la jeune fille ; mon chagrin n'est rien... Mais lui, le pauvre jeune homme, vous allez donc le chasser comme un mauvais homme ?

— Le chasser, Lina? C'est-à-dire que je lui ferai comprendre qu'il ne peut plus venir nous rendre visite, et qu'il doit se comporter dorénavant comme

s'il ne nous avait jamais connus. L'intégrité de notre honneur, le repos de notre vie sont à ce prix.

— Oh! grand-père, comment pouvez-vous être devenu tout à coup si cruel et si impitoyable? Vous allez rendre M. Herman malheureux, peut-être pour toujours. N'affirme-t-il pas lui-même que c'est notre amitié seule qui lui prête la force de ne pas retomber dans les écarts de sa conduite passée? Vous voulez l'abandonner maintenant sans aide, sans soutien, à la séduction des plaisirs bruyants. Prenez encore un peu de patience, quelques semaines seulement, jusqu'à ce qu'il se marie.

— Pas de patience, Lina, cela n'est pas possible. Si M. Herman vient encore nous rendre visite aujourd'hui, comme cela est probable, il faut qu'il entende un adieu définitif.

— Mais, grand-père, ce jeune homme m'a sauvée de la mort.

— Oui, je le sais, mon enfant, mais cela ne fait rien, toutes ces paroles sont superflues. Je ne veux pas être chassé de mon atelier avec la crainte douloureuse de l'avoir peut-être mérité. Maintenant que je sais quel est mon devoir de père et d'honnête homme, rien ne peut me faire reculer. Écoutez-moi bien, Lina. Si M. Herman vient encore ici aujourd'hui, courez au village sans perdre une minute pour m'annoncer son arrivée. Je veux, j'ordonne que vous m'obéissiez en cela. Si vous

restiez auprès de M. Herman, si vous lui parliez de toutes ces choses, songez-y, je ne vous le pardonnerais jamais. Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas?

Les deux femmes tremblaient en écoutant le son de sa voix qui avait pris un accent impérieux. Jamais elles ne l'avaient vu si sévère, si résolu, si implacable. Il était déjà sorti qu'elles tendaient encore les mains vers lui.

Mais tout à coup il rentra en disant précipitamment :

— Là-bas, au bas du chemin creux, arrive M. Herman. Montez toutes les deux à l'étage. Dépêchez-vous. Ne m'entendez-vous pas? Montez, vous dis-je.

La jeune fille poussa un cri de désespoir; elle se laissa tomber à genoux devant son grand-père et lui dit en pleurant :

— Ah! grand-père, ayez pitié de lui! Il est si bon! Ne lui dites point de paroles dures; ne le rejetez pas dans le désespoir.

— Cela dépendra de lui-même, Lina. Je n'aimerais pas de lui dire des paroles dures, mais s'il veut s'insurger contre la raison et le devoir, alors... Anne, obéissez-moi, montez avec Lina, et ne redescendez pas avant que je ne vous appelle. Je veux être tout à fait seul avec M. Steenvliet.

Lina se leva, et quoiqu'elle tremblât de tous ses

membres, elle prit le bras de sa mère et monta l'escalier d'un pas ferme.

Le vieillard agité passa sa main sur son front et essaya de reprendre son calme. La profonde tristesse de Lina, la chaleur de ses supplications en faveur de Herman l'avaient rendu inquiet et défiant, Il commençait seulement à comprendre clairement qu'il devait rester impitoyable... Mais d'un autre côté sa raison lui disait qu'il n'avait pas le droit de parler durement ni impoliment au jeune homme, attendu qu'il ne savait pas si, au fond, il avait à lui reprocher autre chose que l'imprudence dont ils s'étaient tous rendus coupables. Il devait donc rester calme et faire connaître à M. Herman sa volonté sans colère. Mais s'il advenait qu'il opposât de la résistance, s'il refusait de cesser définitivement ses visites, alors lui, Jean Wouters, lui prouverait que les sentiments d'honneur peuvent donner même à un vieillard usé par le travail, la force et la volonté d'accomplir son devoir sans crainte.

A peine ses réflexions l'avaient-elles amené à cette résolution, que Herman Steenvliet parut sur la porte, regarda tout autour de la pièce, et demanda son chapeau à la main.

— Bonjour, père Wouters. Quelle chance et quel plaisir de vous rencontrer ici à cette heure ? Je ne m'y attendais pas. Vous n'êtes pas seul à la maison, n'est-ce pas?

— Voici une chaise, Monsieur, grogna le vieux charpentier. J'ai à causer avec vous sérieusement, très sérieusement.

Herman, frappé du ton inaccoutumé du vieillard, le regarda avec étonnement.

— Vous me faites trembler, maître. Est-il arrivé ici un accident?

— Un malheur, un grand malheur! répondit l'autre.

— Ciel! Lina est-elle tombée malade?

— Non, personne n'est malade. Allons, je vous en prie, Monsieur, asseyez-vous, et écoutez avec attention ce que j'ai à vous dire. Je n'ai pas beaucoup de temps; notre entretien doit être court... Le hasard vous a conduit dans notre maison; vous avez trouvé bon, après cela, de venir nous voir différentes fois, — trop souvent pour notre bonheur, hélas! — et nous, dans notre simplicité, nous vous avons reçu sans arrière-pensée, avec plaisir même. Nous sommes de pauvres ouvriers; vous, vous êtes le fils d'un homme riche à millions. Il paraît que, à cause de cette grande différence de conditions, vos assiduités dans cette maison sont considérées par le monde comme compromettantes pour nous. Si vous saviez, Monsieur, quelles choses odieuses on raconte de nous dans le village!

— Je le craignais : l'aubergiste de *l'Aigle d'or* s'est vengé! soupira Herman.

— L'aubergiste de *l'Aigle d'or* ou d'autres, cela

n'y fait rien. La vérité, la triste vérité est que notre pauvre Lina a perdu sa bonne réputation peut-être pour toujours. A peine si j'ose vous déclarer ce que l'on dit et ce que l'on croit d'elle. On assure qu'elle vous attire ici pour avoir de l'argent de vous ; que vous lui donnez des robes de soie et des bijoux. Qu'on l'a rencontrée à Bruxelles se promenant à votre bras...

— Ah! les vipères! s'écria le jeune homme qui se leva en serrant les poings. Les serpents, qui crachent leur bave sur Lina, sur cet ange si pur, si noble de cœur!... Ah! cela ne durera pas longtemps : je cours au village, et je saurai bien fermer la bouche à ces lâches calomniateurs.

— Non, Monsieur, vous ne ferez pas cela, je vous le défends, dit le vieillard en lui faisant signe de se rasseoir. Voulez-vous donc par votre intervention publique, donner raison à la malignité des gens et rendre tout le village hostile à notre pauvre Lina? Ce n'est pas par la violence que l'on peut combattre la calomnie : au contraire, ce serait jeter de l'huile sur le feu. Il n'y avait qu'un moyen de prévenir le mal ; il n'y a qu'un moyen pour en diminuer l'effet autant que possible, maintenant que le mal s'est produit. Vous avez plus d'esprit, plus d'expérience du monde que nous, vous, Monsieur Steenvliet. Votre conscience, votre cœur devraient vous avoir depuis longtemps indiqué ce moyen.

— Ah ! ils me l'ont indiqué, murmura le jeune homme.

— Est-il possible ? Et vous n'avez pas écouté leur voix ?

— Ce qui est arrivé, je le craignais depuis longtemps. Il y a plus de quinze jours que je voulais vous annoncer ma ferme résolution de ne plus venir vous voir désormais.

— Hélas! pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Vingt fois j'ai eu l'adieu sur les lèvres, père Wouters; mais chaque fois le courage de le prononcer m'a manqué. Je n'ai pas bien agi, je le reconnais trop tard. Pardonnez-le moi.

— Vous reculiez devant le chagrin que vous pensiez devoir résulter pour Lina de votre départ?

— Non, ce n'était pas là la cause de ma faiblesse. Je ne veux pas vous tromper, c'est l'égoïsme qui m'a retenu. Et qu'il y a-t-il d'étonnant? Réfléchissez un peu, père Wouters : feu ma mère m'a mis au cœur le désir des plaisirs tranquilles, simples, modestes, l'aspiration vers une amitié douce et désintéressée... et malgré cela, j'étais en voie de perdre complètement ma santé, mon intelligence et mon honneur dans les débordements d'un libertinage stupide. Je me méprisais moi-même; j'étais dégoûté de la vie. Ici, dans votre humble maisonnette, mon âme a retrouvé la paix ; j'ai été réconcilié avec ma conscience, et la vie m'a souri de

nouveau... Renoncer à ce bonheur, à cette délivrance,... me retrouver seul, sans appui, sans consolation, dans un monde que je hais! Ah! c'était trop pénible. Dire pour toujours adieu à vous, à la bonne mère Anne, à Lina, cela m'effrayait ; et si bien convaincu que je sois que cet adieu définitif devra tout de même être prononcé une fois, je différais cette triste échéance pour prolonger mon bonheur d'un jour, d'un seul jour.

— Mais maintenant, Monsieur?

— A présent, père Wouters, c'est décidé. Après aujourd'hui, je ne ferai plus aucun effort pour vous revoir, ni votre femme, ni Lina... Ah! si vous saviez, père Wouters, comme cette séparation irrévocable me déchire le cœur!

Jean Wouters était ému.

— Allons, mon jeune ami, dit-il d'un ton consolant, ne perdez pas courage. Nous avons été tous également imprudents. Peut-être, lorsque vous ne viendrez plus chez nous, les gens reconnaîtront-ils leur erreur. Mais si même notre bonne réputation devait en rester atteinte, comme cela est à craindre, eh bien, nous le supporterons sans vous accuser pour cela.

— Oui, vous êtes assez généreux pour me pardonner ma faiblesse, dit Herman d'un ton amer, mais je ne me la pardonne pas moi-même ; je ne me pardonne pas d'avoir, par lâche égoïsme,

exposé votre bonne Lina à la calomnie des mauvaises langues. Je le regretterai toute ma vie. Hélas, l'innocente compagne de jeux de mon enfance, elle dont la douce amitié m'a tiré de l'abîme de l'abjection et du désespoir, je l'ai jetée en pâture à la malignité publique; je suis cause que son nom est souillé du venin de la calomnie, et restera peut-être souillé. Dieu, qui lit dans mon cœur, sait bien que je donnerais tout au monde pour racheter le mal que je lui ai fait... mais je ne le puis pas !... Pourquoi ne suis-je pas un pauvre ouvrier comme vous ? Pourquoi cet argent maudit se trouve-t-il entre nous, si ce n'est pour m'empêcher de vous faire triompher de la calomnie en vous élevant au-dessus d'elle ? Ah ! ciel, je suis fou de colère et de chagrin. Ma tête tourne... Je ne sais plus ce que je dis !

Herman s'était levé et avait pris la main du vieillard.

— Maintenant, père Wouters, adieu ! murmura-t-il les larmes aux yeux. Je m'en vais : vous ne me reverrez plus.

— Monsieur Herman, nous nous comprenons bien, n'est-ce pas, plus jamais ?

— Non, plus jamais... Je vais me marier avec une demoiselle de la haute noblesse. Priez Dieu pour moi, père Wouters, afin que, dans ce brillant mariage, il me fasse retrouver quelques miettes du

bonheur, de la paix de l'âme que me fait perdre cette douloureuse séparation.

Il se dirigea vers la porte d'un pas ferme et résolu ; mais là il s'arrêta et regarda le charpentier d'un air suppliant, comme pour lui demander quelque chose.

— Soyez généreux, répondit le vieillard à cette prière muette ; épargnez-leur cette triste émotion.

— Un mot, un seul mot !

— Les larmes de deux pauvres femmes changeraient-elles quelque chose à la fatalité qui pèse sur nous ?

— Non, vous avez raison, maître. Adieu ! Adieu !

Et, étouffant un cri de désespoir, Herman Steenvliet sortit de la maison en courant et reprit le chemin creux, sans remarquer deux ou trois paysans qui l'épiaient et qui le suivirent des yeux en échangeant de grossières plaisanteries.

X

Herman Steenvliet, le cœur plein d'angoisse et de chagrin, marchait dans le chemin creux qui devait le conduire à Loth, près de la station du chemin de fer; mais, arrivé là, il se sentit un tel dégoût pour la société des hommes, et un tel besoin de solitude, qu'il résolut d'aller à pied jusqu'à Bruxelles, en suivant les bords du canal de Charleroy.

En chemin il s'arrêtait souvent, secouant la tête, se parlait tout haut à lui-même et se faisait violence pour retenir les larmes qui voulaient à chaque instant jaillir de ses yeux.

Sa conscience l'accusait; il comprenait fort bien que l'honneur et la bonne réputation de Lina resteraient compromis, car au village surtout, les souillures que la calomnie répand sur ses victimes sont, de leur nature, ineffaçables. Lui, Herman, avait

prévu le mal et l'avait redouté ; par égoïsme ou par faiblesse il avait continué ses visites, et conséquemment c'était par sa faute que son amie d'enfance allait rester méprisée et blâmée. C'est ainsi qu'il avait récompensé ces braves gens de l'amitié désintéressée qu'ils lui avaient témoignée.

Cette conviction lui était extrêmement pénible. Il se creusait le cerveau à chercher un moyen de défendre Lina contre les soupçons injurieux des gens du village; mais son esprit restait stérile. Considérant que tout ce qu'il pouvait tenter aurait pour unique résultat de provoquer des calomnies nouvelles et plus odieuses encore contre l'innocente jeune fille, il devait se soumettre avec résignation à la fatalité qui pesait sur lui.

Il ne reverrait plus jamais Lina Wouters ; tout était rompu entre elle et lui ; leurs relations ne devaient jamais se renouer.

Ah ! il mesurait maintenant toute l'étendue, toute la puissance de son amour pour la naïve compagne de son enfance, et il s'en effrayait. Et quoique le serment de fidélité qu'il allait jurer au pied des autels à une autre femme lui fît un devoir devant Dieu d'oublier Lina, il sentait bien, hélas! qu'il ne le pourrait pas. Ah! si les millions de son père ne s'élevaient pas entre lui et la victime de son égoïste imprudence, s'il était pauvre, avec quelle joie triomphante il élèverait

Lina au-dessus des atteintes de la calomnie! Mais il ne pouvait pas y penser: il ne pouvait pas se soustraire à son triste sort; il fallait qu'il devînt l'époux de Clémence d'Overburg.

Ces douloureuses pensées tourbillonnaient dan son esprit et lui faisaient saigner le cœur.

Lorsqu'il arriva enfin chez lui, il était tout à fait abattu et découragé. Il monta à sa chambre, se laissa tomber dans un fauteuil et resta là, le regard fixe, perdu dans le vide, luttant contre l'obsession de l'image de Lina qu'il voyait constamment devant lui, tantôt les yeux pleins de larmes, tantôt souriant du plus doux sourire.

Pour échapper à cette vision, il sortit de nouveau et alla se promener très loin sur la route de Tervueren; mais rien n'adoucit sa douleur, et plus cette lutte contre les arrêts du sort se prolongeait, plus profondément s'enracinait en lui la conviction que rien au monde n'était assez puissant pour affaiblir dans son cœur le sentiment qui l'enchaînait à Lina Wouters.

Durant trois jours, il resta en proie aux luttes intérieures les plus pénibles sans parvenir à déterminer clairement ce qui lui restait à faire. Mais le quatrième jour, après de longues heures passées dans sa chambre à réfléchir et à méditer, il se leva tout à coup, l'œil brillant d'une ferme résolution :

— C'est décidé : attendre plus longtemps ne ser-

virait de rien. Que mon sort s'accomplisse! Mon pauvre père croira que je l'attriste sans hésitation et sans pitié. Ah! s'il pouvait lire dans mon cœur! Ce qu'il désire voir se réaliser lui est inspiré par son affection pour moi, je le sais bien. Mais il se trompe. Je ne peux pas consentir à être pendant toute ma vie la victime d'une erreur de sa tendresse... et, lors même que je le voudrais, je demeurerais impuissant contre une chose qui est plus forte que ma volonté... L'argent est le tyran qui me condamne à l'avenir le plus amer; eh bien, je veux, en ce qui me concerne, briser ce sceptre infernal: je serai pauvre, peut-être, et obligé de gagner mon pain en travaillant; mais libre, du moins, et maître de mon cœur et de mes actions.

En prononçant ces paroles à voix haute, il descendit rapidement et entra sans frapper dans le cabinet de son père.

— Ah! ah! on vous voit donc à la fin! lui dit joyeusement M. Steenvliet. Que diable, mon fils, où donc êtes-vous toute la journée? Je vous ai à peine entrevu deux ou trois fois depuis le commencement de la semaine.

— Mon père, j'ai à vous parler d'une affaire importante, répondit le jeune homme. Je vous en prie, ayez la bonté de m'écouter avec calme.

— Quelle mine sérieuse vous avez, Herman! Vous

piquez ma curiosité. Il ne s'agit pas de votre prochain mariage?

— Si, mon père.

— Mais sur ce point, il n'y a plus rien à dire. Parlez, cependant. Quelque nouvel enfantillage?

— Jugez-en, mon père. Depuis quatre jours j'ai la tête en feu; depuis quatre jours j'ai la fièvre, mes nerfs sont tendus à se rompre, parce que je m'effraye à l'idée de vous déplaire et de vous faire du chagrin; car, je le reconnais, vous êtes bon pour moi, vous m'aimez, et dans tout ce que vous faites vous n'avez en vue que mon bien-être, tel que vous le comprenez, du moins.

— Ah çà! qu'est-ce que tout cela signifie? Vous n'allez pas pleurer, n'est-ce pas?

— Non, mon père, mais je m'efforce de vous faire comprendre que je vous suis reconnaissant et que je vous respecte...

— Je le sais bien, mon garçon. Laissez là ces détours, et allez droit au but. Que désirez-vous? De l'argent?

— Non; je veux vous faire part d'une résolution, d'une immuable résolution que j'ai prise.

— Immuable! Nous verrons bien. J'écoute.

Le jeune homme hésita et parut rassembler ses forces. Il dit enfin d'un ton décidé :

— Mon père, je n'épouse pas mademoiselle d'Overburg.

— Ne l'avais-je pas deviné ? s'écria l'entrepreneur. Vous voilà encore une fois ! De pareilles hésitations sont peut-être naturelles ; mais elles ne sont certainement pas sérieuses. Quand il en sera temps, vous vous estimerez heureux de pouvoir donner le nom d'épouse à la noble demoiselle Clémence.

— Croyez là-dessus ce qu'il vous plaira, mon père, mais je vous déclare que jamais, non jamais, je n'accepterai la main de Clémence d'Overburg.

M. Steenvliet éclata de rire.

— Ah! ah ! vous tournez comme une girouette! dit-il en ricanant ; aujourd'hui par-ci, demain par-là. Allez encore vous promener un peu, Herman, et venez me dire ce soir quelles sont vos intentions. Vous aurez encore une fois changé d'avis.

Le jeune homme frémissait d'impatience, mais il se contint, et répondit avec un calme apparent :

— Vous êtes un homme énergique, mon père ; tout le monde vante la fermeté de votre volonté. Moi, au contraire, j'ai été jusqu'à présent un être faible et hésitant, parce que l'on a contrarié tous les penchants de ma nature primitive. Mais votre sang coule dans mes veines. Ne vous étonnez donc pas, mon père, qu'après quatre jours de réflexions et de souffrances, je sois arrivé à prendre une résolution si ferme et si irrévocable que rien au monde ne pourrait la changer...

— Pas même la volonté de votre père?

— Non.

— Ni ses prières ?

— Je vous demande bien humblement pardon, mon père, mais mon parti est pris. Je n'épouserai pas Clémence d'Overburg.

Cependant M. Steenvliet se refusait à croire que son fils parlait sérieusement, quoique le ton grave du jeune homme, son air décidé, et la résolution de son regard ne fussent point sans inquiéter l'entrepreneur.

— Mais, Herman, dit-il, je ne vous comprends pas. Expliquez-moi donc quelles raisons vous poussent à rompre ainsi vos engagements. Avez-vous appris, sur Clémence ou sur ses parents, quelque chose qui vous blesse ?

— Non, mon père. A quoi bon vous répéter encore une fois les raisons qui, dès le premier moment, me firent considérer cette union disproportionnée comme devant faire le malheur de toute ma vie ? Avec votre argent vous achetez une bru, rameau d'une antique et illustre souche. Elle ne peut pas m'aimer jamais, moi, le fils d'un ouvrier enrichi, le bourgeois égoïste dont l'orgueil veut anéantir et absorber sa noblesse. Je lirais sans cesse cette accusation dans ses yeux... Ses parents se vengeraient sur moi par une haine irréconciliable, et me mépriseraient... Et moi, moi, je

devrais baisser humblement et sans résistance la tête devant cette humiliation ! car ma conscience me dirait que je l'ai méritée.

— Bah ! bah ! folies que tout cela. Cela n'a pas le sens commun. C'est peut-être la quatrième fois que vous me répétez ces réflexions défavorables, et chaque fois vous avez reconnu qu'elles n'étaient pas fondées.

— En effet, mon père, chaque fois je me suis soumis par respect, par affection pour vous... Et s'il n'avait pas surgi d'autres raisons pour me faire reculer, j'aurais probablement accepté mon sort, si triste qu'il me parût.

— Ah ! bon, il y a une nouvelle raison?

— Clémence d'Overburg n'a pas la moindre inclination pour moi ; au contraire !

— Vous vous trompez, Herman, soyez-en sûr, son père me disait encore dernièrement qu'elle parle de vous dans chacune de ses lettres, et qu'elle s'informe avec intérêt de votre santé.

— Cela se peut ; mais son frère Alfred, sans me le déclarer positivement, m'a fait suffisamment comprendre que mademoiselle Clémence redoute le mariage projeté comme une mésalliance déshonorante.

— Vous avez mal compris ses paroles.

— Ah ! n'est-ce pas naturel ? Clémence courbe la tête sous la volonté de son père, sous la pression de

la fatalité. Elle se sacrifie à l'honneur et au bien être de sa race ; elle se vend pour sauver ses parents d'une décadence scandaleuse. Certes, cette abnégation de soi-même est un acte digne d'éloges ; mais plus noble Clémence se montre, plus lâche et plus cruel serais-je en consentant à conduire à l'abattoir cet innocent agneau. Non, je ne le ferai pas, jamais, jamais ! Ce rôle de bourreau me répugne. L'idée que je devrais vivre jusqu'à la fin de mes jours côte à côte avec ma victime, me fait trembler d'horreur... Et je vous le répète, mon père, rien au monde ne peut me faire consentir à épouser mademoiselle d'Overburg.

L'entrepreneur secoua la tête avec impatience.

— Vous êtes de bien mauvaise humeur aujourd'hui, dit-il. Les paroles sans portée d'Alfred d'Overburg vous ont indisposé : mais je veux croire que cet accès de dépit se passera bientôt, comme précédemment ; sans cela votre hardiesse, la légèreté avec laquelle vous essayez de reprendre vos promesses, me mettraient dans une juste colère. Ah ! mon sang coule dans vos veines ? Ah ! vous avez une volonté ferme ? Mais moi, je suis votre père, et j'ai une volonté qui n'a jamais plié. Si cela devenait nécessaire, je saurais vous montrer que quand une fois j'ai mûrement et fermement décidé quelque chose, tout doit se courber devant moi : vous surtout, qui êtes mon fils... Allons, poussez

votre audace jusqu'au bout : osez me répéter que vous refuseriez d'obéir à mes ordres, à mes prières! Est-ce ainsi que vous voulez me récompenser de toute une vie de dévouement et de sacrifices ?

Le jeune homme, qui ne voulait pas répondre à cette question, avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine, et regardait obstinément le parquet, sans rien dire. Son attitude humble fut prise par M. Steenvliet pour un signe d'hésitation ou de regret.

— Voyons, mon bon Herman, dit-il, ne vous laissez pas aller à toutes ces sottes idées. Elles vous attristent inutilement; car, à supposer qu'elles soient fondées en partie, à quoi cela vous avancerait-il? L'affaire est poussée trop loin pour que l'on puisse revenir sur ses pas. Puis-je aller dire maintenant au baron d'Overburg que nous refusons la main de sa fille? Je n'oserais jamais lui faire un si sanglant affront. Cela est complètement impossible, et d'ailleurs je ne le voudrais pas. Oubliez-vous donc, Herman, que l'unique but de mes efforts, de mes labeurs, de mes épargnes, de ma vie, a été de préparer et de réaliser votre élévation dans le monde. Et maintenant que mon vœu le plus ardent va s'accomplir, maintenant que vous allez devenir l'époux d'une jeune fille de haute noblesse, maintenant que le vieux maçon, — devenu riche grâce à son habileté et à son travail, — va voir son sang plébéien se mêler au sang illustre des Overburg,

vous renonceriez à cette brillante alliance ? Ah ! ah ! quelle folie ! Soyez plus avisé ; dites-moi que vous acceptez avec gratitude la main de Clémence.

— Je ne l'accepte pas, mon père !

— Ah çà ! êtes-vous ensorcelé ? s'écria l'entrepreneur irrité. Ne comprenez-vous donc pas que si je prenais au sérieux votre proposition insensée, vous me rendriez profondément malheureux ?

— Je le sais, mon père, et pourtant...

— Pourtant quoi ?

— Pourtant je dois refuser. Si je n'épouse pas Clémence, vous en aurez du chagrin pendant quelque temps ; mais si je l'épouse, je me condamne moi-même à une existence sans amour, sans espoir, sans dignité. Je ne veux pas m'acheminer vers le tombeau, courbé sous l'humiliation et la haine... C'est une loi : de deux maux il faut choisir le moindre. Mademoiselle d'Overburg ne sera jamais ma femme.

— Par le diable, c'est ce que nous verrons !

Herman fit quelques pas en arrière, comme pour s'en aller.

— Restez! commanda M. Steenvliet. Je devrais me fâcher, mais je suis trop fermement convaincu que votre nouvelle lubie ne tiendra pas. Ah ! si ce que vous venez de dire était bien mûrement réfléchi et délibéré, si, par hasard, vous persistiez dans votre refus, je me vengerais impitoyablement de votre désobéissance et de votre opiniâtreté. Je puis

vivre assez longtemps encore pour dissiper toute ma fortune, et pour m'en aller de ce monde aussi pauvre que j'y suis venu. Alors vous n'auriez rien.

— Agissez en cela comme vous le trouverez bon, mon père, répondit le jeune homme avec le plus grand calme. Je suis assez grand pour gagner ma vie en travaillant.

—Vous allez peut-être devenir peintre? ricana le père.

— Peintre ou autre chose. Votre exemple m'a appris ce que l'on peut avec de la volonté et de la persévérance.

— Allons, Herman, vous perdez la tête. Les millions que j'ai gagnés pour vous ne serviraient donc à rien?

— Ils serviront du moins, mon père, à me faire apprécier l'humilité et à me rendre malheureux pour toute ma vie.

— Ah! c'est ainsi: Monsieur va demander son gagne-pain au travail de ses mains, et dès qu'il gagnera un peu d'argent, il épousera l'une ou l'autre petite paysanne; qui sait? peut-être même la fille de quelque artisan.

— Une femme de cette condition ne reprochera pas, du moins, à mon père d'avoir été maçon, grommela le jeune homme d'un ton acerbe. Ce serait un mariage avec un amour partagé et un respect réciproque.

— Vous radotez. Voyez-vous le fils unique du millionnaire Steenvliet demeurer dans une hutte et souffrir de la faim? Allez vous mettre au lit, Herman, reposez-vous un peu et laissez vos esprits se calmer: car, vraiment, vous êtes à moitié fou. Demain ce sera passé. En tout cas, n'espérez pas que dans cette affaire importante je prête les mains à vos caprices et à vos lubies. Clémence d'Overburg sera votre femme; c'est décidé, et cela reste décidé.

— Est-ce bien votre dernier mot, mon père?

— Mon tout dernier mot.

— Soit donc! Je sais ce qu'il me reste à faire.

En achevant ces paroles, Herman sortit du cabinet.

L'entrepreneur le suivit un instant des yeux d'un air pensif, puis il secoua la tête et se dit à ui-même en souriant:

— Pauvre garçon! La crainte de ne pas être aimé de mademoiselle Clémence le jette maintenant dans un doute pénible. Son cœur est trop sensible, trop tendre. Il tient cela de sa mère. Sans amour sa vie serait triste, en effet; mais il se trompe complètement. Dès le premier abord Clémence a montré une sympathie particulière pour lui. Je lui fournirai les moyens de satisfaire les moindres désirs de sa femme. Et si réellement elle n'éprouvait pas encore un véritable amour pour lui, cela viendra tout seul plus tard. L'argent est une baguette magique toute-puissante sur le cœur des hommes...

Si l'on devait décider définitivement aujourd'hui de ce mariage, peut-être Herman n'y consentirait-il pas. Il est singulièrement mal disposé à cet égard ; mais l'effet des paroles d'Alfred ne tardera pas à se dissiper. Nous avons tout le temps d'attendre. Ce qui m'inquiète plus que les lubies de mon fils, c'est l'hésitation et les atermoiements du marquis de la Chesnaie. Il ne consentira qu'après avoir ici même en personne examiné la situation de mes affaires. L'idée qu'une demoiselle d'Overburg épouserait le fils d'un ouvrier enrichi le blesse et l'humilie. S'il allait refuser ? Je manquerais donc le but de tous mes efforts ?... Mais je crois vraiment que la folie de mon fils me rend à mon tour hésitant ! Est-ce que je ne les domine pas tous par l'argent ? Seraient-ils capables de préférer le déshonneur et la déchéance ? Non, non, j'ai tort de m'inquiéter, l'affaire suivra son cours comme je l'ai résolu...

Un valet ouvrit la porte et annonça à son maître que M. le baron d'Overburg était venu pour lui parler, et qu'il l'attendait au salon.

— Ah ! le père de Clémence maintenant, grommela l'entrepreneur en ôtant sa robe de chambre. Pourvu que celui-ci ne vienne pas à son tour avec des hésitations et des faux-fuyants. Je finirais par perdre patience. Bah! peut-être m'apporte-t-il, au contraire, de bonnes nouvelles; car lui, du moins, est un homme sensé et il sait ce qu'il fait, ou du moins

ce qu'il peut faire. Voyons, nous allons bien savoir.

En entrant dans le salon, il alla à la rencontre de son noble visiteur avec un sourire aimable, lui serra la main et lui dit :

— Bonjour, monsieur le baron. Voilà une agréable surprise, à laquelle je ne m'attendais pas aujourd'hui. Vous deviez être en ville pour vos affaires; et vous n'avez pas voulu retourner à votre château sans m'honorer d'une visite. Je vous remercie du fond du cœur pour cette bonne idée. Veuillez vous asseoir, monsieur le baron... Mais je ne sais pas ce que je vois à l'air de votre visage. Auriez-vous du chagrin? Tout ne marche-t-il pas au gré de vos désirs?

— Non, pas tout, monsieur Steenvliet, répondit le baron. Il y a certaines choses qui m'inquiètent depuis une couple de jours. Je suis venu pour causer de cela très sérieusement avec vous.

Mais d'abord, je dois vous annoncer que mon oncle, le marquis de la Chesnaie, m'a écrit qu'il part aujourd'hui de Monaco, et arrangera son voyage de manière à arriver jeudi prochain à Bruxelles. Vous pouvez donc vous attendre à notre visite pour la fin de la semaine prochaine.

— Peut-être le marquis préférerait-il que je vinsse lui parler à votre château?

— En ce cas, monsieur Steenvliet, je vous le ferais savoir.

— Et peut-on supposer, d'après les termes de sa

lettre, qu'il est toujours favorablement disposé ?

— Toujours favorablement. Ce n'est que pour la forme qu'il diffère son approbation définitive, jusqu'à ce qu'il ait obtenu par lui-même les renseignements nécessaires.. Mais ces renseignements seront-ils bien de nature à le satisfaire complètement ? Voilà la question que je me pose, et qui m'inquiète depuis deux jours.

— Et qu'est-ce qui pourrait bien y manquer, monsieur le baron? Vous lui avez fait connaître avec une entière sincérité la véritable situation des choses. N'est-il pas vrai que vous lui avez écrit tout ce qui pouvait exercer quelque influence sur sa décision ?... Quoi ? Vous secouez la tête ?

— Ce que j'ignorais alors, je ne pouvais naturellement pas le lui mander. S'il l'apprend — et je crains fort qu'il ne l'apprenne — alors il est probable qu'il s'opposera au mariage de Clémence. Vous avez ma parole, monsieur Steenvliet, la mauvaise tournure de mes affaires, le généreux secours que vous m'avez prêté, me rendent votre obligé et m'engagent envers vous. Je n'hésiterais pas à conclure ce mariage, même sans le consentement de mon oncle; mais le marquis nous déshériterait et mes enfants y perdraient plus de deux millions. Je vous en prie, mon bon monsieur Steenvliet, ayez pour la seconde fois pitié d'un malheureux gentilhomme! Employez toute votre autorité paternelle pour faire

cesser un scandale qui, du moins en présence des projets d'union qui existent entre nous, est déshonorant pour votre fils, pour ma pauvre Clémence, pour vous-même et pour toute ma famille.

— Mais parlez donc clairement, monsieur le baron, murmura M. Steenvliet épouvanté. Un scandale ? Que voulez-vous dire ?

— C'est difficile à dire, répondit le baron. Ce sont des choses que nous voyons, hélas, se passer trop souvent. Mais nous, qui sommes d'une autre époque, nous reculons devant une pareille publicité.

— Pour l'amour de Dieu, ne mettez pas ma patience à une si rude épreuve ! s'écria l'entrepreneur. Un scandale ? Et mon fils en serait l'auteur ? Vous faites signe que oui ? J'espère bien, du moins, qu'il n'a ni volé, ni tué ?

— Non, non, calmez-vous, je vais vous dire ce que c'est... D'après des bruits dont la vérité n'est pas douteuse, M. Herman ne va presque plus au Club et il n'y reste que quelques instants quand il y va. Ses camarades d'autrefois ne le rencontrent nulle part. Savez-vous, monsieur Steenvliet, où votre fils passe tout son temps depuis un mois ?

— Sans doute que je le sais, répondit l'entrepreneur avec un rire triomphant. Le mariage projeté l'a rendu tout à coup sérieux, beaucoup trop sérieux même à mon avis, le jeune homme se promène, dessine, lit et rêve.

— Ainsi, vous ignorez qu'on peut le trouver du matin au soir dans certaine maison d'ouvriers située au bord d'un chemin isolé, pas bien loin du village où le banquier Dalster a son château ?

— Bah ! bah ! Quelle folie ! Que diable mon fils irait-il faire là ?

— L'ouvrier a une fille qui, à ce qu'il paraît, n'est pas seulement très jolie, mais aussi très madrée et très artificieuse.

— Et vous voulez dire, monsieur d'Overburg, que c'est là que mon fils s'amuse ? Voilà ce que je ne crois pas et, en tous cas, ce que je n'approuverais pas. Mais en serait-il bien ainsi ?

— Le mal est déjà assez grave lors même qu'il resterait caché ; mais, ce qui ne se peut supporter surtout par nous, gentilshommes, c'est que ce mal soit public. Votre fils, au vu et au su de tout le monde, passe des journées entières dans cette pauvre maison d'ouvriers, il y mange à la table commune comme s'il faisait partie de la famille, il achète à la fille des robes de soie et des bijoux, il se promène dans les rues de Bruxelles avec cette jeune effrontée à son bras.

Péniblement atteint par cette révélation, l'entrepreneur secoua la tête et répondit après un moment d'hésitation :

— Mais, mon cher monsieur d'Overburg, tout cela ne serait-il pas une simple médisance ? Pour des

choses de cette nature mon fils était, jusqu'à présent, beaucoup plus réservé que d'autres jeunes gens de son âge.

— Le vieux monsieur Dalster est mon témoin. Informez-vous de la vérité dans le village, vous apprendrez que les habitants sont indignés de la conduite de M. Herman et de celle qui le tient captif dans ses filets. Et si de simples paysans, qui ne sont en rien responsables des actes de la fille de l'ouvrier, se sentent déshonorés par ces relations blâmables, que dois-je dire, moi, gentilhomme, moi, père de la future femme de votre fils ?

— Je lui parlerai de cela aujourd'hui même, monsieur le baron, et si vos renseignements sont fondés...

— Ils sont fondés, n'en doutez pas.

— Eh bien, je lui ferai comprendre qu'il doit rompre avec cette fille.

Le baron frémissait d'impatience et de dépit.

— Hélas! monsieur Steenvliet, dit-il, je m'effraye de vous voir si calme, et de ne pas vous trouver pénétré de l'impérieuse nécessité d'une rupture immédiate et complète de ces déshonorantes relations. Si ces bruits parvenaient aux oreilles de ma fille Clémence, n'aurait-elle pas le droit de refuser sa main, contre ma volonté, à un homme qui, d'avance et publiquement, manque au respect qu'il doit à sa future femme? Et si mon oncle, le marquis, devait apprendre quelque chose de cette triste affaire, lui si fier

et si susceptible sur le point d'honneur, il m'accablerait de reproches et soulèverait toute ma famille contre moi. Vous-même, monsieur Steenvliet, vous regretteriez profondément, n'est-ce pas, que des circonstances imprévues vinssent rendre impossible le mariage de votre fils.

— Mais, jusqu'à présent, ce mariage ne court pas de danger, j'espère?

— Si, un grand danger. Je vous en conjure, prenez des mesures énergiques pour nous préserver de ce malheur; car pour moi, vous le savez, la non-réussite de ce mariage serait une catastrophe. Je n'ai pas d'autre moyen de reconnaître votre bienfait et de mériter la continuation de votre généreux secours.

— Mais, mon digne monsieur d'Overburg, que puis-je faire, sinon de montrer à mon fils son imprudence, son étourderie?

— Lui défendre sévèrement, absolument, de remettre les pieds dans cette maison; lui faire promettre fermement et irrévocablement de rompre désormais toutes relations avec cette méprisable fille.

— N'est-ce que cela que vous désirez, monsieur le baron? Soyez donc bien tranquille : Herman n'ira plus dans ce village. Je vous le promets en son nom.

— Et s'il refusait de vous obéir?

— Non, pas cela. Herman peut avoir une fai-

blesse et faire une folie; mais c'est un garçon raisonnable et il a un cœur excellent. En tout cas, je n'ai pas l'habitude de voir ma volonté méconnue... Doutez-vous encore? Souhaitez-vous qu'Herman vienne lui-même s'excuser auprès de vous et vous promettre d'éviter désormais tout prétexte de soupçon ou de médisance?

— Oh! non, je n'exige pas cela, s'écria joyeusement M. d'Overburg. Je vous remercie, mon bon monsieur Steenvliet: j'ai foi en votre parole. Il me suffit de pouvoir au besoin déclarer et affirmer que ces bruits n'ont plus de fondement... Allons, écartons toutes ces douloureuses inquiétudes et espérons que rien n'empêchera ni ne retardera le mariage souhaité. A la fin de la semaine prochaine, je viendrai vous rendre visite avec mon oncle le marquis. Nous réglerons tout alors en sa présence... Permettez-moi de vous dire adieu pour aujourd'hui. Je dois partir pour Liège où je vais chercher Clémence. Je vous serre la main, rassuré et consolé.

Près de la porte cochère, et prêt à remonter en voiture, le baron murmura à l'oreille de l'entrepreneur :

— N'oubliez pas vos promesses. Je vous en supplie, soyez énergique. Notre bonheur à tous en dépend.

— Je n'ai jamais laissé protester une promesse, répondit M. Steenvliet. Soyez sans aucune crainte.

La voiture s'éloigna, et l'entrepreneur retourna à pas lents à son cabinet, où il se laissa tomber sur une chaise. Il y resta longtemps pensif et immobile.

En présence du baron, il avait caché ses impressions pour amoindrir autant que possible la faute d'Herman; mais, maintenant qu'il se trouvait seul, l'expression de son visage changea et devint amère.

— L'imbécile! grommela-t-il. A quels ridicules enfantillages va-t-il se livrer au moment même où l'on prépare son mariage avec la fille d'un baron! Lui, si indifférent pour toutes les jeunes filles, si riches et si jolies qu'elles soient, se laisserait charmer par une fille d'ouvrier? Il lui achèterait des robes de soie et des bijoux! Il se promènerait avec elle dans les rues de Bruxelles? Tout ce qu'il me disait de son aversion pour une union disproportionnée n'était donc que fausseté? Oui, car la distance entre lui et une simple ouvrière est infiniment plus grande que la distance entre moi et M. d'Overburg. Il repousserait et dédaignerait mes ordres et mes prières, par amour pour une fine mouche de village, qui n'a pas d'autre but que de lui soutirer de l'argent, beaucoup d'argent? Et moi, son père, je devrais céder à une aussi méprisable adversaire? Ah! ah! cela ne sera pas! Il ne jouera pas un jour de plus avec mon honneur, et ne me rendra pas plus longtemps ridicule aux yeux de quiconque nous connaît. Que dis-je, un jour? Non,

pas une heure; je vais sur-le-champ lui signifier ma volonté, et malheur à lui s'il ne m'obéit pas immédiatement.

En achevant ces mots, il sortit de son cabinet, monta l'escalier en courant, ouvrit la porte d'Herman, et fit irruption dans la chambre le poing en avant.

Mais il s'arrêta surpris et désappointé, car son fils n'y était pas.

— Il n'est pas là! grommela-t-il. L'entêté coquin serait-il déjà sorti?... Oui, voilà son bonnet grec qui pend là; son chapeau n'y est pas, et je ne vois pas non plus son pardessus. Il veut donc rester dehors jusqu'à la nuit? Où peut-il être?... Ah! je comprends; mais il n'y restera pas, dussé-je aller l'en arracher.

Il alla dans un des angles de la pièce et tira un cordon de sonnette. Un valet ne tarda pas à paraître.

— Jacques, avez-vous vu sortir mon fils? demanda-t-il.

— Hélas! oui, Monsieur, répondit l'autre, j'en suis encore profondément troublé.

— Troublé? Pourquoi?

— Notre jeune maître avait les larmes aux yeux; il m'a serré la main et m'a dit adieu d'un ton singulier, comme s'il voulait dire que je ne le reverrais jamais.

M. Steenvliet pâlit visiblement; mais il maîtrisa

on émotion, et demanda avec un calme simulé :

— Avait-il des bagages ?

— Rien que sa petite sacoche de cuir.

— Et où est-il allé ?

— Je ne sais pas, Monsieur. Il m'a fait chercher un fiacre, et lorsqu'il y est monté après m'avoir serré encore une fois la main, je l'ai entendu qui disait au cocher : gare du Nord, ventre à terre.

— Êtes-vous bien sûr de ne pas vous tromper, Jacques ? Herman n'a-t-il pas dit : gare du Midi ?

— Non, Monsieur, j'ai très bien entendu. Il a positivement dit Nord.

— Eh bien, allez aussi me chercher une voiture ; mais pas un mot de tout cela. Entendez-vous. C'est une lubie d'Herman qui sera oubliée demain. Personne n'a à se mêler de cela.

— Je comprends, Monsieur.

— Allez, courez et ramenez-moi une voiture.

L'entrepreneur rentra chez lui, endossa fiévreusement une redingote et courut à la porte cochère avant que le valet, qui n'avait qu'à aller jusqu'au coin de la rue, pût être de retour.

Cette courte attente parut encore trop longue à M. Steenvliet ; il marronnait en lui-même, frappait du pied, serrait les poings et paraissait en proie à un profond chagrin et à une vive inquiétude.

Enfin, sans dire un mot de plus à son domestique, il monta en voiture en criant au cocher :

— Au Nord. Double prix si nous allons vite.

Le cocher enleva ses chevaux d'un coup de fouet et les stimula tellement que la voiture faillit verser en tournant l'angle de la rue de la Loi.

M. Steenvliet ne savait que penser. Pourquoi Herman s'était-il fait conduire à la gare du Nord ?

Il n'était donc pas allé au village où demeurait la fille de l'ouvrier ? Car il ne pouvait y aller que par la ligne du Midi. Où était-il donc allé ? Quoique le pauvre père essayât de se persuader que ses craintes n'étaient pas fondées, de temps en temps un frisson glacial parcourait ses membres.

Sous sa froideur et sa dureté apparentes se cachait une tendresse excessive pour son fils ; on pouvait même dire que celui-ci était l'unique objet de son amour et de sa sollicitude. Herman avait dit adieu au domestique les larmes aux yeux, un adieu solennel ! Qu'est-ce donc que le pauvre jeune homme pouvait bien avoir en tête ? Herman paraissait faible et irrésolu, mais l'entrepreneur savait bien qu'une volonté ferme et énergique se cachait au fond du caractère de son fils. C'était dans le sang. Cette résolution ne pouvait-elle pas le rendre capable de prendre le parti le plus insensé ? Ah ! Dieu, combien son cœur paternel était tourmenté par les plus effrayantes prévisions !... Mais son fils n'était probablement pas encore parti ; il le trouverait encore au chemin de fer, il le retiendrait, le menacerait

le sa colère, au besoin il le supplierait de renoncer à son projet ; et, s'il fallait absolument lui permettre de refuser la main de Clémence, eh bien, M. Steenvliet sacrifierait l'espoir de toute sa vie pour sauver son enfant égaré !

M. Steenvliet n'eut pas beaucoup le temps de réfléchir. La voiture s'arrêta devant la gare. Il sauta à terre, jeta une pièce de cinq francs au cocher et courut dans la station à droite et à gauche, regardant de tous côtés pour voir s'il n'apercevait pas Herman.

Mais toutes ses recherches furent infructueuses. Il se retourna vers les distributeurs de coupons ; il s'adressa aux employés, aux hommes d'équipe, aux hommes de peine, leur décrivit la personne et le costume de son fils et leur demanda s'ils ne l'avaient pas remarqué, ou s'ils ne savaient pas dans quelle direction il était parti.

Quelques-uns répondirent qu'ils avaient bien vu un jeune homme répondant au signalement donné ; mais l'un affirmait qu'il avait pris un coupon pour Liège ; un second disait qu'il l'avait vu monter dans le train d'Anvers, tandis qu'un troisième prétendait qu'il était parti pour Ostende.

Après avoir perdu là plus d'une heure, l'entrepreneur comprit l'inutilité de ses efforts, et monta dans un fiacre pour se faire ramener chez lui.

Alors seulement, et loin des yeux du monde, il

se livra au chagrin et à l'inquiétude qui lui serraient le cœur. Il resta longtemps immobile, la tête basse, les yeux fixes, perdu dans la contemplation de visions effrayantes. Peut-être craignait-il de perdre son fils pour toujours.

Sans qu'il s'en aperçût, des larmes coulaient lentement sur ses joues.

Quand la voiture s'arrêta devant sa porte et qu'il vit qu'il était chez lui, alors seulement il s'éveilla de son pénible rêve, et essuya d'un mouvement nerveux ses yeux noyés de pleurs.

Il ouvrit la portière, sauta à terre, paya le cocher sans prononcer une syllabe, rentra chez lui, et hâta le pas pour aller s'enfermer dans son cabinet. Mais Jacques, le vieux domestique, vint à sa rencontre tenant à la main un papier plié.

— Monsieur, lui dit-il, voici un télégramme pour vous.

— Un télégramme ? Donnez, donnez vite, s'écria l'entrepreneur. C'est peut-être de lui.

Il ouvrit la dépêche et lut :

« Mon père, je pars pour un pays étranger. Ne soyez pas inquiet de moi. Dès que j'aurai trouvé un séjour fixe, je vous écrirai. Quoi qu'il m'arrive, je vous aimerai toujours, et je vous serai éternellement reconnaissant.

— Hypocrite ! grommela le père blessé, en froissant le télégramme avec colère.

— Monsieur, s'il vous plaît, m'est-il permis de vous demander si ce télégramme vient de M. Herman? demanda le vieux domestique.

— Oui, Jacques, il vient de l'étourneau. Mais soyez tranquille, c'est encore une folle lubie sans gravité.

— Ah! Dieu soit loué !

M. Steenvliet entra dans son cabinet et se laiss tomber sur une chaise, épuisé. Mais il se releva aussitôt, serra les poings d'un air menaçant, et murmura avec une expression de colère et d'amertume :

— Le sans cœur ! le bourreau! Moi, son père, me faire souffrir ainsi, me faire mourir d'angoisse, d'inquiétude et de peur ! Ah ! c'est affreux. L'hypocrite ! Il m'aime, il me respecte ? Il me déchire le cœur sans pitié ! Ah ! il me le paiera cher, très cher. Pense-t-il donc rendre impossible son mariage avec Clémence d'Overburg ? Eh bien, il se trompe. J'ai confiance dans le temps; j'ai une patience que rien ne lasse, et une volonté de fer. Herman n'a pas d'argent; il faudra bien qu'il revienne au bout de quelques mois ou de quelques semaines, cela m'est égal. Il épousera tout de même mademoiselle d'Overburg, ne fût-ce que pour le punir de son affreuse cruauté envers moi. Oui, il se mariera, aussi vrai que j'existe.

Et l'entrepreneur appuya cet arrêt d'un violent coup de poing sur son bureau.

XI

Ce matin-là, Lina était assise près du poêle, la tête penchée sur sa poitrine et aussi immobile que si elle était endormie.

A ses pieds il y avait un chaudron plein d'eau ; sur ses genoux une pelure de pomme de terre en spirale, et elle tenait encore à la main le couteau dont elle venait de se servir pour les besoins du ménage.

Sa mère sortit de l'étable et la surprit dans cette attitude. Elle haussa les épaules avec compassion et lui dit :

— Lina, mon enfant, vous avez tort de rêvasser toujours ainsi en vous-même. A quoi réfléchissez-vous si profondément ?

— Comment pouvez-vous le demander, ma mère ? répondit la jeune fille. A quoi, à qui pensez-vous vous-même du matin au soir ? Je voudrais savoir

comment il va maintenant, mère. Ah ! s'il allait retomber dans ses erreurs passées ! La crainte qu'il pourrait devenir malheureux et se perdre peut-être m'afflige profondément. Cela est-il si étonnant !

— Non, mon enfant, je suis aussi inquiète que vous à cet égard, j'en conviens ; mais il faut garder une juste mesure en tout. Vous êtes tellement absorbée dans vos idées, que vous laissez là votre ouvrage pour vous abandonner à vos rêveries.

— Mon ouvrage est fini, ma mère, dit la jeune fille en se levant. Je vais allumer le poêle et mettre les pommes de terre sur le feu.

— Innocente, où sont vos esprits ? Il est encore une grosse heure trop tôt.

— Alors, je continuerai au jardin à piquer des tuteurs auprès des jeunes pois.

— Cela ne presse pas, Lina. Je vous ferai une autre proposition. J'ai remarqué tout à l'heure qu'il ne nous reste plus assez de pain ; demain le café nous manquera également. Il fait un temps superbe ; allez au village, cela vous distraira un peu.

— Au village, ma mère ? Et dimanche, suivant votre conseil, je suis allée à la messe à Hal pour ne pas rencontrer une de ces méchantes langues.

— Bah ! Lina, depuis lors les commérages ont bien diminué ; d'ailleurs, vous ne pouvez pas rester éternellement sans vous montrer au village ; cela paraîtrait encore plus étrange. Il vaut encore mieux

que l'on vous voie, mon enfant. De cette façon vous pourrez du moins convaincre nos amis qu'ils se sont trompés sur notre compte... Allez, Lina, cette promenade vous fera du bien; allez au village chercher du pain et du café.

— Eh bien, j'irai, ma mère, si vous le désirez. Au fond, je n'ai pas d'objection à y faire. On peut penser de moi ce qu'on veut; ma conscience est pure, et l'on ne me mangera pas là-bas.

La jeune fille ôta son tablier, se coiffa d'un autre bonnet, et se dirigea vers le village par le chemin de terre.

Le ciel n'avait pas un nuage; un doux vent d'ouest susurrait dans le feuillage vert des arbres et tempérait l'ardeur du soleil. Des milliers de fleurs étoilaient les champs et les prairies, et les oiseaux célébraient par leurs chansons amoureuses le retour du gai printemps.

Sous l'influence heureuse de ce beau temps, Lina redressait la tête et respirait à pleins poumons l'air chargé de senteurs printanières. Des idées consolantes surgissaient dans son esprit; un doux sourire entr'ouvrait ses lèvres, et elle marchait d'un pas allègre sous les arbres du chemin.

Insensiblement, cependant, elle ralentit le pas, et l'expression de son visage redevint sérieuse. Elle s'arrêta même tout à fait et demeura immobile, les yeux fixés au sol comme si elle interrogeait la terre

sur des choses douteuses dont la solution lui tenait au cœur. La réponse qui se présentait à son esprit ne devait pas être favorable, car elle secoua la tête avec un certain découragement.

Tout à coup un sourire éclaira de nouveau ses traits rassérénés, et elle dirigea joyeusement son regard sur les champs longeant le chemin, où elle voyait s'agiter au-dessus des fleurs jaunes des pissenlits une foule de boules floconneuses.

C'est la coutume, parmi les jeunes villageoises de certaines contrées, lorsqu'elles désirent ardemment quelque chose, de consulter, en soufflant dessus, les têtes floconneuses des pissenlits montés en graine. C'est ce que Lina voulait faire également.

Elle entra dans la prairie, choisit une de ces touffes de graines, l'approcha de sa bouche, et demanda à haute voix :

— Est-il malade ? Est-il bien portant ?

Elle répéta plusieurs fois ces questions, et chaque fois elle souffla avec force sur la touffe, jusqu'à ce que le dernier flocon de graine se fût envolé et eût ainsi répondu affirmativement à la dernière question posée.

Le résultat final de cette consultation fut sans doute favorable, car le visage de Lina respirait le contentement, et elle jeta vers le ciel un coup d'œil furtif, comme si elle éprouvait le besoin de remercier Dieu.

Elle s'était déjà retournée et se disposait à sortir de la prairie, lorsqu'une idée lui vint : Elle s'arrêta, regarda les pissenlits en hésitant, et, obéissant à une attraction mystérieuse, elle cueillit une nouvelle tête floconneuse de pissenlit, et demanda d'une voix à peine perceptible :

— Le reverrai-je encore?... Ne le reverrai-je plus jamais?

Sa main tremblait ; elle osait à peine souffler, et à mesure que les graines se détachaient de la tige, son anxiété grandissait. Elle craignait évidemment une réponse défavorable.

Sans attendre le résultat final de l'épreuve, elle jeta la tête du pissenlit, éclata de rire et s'écria :

— Ah ! folle que je suis ! Qu'est-ce que cette innocente fleur sait de ces choses-là ?

Elle ajouta d'une voix plus contenue :

— Je ne peux plus le revoir, et je ne désire pas le voir encore... Que c'est cruel, cependant ! C'est comme si une autre Lina vivait en moi, une Lina qui pense, qui souhaite et qui espère, sans ma participation, et même contre mon gré... Mais tout cela, ce sont des folies. Que dirait ma mère si elle me voyait dans la prairie, interrogeant les pissenlits comme une enfant ? Allons, allons, acquittons-nous de notre commission.

Elle rentra dans le chemin de terre, pressa le

pas, et atteignit peu de temps après les premières maisons du village.

Elle ne remarqua point que çà et là, lorsqu'elle passait, certaines gens venaient sur le seuil de leur porte pour la suivre des yeux, et que même un vieux paysan tendit vers elle son poing menaçant.

Dans la première rue, elle vit venir la petite Catherine, la fille du forgeron, qui avait toujours été une de ses bonnes amies. Elle voulait aller au-devant d'elle et prononçait déjà son nom ; mais à peine la petite Catherine eut-elle reconnu celle qui l'appelait, qu'une expression de mépris et d'aversion se montra sur sa figure, et qu'elle s'enfuit en toute hâte dans le village.

Lina soupçonnait les raisons de cette étrange conduite. La bonne petite Catherine s'était laissé tromper par les commérages. Lina en fut profondément affligée, mais Catherine était une fille naïve et crédule. Lina, après avoir fini ses commissions, se proposait d'aller chez elle, et quelques paroles suffiraient pour convaincre le forgeron, qui était un homme raisonnable, et sa fille, qu'ils s'étaient laissé conter des fables ridicules par de méchantes langues.

C'est dans ces consolantes dispositions d'esprit que Lina arriva sur la grand'place du village. L'auberge de *l'Aigle d'or* était droit devant elle. Elle vit les deux filles, Léocadie et Isabelle, qui se te-

naient derrière la fenêtre, et la regardaient avec une expression de haine et de mépris, en lui faisant des gestes de menace.

Loin d'être embarrassée ou confuse, Lina regarda de son côté les deux filles bien en face, d'un air de bravade. Les gens de *l'Aigle d'or* n'étaient-ils pas les ennemis d'Herman? Léocadie et Isabelle, par dépit de ce qu'il ne voulait plus venir à *l'Aigle d'or*, n'avaient-elles pas été les premières à répandre sur son compte la médisance et la calomnie?

Cela suffisait pour rendre à Lina tout le courage, toute la fierté de l'innocence. Elle passa devant *l'Aigle d'or* avec un sourire moqueur, et l'expression de son visage signifiait qu'elle ne faisait aucun cas de l'estime de personnes telles qu'Isabelle et Léocadie.

Préoccupée de cette circonstance, elle ne remarqua pas, bien loin, à côté de l'église, un groupe nombreux de gens qui la regardaient. On y procédait à la vente à la criée du mobilier et du bétail de la veuve Struyf, récemment décédée, et à cette occasion la maison mortuaire était pleine de monde.

Lina entra dans la boutique de l'épicier. Deux autres chalands se tenaient devant le comptoir, attendant leur tour d'être servis. C'étaient une jeune fille et un garçon bien connus de Lina. Au village, tout le monde se connaît.

— Bonjour, Fifine Bals. Beau temps aujourd'hui,

n'est-ce pas? Bonjour, Martin Palinck. On nous a dit que vous aviez la fièvre; mais, Dieu soit loué! vous paraissez frais comme une rose. Votre vache tachetée est-elle vendue?

La seule réponse qu'elle obtint fut un grognement inintelligible, et elle remarqua avec un certain effroi que la jeune fille et le jeune garçon reculaient insensiblement pour s'éloigner d'elle le plus possible.

— Mais, braves gens, dit-elle d'un ton plaintif, pensez-vous que j'aie le choléra et que je vous le communiquerai?

— C'est tout comme, grommela Fifine Bals. Qui traîne sa réputation dans la boue doit rester éloigné des honnêtes gens.

— Ah! vous aussi, vous avez ajouté foi à la calomnie? répliqua Lina. Mais de tout ce qu'on dit il n'y a rien de vrai.

— Vous nous prenez donc pour des enfants innocents? ricana Martin Palinck. Beaucoup de gens, — et moi-même, — ont vu de leurs propres yeux, vu, depuis bien des semaines, qu'un riche monsieur de la ville vient presque tous les jours dans votre maison. Cela n'est pas vrai non plus, dites?

Lina parut déconcertée.

— Oui, cela est vrai, balbutia-t-elle, mais il venait par pure amitié.

— Naturellement; ce n'est pas la haine qui l'amenait, c'est certain.

— Dès qu'il a appris qu'on interprétait mal ses visites, il est parti pour ne plus jamais revenir.

— Faites croire cela aux oies.

— Mais, mon ami, soyez donc raisonnable, et laissez-moi vous expliquer...

— Mon ami, osez-vous dire! Fi, je vous le défends. Appelez votre ami celui qui vous donne des boucles d'oreilles de diamant.

Attristée jusqu'aux larmes, Lina essaya encore de se justifier; mais le jeune homme, aigri et irrité, l'interrompit aussitôt et dit à la boutiquière :

— Je ne sais pas comment cette impudente linotte ose encore mettre les pieds dans votre boutique. Dépêchez-vous de la servir, patronne, pour qu'elle s'en aille bien vite.

— Oui, alors nous serons délivrés de sa déshonorable présence, ajouta Fifine.

Lina avait le cœur brisé. Elle s'approcha du comptoir d'un air craintif et demanda timidement ce dont elle avait besoin, en regardant l'épicière dans les yeux tristement et avec une supplication muette, comme pour implorer sa pitié.

La boutiquière haussa les épaules et se mit à peser sans rien dire le café demandé.

Pendant ce temps, on entendait dans la rue un bruit de voix qui se rapprochait insensiblement, et qui, redoublant de force, semblait s'arrêter devant la boutique.

Lina n'avait plus le cœur de regarder vers la porte. Au frémissement de ses membres, aux grosses larmes qui brillaient dans ses yeux, on voyait qu'elle comprenait ce que signifiait ce rassemblement des villageois devant la boutique de l'épicière.

En effet, dès qu'Isabelle et Léocadie eurent annoncé à leur père la présence de Lina Wouters dans le village, celui-ci s'était rendu auprès de son valet d'écurie, un lourd et méchant imbécile, et l'avait envoyé sur la Grand'Place pour exciter les gens contre la jeune fille. Pauw le tortu s'était immédiatement acquitté de cette commission, et il se tenait maintenant au milieu d'une trentaine de jeunes garçons, de femmes, et d'hommes âgés, devant la porte de la boutique.

D'abord on n'entendait pas distinctement ce qui se disait dans les rangs de cette foule malveillante; la plupart des assistants n'étaient venus là que par curiosité, et les autres n'étaient pas encore assez montés pour se répandre en injures et en paroles grossières.

Mais le valet d'écurie de *l'Aigle d'or* éleva la voix, et cria tout haut de manière à être entendu jusqu'au fond de la boutique :

—Jetez cette sale coureuse à la porte ! Ahou ! Ahou !

Et il ajouta un chapelet de paroles si grossières, qu'en tout autres circonstances elles eussent fait rougir de honte les auditeurs.

— Tenez, malheureuse fille, voilà le café demandé, dit la boutiquière. Les gens sont bien montés contre vous. Vous voyez maintenant ce qu'il en coûte de ne pas conserver sa bonne renommée. Retournez bien vite chez vous, c'est le mieux que vous pouvez faire.

Lina aurait bien voulu suivre ce conseil, mais elle avait encore à chercher du pain chez le boulanger. De plus, elle était blessée et indignée d'entendre le valet de *l'Aigle d'or* élever la voix et exciter la foule contre elle. Elle n'ignorait pas quel rôle actif et méchant Pauw le tortu avait joué dans les calomnies répandues contre Herman Steenvliet et contre elle-même.

Avec une sorte de résolution virile elle redressa la tête et sortit hardiment de la boutique. Son attitude décidée fit reculer les jeunes garçons groupés dans la rue, qui lui livrèrent passage pour se rendre à la boulangerie. Mais elle fut immédiatement suivie à deux ou trois pas de distance, et accablée des injures les plus grossières.

Malgré les excitations de Pauw, Lina atteignit pourtant la maison du boulanger, où elle entra pendant que l'on criait furieusement derrière elle:

— Pas de pain pour la coureuse, ne lui donnez pas de pain!

— Sortez de ma maison, et n'y rentrez plus jamais, dit la boulangère à la pauvre fille terrifiée.

Comment osez-vous encore vous montrer au village après une conduite aussi déshonorante ? N'êtes-vous pas honteuse ? Allez, allez, hors d'ici, et dites à votre mère qu'il n'y a plus de pain ici pour elle.

Combien Lina se sentait malheureuse en ce moment ! Elle était donc pour tous un objet de haine et de mépris, comme une criminelle ! Évitée, repoussée, redoutée comme une pestiférée ! On lui refusait du pain, et si on l'avait pu, on aurait, à cause d'elle, condamné son grand-père et sa mère à mourir de faim !

L'injustice des gens lui semblait si grande qu'elle se révoltait au fond de sa conscience, et qu'elle reparut au milieu des villageois résolue et la tête haute.

De même que la première fois on la laissa faire quelques pas en avant, sans autre obstacle que des injures : mais Pauw le tortu, s'apercevant qu'elle voulait quitter le village et retourner chez elle, courut en avant avec trois ou quatre polissons, et lui barra le chemin.

— Que voulez-vous de moi, méchante langue que vous êtes ? dit Lina au valet d'écurie de *l'Aigle d'or*. Ne vous suffit-il pas d'avoir dit toute sorte de mal de moi comme un calomniateur que vous êtes, et faut-il encore que vous excitiez ces jeunes gens simples et crédules à me maltraiter ? Mais je vous préviens que le premier qui ose me toucher

apprendra à ses dépens qu'il n'a pas affaire à un enfant.

Comme pour répondre à cette bravade, Pauw saisit le ruban qui pendait sur son épaule et lu arracha son bonnet de la tête. Mais mal lui en prit car il reçut de la jeune fille un soufflet si bien appliqué qu'il tomba à la renverse dans la poussière.

Tandis que Lina ramassait son bonnet et tâchai de le rajuster sur ses cheveux qui s'étaient dénoués le valet d'écurie se releva et, écumant de rage, i cria à ses compagnons de jeter de la boue et des pierres après cette fille sans vergogne, pour la chasser du village. Joignant l'action aux paroles, il se baissa, et, ne trouvant pas de pierres sous la main il ramassa de la boue dans l'ornière et la lui jeta à la figure.

Excités par ces paroles haineuses, beaucoup de jeunes garçons et même quelques femmes suivirent son exemple. Les mottes de terre et la boue volaient comme un nuage autour de la tête de la malheureuse Lina, qui, voyant bien qu'elle était impuissante à résister plus longtemps, essaya d'atteindre la sortie du village.

Mais, hélas ! elle en fut également empêchée. Le nombre de ses ennemis s'était tellement accru qu'elle se vit bientôt entourée de tous côtés et que perdant courage, elle se résigna à supporter l'orage la tête basse et les yeux fermés, jusqu'à ce que

ses agresseurs fussent fatigués de leur jeu cruel, ou qu'elle-même y succombât.

Mais alors parut tout à coup au milieu du groupe hostile un vieillard de haute taille qui frappait sur eux avec un mètre en bois de chêne, et les dispersa.

Un cri de délivrance s'échappa de la poitrine oppressée de Lina; elle s'élança vers son sauveur, se jeta à son cou, et s'écria:

— Ah! grand-père, c'est Dieu qui vous envoie. Si vous n'étiez pas arrivé, ces méchantes gens m'auraient peut-être tuée à coups de pierre.

— Ah! ma pauvre Lina, vous voir traitée ainsi; soupira Jean Wouters. Me fallait-il encore, dans mes vieux jours, voir chose pareille? J'ai beaucoup souffert, mais aujourd'hui.....

Il ne put en dire davantage et se mit à pleurer: ses larmes se mêlaient aux larmes de l'enfant qu'il aimait plus que la prunelle de ses yeux, et qu'il voyait maintenant injustement condamnée à une honte et à une douleur éternelles...

Pauw et sa bande s'étaient mis prudemment hors des atteintes du vieux charpentier, mais ils continuaient à crier de loin de scandaleuses injures qui perçaient le cœur de Jean Wouters comme autant de coups de couteau. Quoi! l'on osait articuler de pareilles infamies contre son innocente petite-fille. C'était à mourir de douleur; c'était à rentrer sous terre, de honte.

— Venez, mon enfant, retournons à la maison,

dit-il. Mon sang bout : je pourrais faire un malheur et cela serait encore bien pis. Vous tremblez, et vous êtes effrayée ? Ne craignez plus rien ; j'ai encore assez de courage et de force pour vous défendre.

Il la prit par la main et se dirigea avec elle, à pas lents, vers la rue latérale qui devait le conduire dans la campagne. Mais Pauw et ses compagnons, devinant son intention, parurent enflammés d'une rage nouvelle. Ils se rapprochèrent jusqu'à une certaine distance, redoublèrent d'injures et de gros mots contre la malheureuse Lina, et se remirent à lui lancer de la boue et des mottes de terre.

En ce moment un gros morceau de terre durci l'atteignit si violemment à l'épaule qu'elle poussa un cri de douleur.

— Bourreaux stupides, brutes sans âme ! cria Jean Wouters en tournant ses yeux qui lançaient des éclairs vers cette foule tumultueuse, pour voir qui avait jeté ; mais le groupe était si nombreux et les agresseurs étaient entourés de tant de gens simplement indifférents ou curieux, qu'il dut reconnaître son impuissance et renoncer à toute idée de résistance.

— Lina, Lina, venez vite, dépêchons-nous, dit-il, il n'y a pas d'autre moyen...

A ces mots il doubla le pas et enfila la rue latérale, suivi par la foule qui ne le quitta qu'aux dernières maisons du village, et remplissait l'air de ses cris furieux et de ses vociférations injurieuses.

XII

Lorsque Jean Wouters, rentrant dans sa maison, raconta à la mère de Lina le traitement barbare que l'on avait infligé à la pauvre enfant dans le village, la maisonnette fut remplie pendant quelque temps de cris de désespoir et de pleurs de colère.

Malgré sa propre douleur, Lina s'efforça de consoler sa mère et son grand-père en se mettant, en apparence du moins, au-dessus de la calomnie, et indifférente à la lâche agression des villageois égarés.

Elle réussit à calmer quelque peu les vieilles gens et à les décider à prendre leur repas : l'heure habituelle était passée depuis longtemps, et le grand-père ne pouvait pas arriver trop tard à son travail. Tous sentaient qu'en ce moment plus qu'en tout autre une pareille négligence pourrait être fatale. Aussi, à peine Jean Wouters eut-il mangé, bien

à contre-cœur, quelques pommes de terre, qu'il se leva de table, et sortit pour se rendre au village, où il travaillait.

Lina continua ses efforts pour dépeindre à sa mère, sous des couleurs moins sombres, les scènes qui s'étaient passées le matin. Que leur importait, au fond, que les gens du village, excités par les filles de *l'Aigle d'or* et leur valet d'écurie, fussent montés contre eux ? Leur conscience leur reprochait-elle quelque chose, et tout ce qui se racontait là-bas était-il autre chose que fausseté et calomnie ? D'ailleurs, cela changerait bientôt, dès que l'on saurait que M. Herman ne mettait plus le pied chez eux. En attendant, ils n'avaient pas besoin de conserver des relations avec le village ; ils pouvaient aller aux offices à Loth, et s'y approvisionner de tout ce dont ils avaient besoin, comme Lina avait d'ailleurs l'intention de le faire cet après-midi même, dès que la table serait desservie et la vaisselle lavée.

En causant ainsi de leur triste situation, Lina avait encore assez d'empire sur elle-même pour esquisser de temps en temps un sourire, et pour parler en plaisantant de la méchanceté des villageois. Sous l'influence de ces paroles consolantes, la tristesse de la veuve se changea petit à petit en une vive rancune contre l'aubergiste de *l'Aigle d'or* et son stupide valet. L'épanchement de sa colère

soulagea son cœur, et ramena un repos relatif dans son âme endolorie.

D'abord elle avait approuvé le projet de sa fille d'aller chercher à Loth le pain qu'on lui avait refusé au village. Elle se mit à réfléchir pourtant, non sans effroi, que Lina pouvait rencontrer encore sur son chemin de méchantes gens qui l'insulteraient et l'injurieraient.

Aussi manifesta-t-elle l'intention d'aller elle-même à Loth, prétendant qu'elle éprouvait le besoin de prendre un peu l'air. Elle avait la tête lourde, et cette promenade la remettrait tout à fait.

La jeune fille ne fit pas d'objections et elle sourit même sans contrainte en souhaitant à sa mère une bonne promenade.

Mais lorsque la veuve fut partie et eut disparu dans le chemin creux, Lina rentra dans sa chambre, s'affaissa sur une chaise, mit ses mains sur ses yeux, et commença à pleurer à chaudes larmes.

Elle resta longtemps ainsi, soulageant à force de pleurer son cœur meurtri du poids qui l'oppressait.

Enfin, le courage lui revint; elle se leva, secoua la tête et essuya ses larmes. Elle prit une houe, alla au jardin tout contre la haie, s'agenouilla sur le bord d'un parterre de verdure, et se mit à sarcler les jeunes carottes.

Parfois elle restait immobile tout à coup, et s'absorbait dans ses pensées, puis après une courte

interruption elle reprenait de nouveau son travail avec activité. Sans doute, lorsque son visage exprimait la tristesse et l'indignation, elle pensait aux grossières injures auxquelles elle avait été en butte; mais souvent un doux sourire entr'ouvrait ses lèvres, et une sorte d'orgueil brillait dans ses yeux. A quoi, à qui pensait-elle alors ?

Tandis que la jeune fille travaillait ainsi tout absorbée, un monsieur déjà avancé en âge s'avançait par le chemin de terre qui vient du village. Il cherchait évidemment à reconnaître le pays, car il regardait de tous côtés et paraissait fort impatienté.

Heureusement, un paysan sorti d'un sentier latéral déboucha en ce moment sur le chemin.

Le monsieur lui demanda quelque chose. L'homme, continuant sa route, lui désigna du doigt la maisonnette de Jean Wouters et murmura :

— C'est là, derrière cette haie d'épine.

Un sourire amer plissa les lèvres du vieux monsieur, tandis qu'il dirigeait ses regards vers l'humble demeure.

—Ah ! c'est là, derrière la haie d'épine, répéta-t-il en ricanant. C'est dans cette misérable hutte qu'elle demeure, la sorcière villageoise, la grossière sirène qui tient le fils de Steenvliet le millionnaire captif dans ses filets ! Je sens mon front rougir de honte et d'humiliation. C'est donc là le pays étranger pour lequel mon imbécile de fils est parti ? Me

tromper ainsi ! Ah ! ah ! nous allons mettre définitivement fin à cette indigne comédie.

Cependant, lorsqu'il eut pénétré dans le jardinet à l'intérieur de la haie, il s'arrêta tout à coup en regardant les belles fleurs si bien entretenues qui parfumaient l'air aux deux côtés du sentier conduisant à la maison. Un sourire d'une douceur singulière éclaira son visage.

Ces fleurs communes étaient pour lui aussi des amies d'enfance, et elles lui rappelaient les beaux jours de son premier amour, lorsque son âme n'avait pas encore perdu sa candeur printanière dans la bataille de la vie et la poursuite de la fortune.

Ces idées l'amenèrent à considérer la maisonnette avec moins de prévention. Elle ressemblait réellement à la demeure des parents de sa défunte femme. Elle était plus petite, à la vérité ; mais ce noyer, cette vigne, ces fenêtres vertes avec leurs petits rideaux plissés! Combien de fois n'avait-il pas, avec des battements de cœur, fait pour elle un petit bouquet de ces mêmes fleurs ! Et comme le bon grand-père lui souriait amicalement derrière de petits rideaux blancs pareils à ceux-ci ! Ah ! il se le rappelait encore : le puits avait entendu le premier, le pudique aveu de son amour pour elle. Elle était venue puiser de l'eau, et il avait profité de l'occasion pour lui balbutier à l'oreille ce qu'il avait sur le cœur. Cette larme de bonheur sur sa joue quel diamant

pouvait avoir pour lui plus de prix que cette perle humide ?

Il secoua la tête comme pour chasser des idées importunes et grommela d'un ton mécontent :

— Ah çà ! est-ce que je deviens aussi bête que mon fils? Vais-je me laisser attendrir follement par des choses qu'on trouve dans toutes les maisons de paysan ? Il ne manquerait plus que cela ! Allons, allons, pas de folie ; arrachons un fils dénaturé aux griffes de cette enchanteresse !

La porte était grande ouverte ; il entra, mais ne rencontra personne.

Au lieu d'appeler, il fit l'inspection de la chambre, probablement dans l'espoir d'y découvrir quelque chose qui trahît la présence de son fils.

— Rien, absolument rien ! grommela-t-il. S'il est vrai, ainsi que l'affirment les gens du village, qu'il lui donne beaucoup d'argent, elle ne l'a certainement pas employé à acheter de beaux meubles. Tout ici indique la gêne et la pauvreté... Mais comme tout est propre, pourtant, et reluisant ! Ce sable blanc sur les carreaux, cette draperie de cheminée finement plissée, ce crucifix avec sa branche de buis bénit entre ces deux perroquets de plâtre peints en vert... C'est comme dans la maison de ma mère. Je la vois encore ; j'étais un petit garçon alors ; elle me joint les mains et m'apprend à bégayer « Notre père qui êtes aux cieux... »

Mais est-ce que je perds la tête? Qu'est-ce qui m'arrive donc? Me voilà tout prêt à pleurer. J'oublie que j'ai une tâche sérieuse à remplir ici... Personne? Mon fils doit être ici cependant. Il est peut-être au jardin avec elle.

Poussé par cette idée, il marcha vers la porte de derrière qui était également ouverte. Il se disposait à appeler, lorsqu'il aperçut au bout du jardin une jeune fille agenouillée et profondément courbée vers la terre, en train d'arracher les mauvaises herbes d'une couche de jeunes carottes.

C'était donc là l'ennemie de son bonheur, l'obstacle à l'élévation de son fils dans le monde. Il ne pouvait pas se tromper, car on lui avait dit dans le village qu'il n'y avait qu'une seule fille dans la maison.

Pendant un instant ses yeux restèrent fixés avec amertume sur la jeune fille occupée à sarcler; un sourire de mépris plissa même ses lèvres lorsqu'il contempla ses vêtements: son corsage brun, sa jupe verte et son mouchoir de cou en coton à fleurs, pauvres et usés, quoique portés avec une certaine élégance?

Un mouvement qu'elle fit permit en cet instant à M. Steenvliet de voir les traits de son visage. Il frémit de crainte pour son fils. Ah! il comprenait maintenant comment un jeune homme inexpérimenté avait pu se laisser charmer et séduire par une fille qui, sous le masque d'un frais et ravis-

sant visage, cachait sa fausseté et sa cupidité. Maintenant elle paraissait travailler d'arrache-pied sans penser à rien ; mais probablement ils l'avaient vu venir; Herman s'était caché quelque part, et la jeune fille rusée faisait semblant de ne rien savoir.

— Holà ! Y a-t-il quelqu'un au logis ? cria-t-il !

La jeune fille se leva, le regarda un instant avec étonnement, puis accourut vers lui avec un cri de joie et lui dit :

— Bonjour, monsieur Steenvliet ! Quel bonheur de vous voir ici ! Et comment se porte M. Herman ?

— Quoi, M. Steenvliet ? grommela l'entrepreneur, à la fois surpris et blessé. D'où savez-vous mon nom ?

— Je vous reconnais, Monsieur; votre fils vous ressemble étonnamment.

— Voilà la première fois qu'on me dit cela. Vous croyez me flatter... Herman m'a vu venir, n'est-il pas vrai ?

— Ah ! je vous en supplie, monsieur Steenvliet, tranquillisez-moi. Lorsque M. Herman nous a quittés pour la dernière fois, il était si triste, si désespéré ! N'est-il pas malade ?

— Ne faites donc pas l'ignorante, dit l'entrepreneur d'un ton acerbe. Vous cherchez à me faire sortir du jardin ; mais ces grosses malices ne peuvent pas réussir avec moi. Herman est ici, et je veux le voir, tout de suite, sans retard.

— Mais pourquoi avez-vous l'air si fâché contre

moi, Monsieur? murmura Lina de plus en plus étonnée. M. Herman serait ici? Je n'en sais rien. Il y a cinq jours qu'il nous a honorés la dernière fois de sa visite.

— Vous me trompez.

— Ah! Monsieur, moi vous tromper? Pourquoi?

— Mon fils vient ici tous les jours.

— Oui, précédemment nous le voyions deux ou trois fois par semaine; mais à présent il ne viendra plus jamais ici.

— Alors, vous voulez me faire croire qu'il a rompu tout à fait avec vous?

— Je ne comprends pas bien. Mon grand-père a interdit à M. Herman l'accès de notre maison, et M. Herman a promis d'obéir, si pénible que lui fût cet adieu définitif.

— Serait-il possible? On a chassé mon fils d'ici?

— On l'a prié, supplié, d'oublier désormais le chemin de notre humble maisonnette.

— S'était-il donc mal conduit, même envers vous?

— Non, il est la bonté et l'honnêteté même. Mais les gens du village disaient de nous toute sorte de mal à cause des visites que M. Herman nous rendait. Ils croyaient que nous l'attirions chez nous pour nous faire donner de l'argent, ils osaient même répandre le bruit que j'avais accepté de lui des robes de soie et des pendants d'oreilles en brillants.

— Je viens du village ; un honnête habitant m'a affirmé avoir vu de ses propres yeux vos robes de soie et vos boucles d'oreille en brillants... Et cela ne serait pas vrai ?

— Oh ! Monsieur, les gens du village ne savent pas ce qu'ils disent. Votre fils respectait trop notre pauvreté pour nous offrir quelque chose, et nous attachions un trop haut prix à son estime et à son amitié pour accepter quelque chose de lui.

L'entrepreneur ne savait que penser. Il luttait vainement contre l'influence enchanteresse de la naïve jeune fille, dont les doux yeux, la voix musicale et le langage calme et réservé étaient l'indice certain d'une âme pure et d'un cœur sincère.

— Mais c'est incompréhensible, murmura-t-il. Vous ne me ferez pourtant pas croire que mon fils passait ici des journées entières à boire du lait battu. Que venait-il donc y faire, suivant vous ?

— La calomnie est une bête venimeuse, dit-elle en poussant un profond soupir. Ce que les villageois égarés pensent de moi peut m'affliger, mais non pas me décourager. Mais que vous, monsieur Steenvliet, vous, son père, pour qui il a tant d'affection et de respect, ayez pu croire aux méchants bruits répandus contre lui et contre moi, cela me fait saigner le cœur. Ah ! permettez-moi de vous faire connaître la vérité. Je vous en supplie, entrez dans la maison, asseyez-vous, et veuillez m'écouter

pendant quelques instants. Je vous dirai ce que M. Herman venait faire ici. Nous ne demandons rien de lui ni de vous que votre estime, et je suis bien sûre qu'après mes explications vous reconnaîtrez que vous n'avez pas le droit de nous la refuser.

Dominé par sa résolution, l'entrepreneur la suivit dans la maison et accepta la chaise qu'elle lui offrait.

— Eh bien, parlez maintenant, dit-il.

— Je ne sais pas, commença la jeune fille en hésitant, comment vous raconter quel singulier hasard amena M. Herman chez nous pour la première fois. Il y avait eu une fête entre amis à *l'Aigle d'or*, et l'on y avait, paraît-il, bu beaucoup de vin. Très tard dans la soirée nous trouvâmes, sous le plus grand noyer qui est là devant la porte, un jeune monsieur étendu tout de son long par terre. Il était malade. Nous le portâmes dans la maison et nous le soignâmes. C'était M. Herman, votre fils. Je le reconnus du premier coup d'œil, et dès qu'il se fut un peu reposé et qu'il eut repris ses sens, il me reconnut également. Nous nous mîmes à parler des belles années de notre enfance, lorsque nous allions tous les jours ensemble à l'école, la main dans la main, et que nous jouions gaiement tous les deux.

— Qu'est-ce que vous me racontez là ? interrompit l'entrepreneur — Qui êtes-vous donc ?

— Ah ! innocente que je suis, s'écria la jeune fille, ne le savez-vous pas, Monsieur ? Mon père était autrefois votre ami, et moi j'étais l'inséparable compagne de jeux de votre fils.

— En effet, Wouters, Victor Wouters...

— C'est le nom de mon père, Monsieur.

— Avez-vous donc demeuré précédemment à Ruysbroeck ?

— Oui, Monsieur, juste en face de votre maison.

— Victor Wouters vit-il encore ?

— Non, Dieu l'a rappelé à lui. Ma mère est veuve depuis longtemps, mais son vieux père demeure avec nous.

— Et vous êtes fille de Victor Wouters ? Il me semble qu'il me souvient d'une petite fille...

— Mais, Monsieur, j'ai été si souvent assise sur un de vos genoux, tandis que Herman enfourchait l'autre. Vous nous faisiez aller à dada ensemble. Ne vous en souvenez-vous plus ? La petite Caroline Wouters avec sa tête blonde bouclée ? L'enfant gâtée de la mère et de la grand'mère Steenvliet.

— Quoi ! comment ! Vous êtes la petite Caroline Wouters ? s'écria l'entrepreneur, la jolie et aimable enfant qui charmait tout le monde par sa douceur ?

Et, s'oubliant pendant un instant, il saisit les deux mains de la jeune fille et les serra dans les siennes, en la regardant avec une sorte de joyeux enthousiasme.

— Vous, Caroline, murmura-t-il, vous seriez une mauvaise femme, vous seriez devenue une créature sans cœur et sans honneur? Impossible! Je ne puis, je ne veux pas le croire. Venez, mon enfant, asseyez-vous aussi et continuez; donnez-moi la conviction que les gens du village vous ont calomniée, je vous en serai reconnaissant.

— Eh bien, reprit Lina, quelques jours plus tard M. Herman est revenu. Il nous avait dit lui-même qu'il craignait d'être conduit à sa perte par cette funeste habitude de boire tant de vin avec ses amis. Cela m'attristait profondément. Lorsque nous étions encore enfants, Herman m'a sauvé un jour la vie en me tirant du ruisseau le Malbeck où j'étais tombée, vous devez vous le rappeler, Monsieur, car vous n'aviez pas voulu le croire et vous l'aviez puni parce qu'il était rentré au logis tout couvert de boue.

— En effet, je me le rappelle, pauvre garçon, il a reçu une volée de giffles, tandis qu'il méritait plutôt une médaille d'honneur. Ah! Caroline, quel joli couple d'enfants vous formiez à vous deux! Lui, hardi et déjà généreux, vous, aimable et douce. Je vois encore ma bonne et défunte femme vous serrer tous les deux dans ses bras, avec autant d'amour et d'orgueil que si vous aviez été aussi son enfant. Quelle douce et noble femme c'était, n'est-ce pas?

— Elle me sourit encore souvent dans mes rêves, Monsieur.

— Ne parlons plus de cela, Caroline, il n'est pas bon de penser à ces choses qui sont passées depuis si longtemps, il y a, hélas, dans ces souvenirs, tant de places devenues vides !

— Comme je vous le disais, Monsieur, poursuivit la jeune fille, la reconnaissance me fit former le projet de sauver M. Herman à mon tour. Je conviens que pour atteindre ce but j'ai fait tout ce qui était possible pour l'attirer ici. Nuit et jour j'ai calculé les moyens d'y parvenir et ma mère m'y a aidée. Le bon Dieu ne devait pas désapprouver mon intention, puisqu'il a secondé mes efforts. Oui, Monsieur, mon unique désir était de tenir M. Herman éloigné des plaisirs malsains et des orgies où l'entraînaient ses amis. Ce but, je l'ai atteint. M. Herman, depuis qu'il est venu chez nous, évite les occasions qui pouvaient l'entraîner à boire. Il est guéri et sauvé. Il est vrai que j'ai à souffrir cruellement à cause de cela. Ce matin même on m'a chassée du village en me jetant de la boue et des pierres; mais je ne regrette pas ce que j'ai fait, au contraire, je bénis le ciel qui m'a permis de m'acquitter envers M. Herman du bienfait que j'ai reçu de lui dans mon enfance.

L'entrepreneur la regardait avec des yeux qui ne brillaient pas seulement d'admiration, mais qui se mouillaient aussi d'attendrissement. Il comprenait parfaitement maintenant comment il se faisait que

son fils se fût laissé charmer par l'aimable fille qui avait été son amie d'enfance. Lui-même, son père, malgré ses cheveux gris, se sentait tellement sous le charme, qu'il oubliait sa propre situation. Il se leva, posa son bras sur l'épaule de la jeune fille et effleura son front pur d'un baiser paternel.

— C'est donc vous, ma bonne Caroline, dit-il doucement, qui avez tiré Herman du chemin dangereux de la dissipation et du vice ? Oh ! soyez-en bénie, mon enfant ! Et moi qui croyais que vous étiez la seule cause de mon chagrin.

— Moi, la cause de votre chagrin, Monsieur ?

— Herman devait se marier avec une jeune fille de haute noblesse. Il refuse... Ce rayon de bonheur dans vos yeux ! Ce refus vous réjouit donc ?

— Oh ! non, il me surprend et m'étonne. Il nous avait pourtant si fermement assuré qu'il était positivement décidé à se conformer à vos désirs !

— A moi aussi il a promis la même chose plusieurs fois. C'était le vœu, le rêve de toute ma vie ; j'allais toucher au but de tous mes efforts et maintenant, maintenant il refuse obstinément. Oui, pour se soustraire à mes ordres, à mes prières, peut-être pour me tromper, il ose m'écrire qu'il est parti pour un pays étranger.

— Pour un pays étranger ? Herman ? O mon Dieu ! s'écria la jeune fille dont les yeux se mouillèrent

de larmes. Lui, s'en aller courir loin de sa patrie, loin de son père ? Maintenant je comprends votre chagrin, Monsieur, il est votre unique enfant. Pour moi il n'est qu'un ancien compagnon de jeux, un ami, et cependant mon cœur se brise d'angoisse et de pitié.

— Oui, oui, je le vois bien, dit l'entrepreneur avec inquiétude, un ami et probablement aussi quelque chose de plus. Il est nécessaire que je voie clair là-dedans. Je vais savoir, Caroline, si vous êtes réellement sincère et si vous ne reculez pas devant un aveu bien franc... Mon fils vous aime. Vous le savez, n'est-il pas vrai ?

Pendant un instant la jeune fille le regarda avec stupeur, comme si elle ne l'avait pas bien compris; mais sans doute un rayon de lumière descendit tout à coup dans son esprit, car une vive rougeur s'épanouit sur son visage.

— Eh bien, vous ne répondez rien ? C'est donc vrai ? Ce n'est probablement pas votre faute, Caroline; mais du moins vous étiez maîtresse de votre propre cœur. L'aimez-vous ?

— Ah ! Monsieur, que pensez-vous de moi, répondit la jeune fille en balbutiant et sans lever les yeux. M. Herman ne m'a jamais parlé de pareilles choses.

— Soit, mais je répète ma réponse, l'aimez-vous?

— L'aimer ? Qu'est-ce que c'est qu'aimer, Mon-

sieur? dit-elle en soupirant. Être capable de se dévouer pour quelqu'un, sacrifier pour lui sa bonne réputation et le repos de sa vie, et n'espérer rien, ne souhaiter aucune autre récompense que le plaisir de le rendre heureux, est-ce là aimer?

— Cela y ressemble fort, du moins: c'est peut-être plus noble et plus beau.

— Eh bien, oui, Monsieur, c'est ainsi que j'aime celui qui m'a sauvée d'une mort certaine.... mais non pas comme le racontent méchamment les gens du village, non pas comme vous, son père, semblez le croire également. Non, pas ainsi.

En achevant ces mots, elle avait relevé la tête et regardait M. Steenvliet sans aucune crainte.

Il y eut un moment de silence.

— Je vous remercie, ma bonne Caroline, dit l'entrepreneur. Vous êtes une fille intelligente. Beaucoup de dames du grand monde n'ont pas le cœur si haut placé que vous. Je suis millionnaire; Herman est mon unique héritier, il doit se marier avec une personne de sa condition. Vous n'avez d'ailleurs jamais eu l'idée, n'est-ce pas, que vous pourriez devenir sa femme?

— Ah! Monsieur, ne me traitez pas si durement! s'écria Lina d'un ton suppliant. Nous sommes des ouvriers, de pauvres gens qui doivent gagner leur pain quotidien à la sueur de leur front. Croyez-vous que nous soyons capables de l'oublier? Les idées

dont vous parlez seraient insensées et ridicules.

— Par conséquent, vous ne souhaitez pas que le mariage d'Herman avec Clémence d'Overburg soit rompu?

— Pas le moins du monde.

— Et si Herman revenait ici, vous sentiriez-vous assez forte pour lui conseiller ce mariage?

— Certes, Monsieur.

— Et même pour user de toute votre influence sur lui afin de l'y décider, et même, au besoin, de l'y contraindre?

— Ce mariage le rendra heureux ainsi que vous, je n'en doute pas, et cela me suffit. Oui, Monsieur, je le sens, j'ai assez d'empire sur son esprit pour le convaincre qu'il ne peut pas résister à votre vœu paternel ; mais il ne reviendra plus jamais ici.

— J'ai les plus sérieuses raisons de croire le contraire. Eh bien, promettez-moi que vous le ramènerez à des idées meilleures, et, une fois mon fils marié, je ne vous oublierai pas, et je vous récompenserai largement, vous et vos parents, de votre généreux sacrifice.

— Ne nous méprisez pas, Monsieur, telle est la seule récompense à laquelle nous tenons.

— Vous mépriser, Caroline! exclama l'entrepreneur. Oh! pourquoi Dieu ne vous a-t-il pas donné un grand nom, ou seulement une belle position dans le monde... Mais ayez bon espoir, Caroline :

Dieu est juste, vous serez heureuse, car vous le méritez... Je dois vous quitter, mon enfant. Donnez-moi la main; je la serre avec estime et avec une sympathie véritable. Saluez vos parents de ma part... Vous me promettez donc, si mon fils revient ici, de lui persuader qu'il doit accepter la main de mademoiselle d'Overburg ?

— Oui, Monsieur.

— Et que vous ne cesserez pas, jusqu'à ce que sa résistance soit entièrement vaincue ?

— Jusqu'à ce que je sois certaine de son consentement sincère.

— C'est parfait comme cela, Caroline. Je ne suis pas un ingrat; nous nous reverrons encore; portez-vous bien.

La jeune fille le salua et le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière la haie. Alors elle revint à pas lents dans la maison, et demeura un instant immobile, les yeux cloués au sol.

Tout à coup, un étrange sourire illumina son visage, et elle s'écria :

— Il m'aimerait, lui ?

Mais cette parole lui paraissait un péché; sa joie s'évanouit comme par enchantement. Elle s'agenouilla, et soupira en levant les yeux vers le ciel :

— O Dieu, ne le punissez pas pour cette erreur de son bon cœur. Ne lui retirez pas votre protection.

Elle baissa la tête sur sa poitrine, et continua à prier en silence.

Pendant ce temps, M. Steenvliet, la tête pleine de pensers contradictoires, se dirigeait vers le village. Il admirait la générosité de cette naïve jeune fille qui, par reconnaissance, par simple esprit de sacrifice, s'était exposée volontairement à la calomnie, et avait accepté un martyre moral pour retirer son fils à lui du chemin du vice. Avec l'aide d'une si puissante alliée, il était impossible qu'il n'eût pas raison de la résistance de son fils. Herman deviendrait le mari de mademoiselle d'Overburg, et ainsi le but de sa vie serait atteint.

Ces idées consolantes caressaient encore son esprit lorsqu'il rencontra, à l'entrée du village, l'aubergiste de *l'Aigle d'or* qui lui demanda :

— Eh bien, Monsieur, ne vous ai-je pas dit la vérité? La perfide sorcière n'a-t-elle pas scandaleusement séduit votre fils ?

— Au diable ! laissez-moi tranquille, grogna M. Steenvliet d'un ton menaçant. Vous êtes un vil et infâme calomniateur ; vous n'êtes pas même digne d'essuyer les souliers de Caroline Wouters. Si je ne méprisais pas les cancans de la foule, je vous citerais devant le tribunal et vous ferais expier par quelques mois de prison vos lâches calomnies.

XIII

Le baron d'Overburg était allé en voiture ouverte à la station du chemin de fer pour aller au-devant de son oncle le marquis qui l'avait averti de son arrivée par télégramme.

Pendant ce temps la baronne se tenait, avec tous ses enfants, dans un des salons du château, prête à recevoir le marquis.

Quoiqu'elle fût intérieurement inquiète et triste, elle feignait une grande liberté d'esprit, et essayait de faire comprendre à ses filles qu'il était de leur devoir de se montrer gaies, afin que M. de la Chesnaie ne doutât pas de leur vif désir de voir s'accomplir le mariage de Clémence avec Herman Steenvliet.

Alfred seul répondit à ces conseils par un murmure de protestation. Malgré sa conduite légère, le jeune homme avait un caractère fier, et parmi toutes

ses sœurs, il avait toujours aimé Clémence d'une amitié particulière, à cause de son bon cœur et de sa complaisance. Il savait combien elle était tourmentée et même malade par la seule idée que cette mésalliance allait la faire déchoir de sa noblesse. Il reconnaissait bien, à la vérité, que ce mariage, imposé par la fatalité, ne pouvait pas être évité ; mais feindre la joie en ce moment où sa sœur allait être définitivement condamnée, il n'en avait pas la force.

Clémence, au contraire, assurait à sa mère qu'elle exécuterait ses promesses résolument et sans hésiter, et qu'elle ne laisserait pas supposer au marquis, ni par un mot, ni par un geste, qu'elle ne consentait que malgré elle à une alliance dont elle n'espérait aucun bonheur.

Mais ce que la pauvre jeune fille ne pouvait cependant pas cacher, c'était la pâleur de son visage et la fatigue de ses yeux battus. Il ne pouvait pas non plus échapper à l'attention de M. de la Chesnaie que, depuis son départ pour Monaco, Clémence avait sensiblement maigri. Mais en disant qu'elle avait eu la fièvre, et qu'elle n'en était débarrassée que depuis quelques jours, on éviterait toute explication ultérieure à ce sujet.

Quant aux jeunes sœurs de Clémence, celles-là étaient réellement joyeuses. Le mariage de leur ainée les sauvait d'un sort malheureux, et ouvrait

devant elles un avenir sans nuages. Sans doute, elles eussent, pour elles-mêmes, repoussé un semblable mariage avec mépris ; mais puisque Clémence se déclarait prête à l'accepter, et qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'échapper à la déchéance, elles étaient disposées à faire tout ce qu'il fallait pour que le marquis envisageât ce mariage sous le jour le plus favorable.

Tandis que la baronne les confirmait dans ces bonnes résolutions, un domestique vint annoncer que M. le baron et M. le marquis arrivaient au bout de l'avenue.

Madame d'Overburg et ses enfants sortirent pour se rendre dans la cour d'honneur, au sommet du grand escalier du château.

Dès que la voiture eut franchi la grille de fer aux lances dorées, et qu'ils purent apercevoir le marquis, ils se mirent à agiter leurs mouchoirs et à le saluer de loin de leurs compliments de bienvenue.

— Que Clémence aille en avant, dit la baronne, elle est sa filleule, et elle doit l'embrasser la première.

Le marquis de la Chesnaie était un vieillard de plus de soixante-dix ans, très maigre, avec un front profondément ridé et des yeux très enfoncés sous l'orbite. Ses cheveux, blancs comme neige, et quelque chose de sévère dans son regard, lui donnaient un air imposant. Sa physionomie imspiraitle respect,

En ce moment-là il ne devait pas être de bonne humeur, car il répondit par un sourire à peine perperceptible aux bruyants souhaits de bienvenue de ses nièces.

A peine avait-il mis pied à terre avec l'aide d'Alfred, que Clémence se jeta à son cou et l'embrassa avec une tendresse sincère. Elle avait d'ailleurs pour son parrain un profond respect et une véritable affection.

— Ma pauvre Clémence, dit le marquis, l'amour est aveugle, je le sais; mais cependant je ne me serais pas attendu à pareille chose de votre part; une mésalliance! Vous, ma chère filleule, la femme d'un bourgeois!

La jeune fille fit un effort sur elle-même et répondit d'une voix qui s'étranglait dans sa gorge:

— Mon cher parrain il est si bon; son cœur est si noble!

— Si vous l'aimez, si votre amour est assez profond pour que vous lui fassiez le sacrifice de votre noblesse...

En ce moment les sœurs de Clémence accoururent avec une joyeuse impatience, se jetèrent au cou du vieillard et lui souhaitèrent la bienvenue en le comblant de marques de tendresse et en le félicitant chaleureusement de son heureux rétablissement.

L'entretien de Clémence avec le marquis fut donc

momentanément interrompu, et le vieux gentilhomme, traîné par beaucoup de mains amies, se laissa emmener dans le château et introduire au salon où on le fit asseoir dans le fauteuil le plus confortable.

Il eut toutes les peines du monde à répondre aux nombreuses questions qu'on lui adressait de tous côtés sur son séjour à Monaco, sur sa maladie et son heureuse guérison. L'épanchement de la joie générale, la chaleur de ces témoignages de sympathie, paraissaient au marquis quelque chose d'extraordinaire. Même les efforts que faisaient le baron et la baronne pour le flatter et lui plaire, ne lui semblaient pas exempts de contrainte. Quelle raison pouvait-on avoir d'exagérer visiblement les manifestations de l'affection qu'on lui portait? Et pourquoi Clémence, la seule peut-être qui l'aimât sincèrement, était-elle la seule qui restât tranquille et réservée?

Cette pensée lui fit considérer sa filleule avec plus d'attention. Comme elle était pâle! Non, il ne se trompait pas, elle avait beaucoup maigri. Qu'est-ce que cela signifiait?

— Venez donc un peu près de moi, Clémence, lui dit-il, j'ai quelque chose à vous demander. Votre visage, qui a d'assez fraîches couleurs habituellement, est à présent fort pâle. Avez-vous du chagrin ?

— Oui, marquis, vous l'avez deviné, se hâta de répondre le baron. Vous comprenez? L'inquiétude la crainte de vous voir peut-être vous déclarer contre son mariage; et sans votre consentement elle n'oserait jamais...

— Est-ce vrai, Clémence?

— Oui, mon bon parrain, c'est ainsi. La crainte que...

— Et cette crainte vous aurait fait maigrir?

— Elle a eu la fièvre, interrompit une des sœurs, mais depuis huit jours elle est tout à fait guérie.

Le marquis prit la main de la jeune fille.

— Clémence, dit-il, je ne dois pas vous cacher que votre projet de mariage avec un roturier a été pour moi une source de chagrin. Cela me fait vraiment de la peine de penser que vous, ma chère filleule, vous viviez dorénavant dans un monde inférieur... Mais, si vous croyez que votre bonheur dépend de cette union inégale, si vous courez le danger de devenir gravement malade, si l'on résiste au vœu de votre cœur, je ne serai pas assez cruel pour sacrifier votre santé et votre bonheur pour des motifs de convenances sociales. Venez, affirmez-moi que vous souhaitez ce mariage de toutes les forces de votre âme.

La jeune fille jeta sur lui un regard plaintif et languissant; elle hésitait; le mot fatal se refusait à sortir de ses lèvres.

— Répondez donc, Clémence, dit sa mère d'un ton pressant.

— Eh bien, mon enfant, dites-moi que vous désirez ardemment ce mariage, répéta le vieillard.

— Oui, oui, je le désire ardemment, balbutia-t-elle.

— Votre consentement la rendra si heureuse : ajouta le baron.

— Eh bien, soit, Clémence, reprit le marquis. Puisque vous le voulez, devenez donc la femme de... Mais, ô ciel! vous frémissez? vous devenez encore plus pâle? Qu'est-ce que cela signifie?

La jeune fille poussa un soupir étrange et se mit à trembler si visiblement sur ses jambes que sa mère accourut pour la soutenir, mais elle en profita pour murmurer à son oreille quelques paroles sévères, afin de lui faire comprendre que l'heure était solennelle et qu'elle devait tenir sa promesse.

La pauvre fille rassembla tout son courage, retourna auprès du marquis et lui dit :

— Ah ! merci, mon bon parrain, c'est la joie qui m'émeut si profondément.

Mais le marquis ne se laissa pas tromper cette fois. La méfiance s'était glissée dans son esprit, et il commençait à douter si Clémence ne lui cachait pas le véritable état de son cœur sous la pression d'une violence secrète.

Cette pensée le blessa et l'effraya. Il se leva,

regarda sévèrement le baron, et dit d'un ton c n'admettait aucune réplique :

— Ce consentement que l'on attend de moi e dans tous les cas, une chose de la plus hau importance ; il pourrait devenir, à mon insu, u décision fatale. Puisque j'ai à remplir ici le rôle juge, je veux être bien et complètement éclai avant de rendre mon arrêt. Laissez-moi causer pe dant quelques instants seul avec Clémence. Si da cet entretien je trouve de quoi dissiper mes doute je donnerai mon consentement sans hésiter. Venez, Clémence, ne tremblez pas : votre bonhe est mon unique but. Suivez-moi, mon enfant.

Le baron et sa femme s'efforçaient de cacher l'i quiétude et la crainte que leur inspirait l'intentic du marquis. Ils n'osaient pas faire d'objections se bornaient à engager Clémence à la fermeté p leurs regards suppliants et par leurs gestes sign ficatifs.

— Entrez dans le grand salon, mon oncle, pe sonne ne vous y dérangera, dit M. d'Overburg, tr rassuré en apparence sur le résultat de cet entretie

Mais le marquis, qui connaissait parfaitement l êtres du château, traversa un long corridor, ouvrit la porte d'une pièce qui avait vue sur le par

— Asseyez-vous, Clémence, dit-il en lui avança un siège. On dirait que vous avez peur. En c cas, vous avez tort, car je n'ai pas d'autre inten

tion que de bien savoir ce que vous désirez réellement. Je veux me conformer à vos souhaits, et, pour que vous ne craigniez pas de me dire la vérité, je fermerai la porte à clé en dedans.

La jeune fille le suivait de l'œil en tremblant. Sa situation était véritablement cruelle, son sang se glaçait à l'idée de tromper son bon parrain en ce moment solennel. Si la force lui manquait pour le faire, elle rendait son consentement impossible, et condamnait ses parents et ses sœurs à la pauvreté. Par un suprême effort sur elle-même elle rassembla tout son courage et résolut de se résigner encore à ce dernier sacrifice, le plus pénible de tous. Mais, ô Dieu, ne succomberait-elle pas dans la lutte contre la vérité ?

Lorsque le marquis se fut assis en face d'elle, il lui dit :

— Clémence, vous avez toujours montré, plus que vos frères et sœurs, que vous sentez et que vous savez quels devoirs impose à l'homme le privilège d'être sorti d'une race illustre. J'ai toujours trouvé en vous la conviction que nous devons reculer devant tous les actes qui peuvent ternir l'éclat du nom de nos aïeux ou souiller l'honneur de notre race. Aussi lorsque votre père m'écrivit que vous, vous-même, Clémence, vous imploriez mon consentement pour pouvoir contracter mariage avec le fils d'un bourgeois, je fus comme frappé d'un coup de

foudre, et je restai pendant plusieurs heures absorb par mes tristes réflexions sur ce revirement inat tendu dans vos idées. Cela me paraissait absolu ment impossible ; mais les affirmations répétées d votre père ne me permirent point de persister dan mes doutes. Je n'en disconviens pas, ce mariage — une mésalliance au premier chef, — me rendi pendant quelques semaines triste et malheureux. Certainement j'aurais refusé mon consentement, si, d'un autre côté, je n'avais pas été forcé de reconnaître que ce mariage était un moyen de tirer vos parents d'une situation critique et très difficile. Connaissez-vous cette situation telle qu'elle est ?

— Je la connais tout à fait, répondit la jeune fille.

— Eh bien, Clémence, si je m'apercevais cependant que vous n'acceptez la main du jeune M. Steenvliet que d'après les conseils de vos parents, et non sans contrainte, alors, certainement je ne me sentirais pas la force de concourir à votre malheur en vous donnant mon consentement.

— J'espère que je serai heureuse, mon bon parrain. Personne n'exerce la moindre pression sur moi.

— Alors, c'est probablement qu'une sympathie, secrète et réciproque vous attire l'un vers l'autre. En pareil cas, vous ne seriez peut-être pas malheureuse, quoique j'en doute fort. Vous l'aimez donc bien sincèrement? Répondez-moi sans crainte : je suis un vieillard et je suis votre parrain.

— Je l'aimerai.

— Quoi ! l'amour doit encore venir?

— Non, non, je l'aime maintenant, depuis longtemps, balbutia la jeune fille.

— C'est donc un bien beau garçon?

— Beau et bon. Il a un million de dot. Son père possède des richesses immenses; il est fils unique, et il héritera de tout.

La jeune fille avait prononcé ces derniers mots avec une sorte d'animation fébrile; le marquis la regarda avec étonnement et secoua la tête d'un air de doute.

— Pauvre Clémence, dit-il, seraient-ce peut-être ses millions qui vous séduisent? Je ne puis le croire. Pour nous surtout, l'argent n'est pas une source d'honneur ni de mérite. Notre richesse consiste dans les services que nos aïeux, de père en fils, ont rendus au roi et au pays, dans notre sang versé, dans les faits héroïques accomplis, dans tous les sacrifices pour conserver pur et sans tache le nom de notre race à travers tous les événements de l'histoire et toutes les séductions du monde.

— Je le sais, mon cher parrain, soupira la jeune fille, et cependant...

— Et cependant vous désirez vous marier avec M. Herman Steenvliet?

— Oui, je le désire !

— Bien sincèrement?

— De tout mon cœur!

— Vous dites tout cela d'un singulier ton, mon enfant. Enfin soit. Je me permettrai encore une seule réflexion : Je voudrais être convaincu que vous avez aussi envisagé cette affaire importante sous son aspect défavorable... Vous ne pouvez pas avoir oublié, Clémence, que, dans la bourgeoisie où vous voulez entrer, votre noblesse de race ne vous suivra pas. Vous-même et vos enfants vous serez désormais des bourgeois, et bourgeois vous resterez. Avez-vous songé combien il est triste pour une femme de descendre les degrés de l'échelle sociale? Vos frères, vos sœurs, vos parents, moi-même, nous devrons vous regarder d'en haut, et là où nous devions chercher une noble dame, avec un beau nom, une baronne, une comtesse, notre égale enfin, nous ne trouverons plus qu'une certaine madame Steen... Steenvliet, perdue dans la bourgeoisie travailleuse et esclave des affaires. Ah! ma pauvre filleule, j'avais rêvé pour vous un sort brillant, mais, puisque vous le voulez, puisque vous me suppliez de consentir à cette mésalliance, eh bien...

Clémence, succombant aux souffrances de son cœur brisé, avait posé sa tête sur la poitrine du vieillard et pleurait sans rien dire; ses larmes coulaient en silence.

Ce que venait de dire son parrain, ce n'était que

la traduction des réflexions amères qu'elle faisait depuis longtemps dans l'insomnie de ses nuits solitaires, et qui la rendaient malade en faisant bouillir son cerveau. La douleur l'avait vaincue, et cependant elle luttait encore pour s'armer d'un nouveau courage et pour reprendre le rôle qu'on l'avait chargée de jouer.

— Ah ! Clémence, je le soupçonnais bien, vous me cachez quelque chose, murmura le marquis.

— Non, non, vos paroles sévères m'émeuvent, mon cher parrain, murmura-t-elle en tendant vers lui ses mains suppliantes. Ah ! je vous en prie, ne me refusez pas votre consentement, vous me rendriez bien malheureuse !

Mais le marquis se leva et grommela avec amertume :

— On me trompe ici. N'essayez pas de feindre plus longtemps, Clémence, je vois bien que ce mariage vous fait peur. Je ne m'étonne plus de vous voir si pâle et si maigre... Je ne donne pas mon consentement !

— Mon parrain, mon bon parrain, ayez pitié de moi, ayez pitié de mon pauvre père.

— De votre père ? C'est donc lui qui vous impose sa volonté ? Je comprends maintenant le ton étrange de ses lettres. Il voulait m'arracher mon consentement par la ruse ; mais ce jeu indigne

doit cesser. Je vais lui parler. S'il ne me dit pas la vérité, qu'il craigne les suites de ma colère.

En achevant cette menace, il se dirigea vers la porte. Mais la jeune fille, avec de nouvelles larmes, courut se jeter à son cou et s'efforça de le retenir. Le vieillard, profondément blessé, demeura sourd à ses prières; il se dégagea de ses bras en grommelant d'un air sombre :

— Non, non, je n'écoute plus rien. Je veux savoir la vérité. Et malheur à votre père si mes soupçons sont fondés !

— Eh bien ! restez, mon cher parrain, je vous confesserai toute la vérité, dit tout à coup la jeune fille, encore toute frémissante d'angoisse, mais avec un regard plein de résolution.

Le marquis la regarda avec étonnement :

— Est-ce bien sincère, cette fois, ce que vous me dite-là, Clémence, dit-il. Ne vous abusez pas vous-même, mon enfant, vous n'auriez pas le courage d'accuser votre père.

— En effet, répliqua-t-elle, mais le courage ne me manquera pas pour remplir mon inexorable devoir, pour justifier mon pauvre père à vos yeux et pour vous convaincre que vous ne pouvez pas refuser votre consentement à mon mariage. Puisque nos confidences craintives et notre prudence calculée n'ont pas su vous donner cette conviction, la vérité, la simple et rude vérité le pourra peut-être.

Écoutez-moi, mon bon parrain, je ne vous cacherai rien, rien absolument.

— Quel incompréhensible secret pèse donc sur vous, mon enfant ? dit le marquis. Vous avez peur du mariage projeté, et vous vous faites violence à vous-même pour m'arracher mon consentement à ce mariage ! Parlez donc, parlez, je vous écoute.

— J'ai vu à peine trois fois ce monsieur Herman Steenvliet, dit-elle en hésitant d'abord, mais sa voix reprit insensiblement de l'assurance. C'est un gentil garçon, bon, intelligent, discret et bien élevé. Mais je suis un rameau de l'antique souche des Overburg ; mon cœur ne pouvait, sans y être contraint, s'ouvrir pour un homme qui n'a pas de sang noble dans les veines.

— Vous ne l'aimez donc pas, Clémence ?

— Lorsque la fatalité m'imposa comme un devoir impérieux et implacable la nécessité d'accepter cette mésalliance, je frémis de tous mes membres d'aversion et de douleur. J'ai pleuré en secret, pendant des semaines entières, dans la solitude de mes nuits sans sommeil ; la fleur de la santé a disparu de mes joues, et j'ai maigri affreusement. Ah ! je vais faire abstraction de ma naissance, de ma noblesse ; c'est comme si j'avais à faire le sacrifice de ma vie même. Et néanmoins, il faut que cela s'accomplisse !

— Est-ce votre père qui vous contraint à ce mariage ?

— C'est la fatalité, l'inexorable fatalité.

— Je ne vous comprends pas, mon enfant.

— Mon père, par l'escroquerie du caissier de la banque *La Prudence,* a perdu énormément d'argent. Nous étions menacés de la ruine, de la pauvreté, de la honte. Tous nos biens, même notre château, le berceau de notre famille, allaient être vendus. Ce malheur ne pouvait être conjuré que par le sacrifice d'une victime expiatoire, et cette victime expiatoire, c'est moi !

— Vous exagérez sans doute, dit le marquis en secouant la tête; votre père a perdu deux cent mille francs dans la faillite de la banque; mais cette perte le laissait bien loin de la ruine. Pourquoi parlez-vous donc de si terribles choses ?

— C'est que mon père, de crainte de vous affliger, ne vous a pas tout dit, reprit la jeune fille. Sa perte, à la suite de la faillite de *La Prudence,* s'élève à près d'un demi-million.

— Un demi-million, ô ciel ! Comment cela est-il possible ?

— Depuis longtemps, mon cher parrain, mes parents se trouvaient dans une situation pénible; nos revenus n'étaient plus suffisants; nous allions chaque jour en arrière; une déchéance lente, mais certaine, nous menaçait. Alors mon père a cherché des moyens d'augmenter ses ressources; il a grevé nos biens pour une somme de deux cent mille

francs, pour laquelle il a pris des actions dans la banque *La Prudence*.

— Oui, je sais cela, mon enfant, et cet argent est malheureusement perdu.

— Ce que vous ne savez pas, — je tremble, j'hésite à vous le révéler, mais vous devez connaître la vérité, toute la vérité, — ce que vous ne savez pas, c'est que mon père s'est laissé entraîner par deux ou trois administrateurs de cette banque, à jouer avec eux à la Bourse, et qu'il a emprunté, pour cela, à la Banque, deux cent cinquante mille francs.

— Et cette somme énorme ?

— Est également perdue.

— Quoi ? Que dites-vous ? s'écria le marquis en se levant brusquement. Votre père a joué à la Bourse avec de l'argent qui ne lui appartenait pas ? Mais cela est affreux !

— Il s'est laissé entraîner par des hommes qui jouissaient de l'estime générale, par des nobles, ses amis, entre autres par le baron Van Listerberg, qui est devenu comme lui la victime de la fortune adverse.

Le vieillard, profondément troublé, n'écoutait plus ses explications; il se passait fiévreusement les mains dans les cheveux, ses yeux enflammés regardaient dans le vide, et il grommelait d'indistinctes menaces.

— Je vous en prie, cher parrain, écoutez-moi jusqu'au bout, supplia la jeune fille. Je vous ai dit

la vérité, dans l'espoir de vous convaincre que vous devez donner votre consentement à mon mariage. Nous sommes pauvres, nous serons chassés du château de nos pères, si je refuse la main de M. Herman Steenvliet. Mes parents, mes frères et sœurs,... toute notre famille doit être sauvée de la misère et de la honte. Le sacrifice est pour moi pénible et effrayant ; mais le devoir commande. Dieu, dans sa miséricorde, soutiendra mes forces et me récompensera.

— Mais cela est inouï, cela est horrible ! s'écria le marquis, répondant à ses propres pensées. Quoi ! il dissipe un demi-million à des spéculations de Bourse, et quand il a livré ainsi à des chevaliers d'industrie le restant de son héritage paternel, il vous vend, vous, Clémence, la plus noble de ses enfants ! Il vend votre naissance, votre sang, votre bonheur, pour payer sa folle imprudence ! Marché honteux et qui crie vengeance. Et j'y consentirais ? Non, non, jamais ! Cessez, Clémence, ma colère est légitime, je suis inexorable. Laissez-moi sortir : votre père doit compte de sa duplicité à mon égard. Je veux lui parler sans retard ; il saura ce qu'il en coûte de me tromper si effrontément !

Il se tourna vers la porte. La jeune fille tomba à genoux devant lui et l'implora, les larmes aux yeux, pour son malheureux père. Mais le marquis, tremblant d'indignation, la repoussa doucement en disant :

— Restez ici, Clémence, restez. Séchez vos larmes, mon enfant : vous n'épouserez pas ce bourgeois enrichi. Je reviens près de vous tout de suite.

Et, sans s'arrêter davantage aux plaintes désespérées de la jeune fille, il sortit de l'appartement.

Clémence, pâle comme une morte d'inquiétude et d'effroi, se laissa tomber sur une chaise. Elle pleurait à chaudes larmes, et frémissait à l'idée qu'en déclarant la vérité, elle ne fût la cause de plus grands malheurs. Non seulement le marquis allait accabler son père de cruels reproches, mais il le déshériterait probablement. Et ainsi toute espérance leur était enlevée, même dans l'avenir !

Mais, parmi les réflexions qui traversaient son esprit troublé avec la rapidité de l'éclair, il y en avait une moins pénible et moins inquiétante.

Son parrain avait dit : Vous ne serez pas la femme de ce bourgeois. Quelle était donc son intention ? Aurait-il le projet magnanime de payer la dette de M. d'Overburg envers l'entrepreneur, et de le libérer ainsi de la contrainte qui pesait sur lui ? C'était peu probable, mais qui pouvait le savoir ?... et d'ailleurs, en supposant qu'il n'en fût rien et que son père fût déshérité, ne lui restait-il pas la ressource d'accepter la main d'Herman Steenvliet, et d'ouvrir à ses parents une nouvelle source de prospérité ?

Son attention fut attirée par un bruit de voix

qui parvenait indistinctement à son oreille, à travers le mur mitoyen de la salle voisine. Ce bruit devint insensiblement plus fort, et bientôt elle distingua les voix de son père et du marquis, sans comprendre cependant ce qu'ils disaient. On discutait, on disputait même violemment ; la voix de son parrain éclatait parfois en sons aigus qui trahissaient la colère et l'amertume.

Clémence s'était levée et écoutait toute tremblante. Combien elle regrettait maintenant son imprudence ! Elle implorait à mains jointes la protection de Dieu pour son malheureux père.

Mais elle entendit tout à coup la porte du salon s'ouvrir avec violence, et sa mère pousser un cri déchirant de détresse. Elle sortit rapidement de la pièce où elle se tenait, et vit le marquis paraître au fond du couloir.

— Non, s'écriait-il, en se retournant encore du côté du salon, non, je ne vous connais plus. Vendez votre enfant, bourreaux que vous êtes ; moi je retourne à Monaco, et je veux y finir mes jours. Et, quant à mon héritage, vous n'en aurez pas un sou. Adieu !

Et il dirigea ses pas avec une hâte fiévreuse vers la porte de sortie.

La jeune fille, pleurant et gémissant, courut après lui, le rejoignit dans la cour d'honneur, lui jeta les bras autour du cou, et essaya de le ramener au

château par ses pleurs, par ses supplications, par la violence même.

— Clémence, ma pauvre filleule, ne n'empêchez pas de partir, dit tristement le marquis, je ne puis plus rien pour vous; hélas, vous êtes condamnée !

— Oh ! mon cher parrain, vous, mon unique espoir, mon seul refuge, ne m'abandonnez pas. Venez, venez, pardonnez à mon père ; je vous aimerai, je vous remercierai, je bénirai votre nom jusqu'à mon dernier soupir !

Des larmes jaillirent des yeux du vieillard, et épuisé par ces scènes successives, vaincu par le chaleureux appel de sa chère filleule, il se laissa ramener au château.

XIV

Quatre jours s'étaient écoulés depuis que Herman avait quitté la maison de son père, et l'on n'avait pas encore reçu de ses nouvelles.

Cette absence inquiétait singulièrement M. Steenvliet, et du matin au soir il ne faisait que penser à son fils, quoiqu'il fût bien convaincu qu'Herman ne tarderait pas à revenir, du moins chez Caroline Wouters, et celle-ci le persuaderait sans doute qu'il devait prendre pour femme mademoiselle d'Overburg. Alors, le chemin serait définitivement déblayé de tous les obstacles, et l'entrepreneur pourrait dire encore une fois que son inébranlable volonté avait triomphé.

Il était assis dans son cabinet et souriait en pensant à cette affaire. Avec quelle habileté il l'avait conduite, ou plutôt, comme le hasard l'avait servi! Caroline Wouters, qui pouvait être un obstacle

insurmontable à la réalisation de ses vœux, allait devenir l'instrument de la soumission volontaire d'Herman ! Au cours de ses réflexions, M. Steenvliet se demanda de quelle façon il pourrait le mieux récompenser Caroline Wouters et ses parents de leurs bons offices et de leur désintéressement. Cela lui serait facile, pensait-il. Le vieux père Wouters était charpentier et, comme M. Steenvliet l'avait appris dans le village, c'était un humble mais habile ouvrier. Eh bien, dès que le mariage d'Herman avec Clémence serait célébré, Steenvliet prêterait ou donnerait de l'argent au vieux Wouters pour se construire un atelier. Il lui procurerait même de petites entreprises de charpente, lui donnerait des conseils, de l'assistance, en un mot il le favoriserait de telle sorte qu'il lui ferait gagner au moins quatre ou cinq mille francs par an, et probablement même davantage, pourvu que le courage et l'habileté ne lui fissent pas défaut. Et ainsi Caroline et sa mère seraient également récompensées ; et, s'il arrivait que plus tard la jeune fille voulût entrer en ménage avec un brave garçon de sa condition, l'entrepreneur lui donnerait une bonne dot, et il protégerait et pousserait aussi son mari.

Pendant qu'il se frottait les mains avec une visible satisfaction, résultat de ses réflexions agréables, un valet entra dans son cabinet et déposa sur le pupitre devant son maître quelques lettres que le

facteur de la poste venait d'apporter; puis il se retira sans rien dire.

M. Steenvliet continua à suivre le cours de ses réflexions sans faire attention aux lettres.

— En effet, se disait-il en lui-même, ces Wouters sont des gens simples et honnêtes, de braves gens dans toute la force du terme. Et feu Victor Wouters, je m'en souviens maintenant, a toujours eu beaucoup d'amitié pour moi et m'a rendu mille petits services. A mon tour maintenant! Que peut-il m'en coûter de tirer ces braves gens de leur situation gênée et de les rendre relativement riches? Presque rien. J'emploie des centaines de gens, et que je fasse gagner de l'argent au vieux Wouters ou à d'autres petits entrepreneurs, c'est la même chose pour moi. Je ferai plus pour eux, je veux les rendre heureux; cette idée me sourit; mais il faut d'abord que mon fils soit marié avec mademoiselle d'Overburg.

Il prit alors les lettres qu'on venait de lui apporter, et les ouvrit l'une après l'autre. Elles ne contenaient évidemment rien de bien intéressant, car il les mit de côté avec indifférence. Mais, lorsqu'il jeta les yeux sur la dernière lettre, il poussa un cri de joie et lut à haute voix : « J'ai eu le plaisir de rencontrer hier à Anvers votre fils Herman. Il m'a dit qu'il était en parfaite santé, ce qui m'a fait beaucoup de plaisir... »

— Ah ! ah ! le farceur ! s'écria l'entrepreneur. C'est à Anvers qu'il s'est réfugié. C'est là le pays étranger dont il me menaçait. Il pense que son absence me fléchira et me fera renoncer à mes projets relativement à son mariage ? En quoi il se trompe fort, car il ne se passera pas longtemps avant qu'il ne soit fatigué lui-même ; il aura certainement besoin d'argent, et il se sentira invinciblement attiré à revenir près de Caroline.

Il reprit la lecture de la lettre.

— Que veut dire ceci ? grommela-t-il d'un air inquiet, oui, ça y est bien en toutes lettres :

« J'ai instamment prié M. Herman de venir visiter avec moi les travaux d'écluse, pour qu'il puisse vous annoncer que tout ici est pour le mieux, mais il n'avait absolument pas le temps, disait-il, et il m'a quitté pour se rendre à bord du steamer américain *Philadelphie*, qui part samedi pour New-York. J'aurais voulu lui souhaiter un bon voyage, mais j'eus beau attendre, je ne réussis pas à le revoir. »

— Ciel ! qu'ai-je lu ? s'écria l'entrepreneur. Sur un steamer américain ? Le malheureux veut-il aller en Amérique ? L'Océan entre mon fils et moi ! Ne plus le voir pendant des années ! Oh ! non, cela ne sera pas, cela ne peut pas être.

Il appuya sa tête dans ses mains et se mit à réfléchir profondément aux moyens de détourner de

lui un coup si douloureux. D'après la date de la lettre, le *Philadelphie* ne devait partir que le surlendemain. Il avait donc tout le temps d'aller à Anvers et de tâcher de retrouver son fils. Oui, c'était ce qu'il voulait faire. Mais comment s'y prendre pour retenir Herman? Le supplier? le menacer et, au au besoin, invoquer son autorité paternelle? Mais tout cela pouvait échouer contre une résolution arrêtée de son fils. Le jeune homme était majeur, et, d'après la loi, parfaitement libre et maître de ses actions. Herman voulait partir pour l'Amérique sans avoir revu Caroline Wouters? Il était donc bien clair qu'il avait pour but unique de se soustraire au mariage projeté avec Clémence d'Overburg. Le seul moyen qui restât, et qui pût exercer une influence décisive sur le jeune homme, était donc, pour M. Steenvliet, de lui dire qu'il renonçait à ce mariage... Mais il n'était pas possible à l'entrepreneur de renoncer au vœu de toute sa vie. Comment donc faire? Que lui dire? Combien il regrettait qu'Herman n'eût pas fait une dernière visite à Caroline Wouters. Elle seule eût été capable de le retenir. Mais maintenant, hélas, cette dernière espérance était également perdue.

Pendant quelque temps M. Steenvliet resta absorbé dans ces tristes pensées. Vingt fois il se demanda s'il ne ferait pas mieux de ne plus s'occuper du mariage de son fils ; mais alors son ambition et son

orgueil paternel s'élevaient violemment contre cette idée humiliante, et ainsi le malheureux entrepreneur luttait péniblement avec lui-même sans savoir à quel parti se résoudre pour aboutir à un résultat satisfaisant.

Nonobstant l'incertitude de la réussite de sa tentative, il résolut d'aller le lendemain à Anvers.

Il prit en main le cordon de sonnette pour appeler son valet de chambre et lui ordonna de faire atteler le coupé, pendant qu'il se préparerait lui-même à se mettre en route...

Mais voilà que tout à coup la porte s'ouvrit, et à sa grande stupéfaction, son fils Herman se présenta devant ses yeux.

Le jeune homme paraissait triste et abattu.

— Je vous croyais sur l'Océan, en route pour l'Amérique, dit M. Steenvliet. Vous avez donc renoncé à votre projet insensé?

— Non, mon père, le paquebot ne part qu'après-demain, répondit Herman d'une voix étranglée.

— Je comprends : vous avez besoin d'argent ; mais n'attendez pas de secours de moi pour l'exécution d'un projet qui me déplaît souverainement.

— Je n'ai pas besoin de secours, mon père. Un ami à qui j'ai prêté maintes fois de l'argent, vient de m'en prêter à son tour.

— Il paraît, mon garçon, que ce voyage lointain vous sourit médiocrement? Votre voix est altérée.

vous êtes pâle, vous vous sentez malheureux, je l vois bien. Eh bien, Herman, soyez mieux avisé restez ici, et ne pensez plus à voyager.

— Personne ne peut plus me retenir, mon père

— Que venez-vous donc faire ici ?

Le jeune homme répondit d'un ton suppliant

— Mon père, je vais vous quitter, peut-être pou plusieurs années. Je puis juger par ma propre dou leur combien vous seriez affligé si je partais pou l'Amérique sans avoir pris d'abord congé de vous et sans vous avoir donné l'assurance que ni le res pect ni l'amour de mon bon père ne se sont affaibli dans mon cœur. Vous ne souhaitez que mon bien être, j'en suis convaincu, mais vous vous trompe sur les moyens de me rendre heureux. Je sui dominé par une nécessité implacable, et je doi fuir une destinée qui m'inspire de l'effroi. Qu mon éloignement temporaire ne vous afflige pa trop, et n'ayez nulle crainte quant au sort qu m'attend. Je ne cesserai point de penser à vous ave reconnaissance, je resterai honnête homme et j ne m'exposerai pas inutilement au danger... Soye généreux jusqu'au bout, mon père, donnez-moi avec votre bénédiction, le courage nécessaire de n pas succomber, sur cette terre lointaine, au regre et au chagrin... Permettez-moi de vous serrer dans mes bras en vous disant adieu.

A ces mots il se jeta au cou de son père.

Celui-ci, remué jusqu'aux entrailles, se prêta avec bonheur à cette effusion filiale, et serra vigoureusement son fils contre son cœur. Tous deux avaient les larmes aux yeux ; ils restèrent un moment sans rien dire.

— Étrange, singulier garçon ! murmura l'entrepreneur. Vous me chérissez, je le sais. Comment pouvez-vous donc me faire volontairement un si amer chagrin ? Cela n'est pas naturel. Allons, dites-moi que vous ne voulez plus me quitter... Vous secouez la tête? Vous persistez dans votre fatale résolution? Je me suis trop hâté, peut-être. Je ne vous ai pas laissé assez de temps pour vous accoutumer à l'idée de ce mariage avec mademoiselle d'Overburg ? Eh bien, je veux me montrer accommodant : Restez ici, je ferai retarder le mariage, fût-ce de plusieurs mois. Que risquez-vous à accepter ce temps d'épreuve?

— Cela ne peut point changer ma résolution, murmura Herman.

— Vous exigez donc que je fasse au baron d'Overburg l'injure de repousser la main de sa fille?

— Même cette preuve de votre immense bonté ne pourrait pas me retenir.

— Cette fois je n'y comprends plus rien ! s'écria l'entrepreneur. Je commence à croire, Herman, que vous avez quelque fêlure au cerveau. Asseyez-vous

là, devant moi, et causons avec calme... Dites-moi franchement quel est en réalité votre projet.

— Je vais à New-York, mon père et de là à Chicago.

— A Chicago? à trois cents lieues dans l'intérieur du pays?

— C'est dans cette ville, vous le savez, mon père, que demeure M. Patteels, votre ancien associé dans vos entreprises. Il y a quelques mois il vous écrivait encore qu'il était surchargé de travaux de toute espèce, et vous demandait si vous ne pouviez pas lui envoyer quelques jeunes gens qui eussent une certaine connaissance de la peinture décorative ou ornementale. Je sais dessiner; j'ai appris autrefois à manier le pinceau; il me donnera de l'occupation. M. Patteels était pour vous un ami dévoué, et il m'a toujours témoigné beaucoup d'intérêt. Lorsque j'aurai acquis l'expérience nécessaire, je risquerai, avec son aide, et avec votre exemple sous les yeux, je risquerai à mon tour quelques petites entreprises.

— C'est donc pour gagner un peu d'argent que vous voulez quitter votre patrie? ricana M. Steenvliet. Mais, innocent enfant, n'en possédons-nous pas assez, de cet argent? Vous ai-je jamais rien refusé?

— Gagner de l'argent n'est pas mon unique but, mon père.

— Vraiment? Et quoi donc encore?

— Je veux me faire une existence indépendante : je veux devenir libre, pour disposer de mon cœur, et de mon sort en ce monde.

— Ah! ah! c'est donc une révolte contre moi? grommela l'entrepreneur froissé. Monsieur veut chercher les moyens de m'ôter toute influence sur sa destinée?

— Oh! non, mon père, je veux seulement éviter le malheur de me voir imposer une épouse que je n'aurai pas choisie moi-même. Pour tout le reste, croyez-moi, je suis prêt à me soumettre avec le plus profond respect à vos moindres désirs.

M. Steenvliet secoua la tête d'un air pensif; un sourire, moitié triste, moitié ironique, entr'ouvrait ses lèvres. Peut-être commençait-il à soupçonner quelles pouvaient être les causes de l'incompréhensible conduite de son fils.

— Eh bien, supposons qu'au bout de quelques années vous ayez plus ou moins atteint votre but; quoi, alors? demanda-t-il.

— Alors, je reviens, mon père.

— Et vous vous mariez?

— Et je me marie.

— Vous n'êtes pas sincère avec moi, dit l'entrepreneur avec ironie. Pensez-vous que je ne sache pas quelles folles idées vous trottent par la tête? Oui, vous reviendrez aussitôt que vous le pourrez,

et alors vous voudrez vous marier. Avec qui !... Parlez donc. Vous vous taisez ? Vous n'osez pas confier à votre père le nom de cette étrange fiancée. Vous avez peur qu'il ne se moque de vous. Ne serait-ce pas la fille d'un simple ouvrier charpentier, votre ancienne compagne de jeux, qui vous a ainsi tourné l'esprit ? Il est inutile de chercher à me le cacher, Herman, je sais tout. Ah ! ce serait donc là le résultat, la récompense de ma paisible et laborieuse existence, de voir mon fils épouser la fille de pauvres ouvriers, une fille dont les doux yeux et le sourire séduisent.

— Ah ! je vous en supplie, mon père, s'écria le jeune homme en lui tendant les mains, ne dites pas de mal d'elle en ma présence ! Elle est bonne ; son cœur est noble et pur comme celui d'un ange...

— Je ne dirai pas de mal d'elle, mon fils, au contraire, je le reconnais volontiers, elle est aimable, intelligente, et elle a un grand cœur.

— Ciel, vous l'avez donc vue, mon père ?

— Je l'ai vue et je lui ai parlé.

— Est-il possible ? Eh bien ?

— Ah ! mon fils, si Caroline Wouters était seulement la fille d'un bon bourgeois, peut-être je comprendrais que vous désiriez la prendre pour femme ; mais ayez du moins un peu de bon sens, mon garçon. N'est-il pas absolument impossible que le fils unique d'un millionnaire épouse une fille

qui habite une chaumière et qui n'a pour vivre que le salaire quotidien d'un charpentier? Le monde entier se rirait de moi.

— Les moqueries du monde ne durent pas longtemps, mon père, répondit le jeune homme d'un ton pénétré, mais un mariage sans amour est une chaîne, un fardeau, un malheur, qui durent jusqu'au tombeau. Que m'importe le monde si je dois acheter son approbation au prix du bonheur de toute ma vie et du bonheur de mon père lui-même.

— De mon bonheur?

— Oui, mon père, de la joie de vos vieux jours.

— Vous êtes fou. Mon bonheur consisterait donc dans l'anéantissement de tout ce que j'ai rêvé pour vous?

Le jeune homme, comme décidé à un suprême effort, prit la main de son père, et dit avec animation :

— Caroline Wouters est si douce, si aimante, si reconnaissante! Elle vous aimerait, elle vous respecterait, elle chercherait à lire dans vos yeux vos moindres désirs. J'irais demeurer avec elle dans une maison de campagne, loin du monde, dont vous redoutez les jugements. Nous y vivrions tranquilles, aspirant après les heures qu'il vous plairait de venir passer auprès de nous. Vous y trouveriez un lieu de repos, après vos travaux de la ville, où tout vous sourirait avec amour, où tout le monde n'au

rait qu'un seul but : vous aimer et vous rendre la vie douce... Là, personne ne se rappellerait que vous avez été un ouvrier, si ce n'est pour admirer l'énergie de votre volonté et la force de votre intelligence, pour bénir ces nobles mains dont le travail a créé notre bien-être... Et si la fatigue de la vieillesse arrive un jour pour vous, vous trouverez là des enfants dans les prières desquels votre nom aurait place à côté du nom du Seigneur...

L'entrepreneur était profondément ému par les paroles éloquentes de son fils; mais il cherchait à dissimuler son émotion sous un rire d'incrédulité.

— Ah ! mon cher père, convenez-en, s'écria Herman, un pareil sort serait sans doute infiniment plus beau que si nous devions, notre vie durant, mendier un regard d'estime dans les salons de nobles gentilshommes. Quoi de plus noble et de plus digne que de savoir que tout ce qui nous entoure nous doit son bonheur, et que pas un regard ne se lève vers nous qui ne soit brillant de reconnaissance et d'amour !

M. Steenvliet se tut un moment : il paraissait lutter contre ses propres idées. Peut-être, sous l'impression du touchant appel d'Herman, était-il sur le point de consentir à son mariage avec Caroline Wouters ; mais en tout cas cette hésitation ne fut pas longue, un sourire de mécontentement ne tarda pas à plisser les coins de sa bouche.

— Je ne vous savais pas si éloquent, mon fils, dit-il. Vous rêvez tout éveillé, et vous me feriez presque perdre à moi-même le sentiment de la réalité ; mais ce sont là des enfantillages impossibles que vous m'avez racontés. Votre mariage avec Clémence est une affaire décidée, du moins en ce qui me concerne. Je suis lié envers le baron d'Overburg, et je ne puis retirer ma parole... D'ailleurs, il y a un autre obstacle : Caroline Wouters ne vous aime pas.

— Elle ne m'aime pas ? répéta Herman ! Ah! mon père, si vous saviez !

— Je ne le sais que trop bien. Parce que vous vous sentez attiré vers Caroline Wouters, vous vous figurez que son cœur doit avoir la même inclination pour vous. Quelle naïveté!... Voyons, dites-moi, lui avez-vous jamais demandé comment elle est disposée envers vous à cet égard ?

— Non, en effet ; mais cela n'était pas nécessaire ; par ses yeux je pouvais lire jusqu'au fond de son âme,

— Pauvre garçon ! Croyez-vous cela réellement ? Comme vous vous trompez pourtant !

— Ciel ! Avez-vous des raisons sérieuses d'en douter, mon père ? s'écria Herman pâlissant.

— Certes ! Elle m'a dit à moi-même qu'elle vous est reconnaissante parce que vous lui avez sauvé la vie autrefois, mais qu'elle ne vous aime pas du tout de la manière que vous l'entendez. Je sais par

Caroline que vous ne lui avez jamais laissé soupçonner votre amour pour elle. Comment pouvez-vous donc savoir quels sont ses sentiments à votre égard ?

— C'est vrai ! soupira le jeune homme avec consternation.

— Et maintenant, vous alliez partir pour un autre monde sans rien savoir de ses dispositions envers vous ! Innocent rêveur, ne comprenez-vous pas ce qui se passerait pendant votre absence ? Caroline ferait la connaissance d'un autre jeune homme de sa condition, et à votre retour vous la trouveriez mariée.

— Mais je lui écrirai, balbutia Herman tout déconcerté.

M. Steenvliet paraissait vouloir atteindre un but caché ; un sourire malin se jouait sur ses lèvres. Sans doute, il voulait, par détour, pousser son fils à faire encore une visite à Caroline Wouters, bien convaincu qu'il était que la jeune fille le ferait renoncer à son voyage en Amérique, et le persuaderait qu'il devait accepter la main de mademoiselle d'Overburg. Telle était, en tout cas, la dernière espérance de l'entrepreneur.

— Vous lui écririez ? de Chicago ? dit-il avec ironie. A quoi cela servirait-il ? Ses parents l'empêcheraient de vous répondre, et elle-même ne l'oserait pas. Les pauvres gens ont tellement peur

des commérages du monde, que leur esprit s'épouvanterait à l'idée d'entretenir des relations secrètes avec vous, qui les rendraient coupables à leurs propres yeux.

— Vous exagérez, mon père. J'ai promis au père Wouters que je n'essayerais plus de revoir Lina, et je veux rester fidèle à ma parole; mais, une fois l'Océan entre eux et moi, ils ne craindront plus la calomnie, et ils répondront à mes lettres, j'en suis certain.

L'entrepreneur paraissait triste et désappointé. Il avait espéré amener son fils à retourner auprès de Caroline Wouters, et voilà que cet espoir lui échappait aussi. Cependant il ne voulut pas abandonner la partie sans faire une dernière tentative.

— Mais vous ne savez pas, rêveur obstiné, ce qui s'est passé là-bas pendant votre courte absence, insista-t-il. Ce sont des choses si pénibles, si terribles même, que pour vous épargner un plus grand chagrin, j'aurais préféré les taire. Pauvre Caroline, une pareille honte, méritée ou imméritée, fait une blessure dont on conserve toujours la trace.

— Ciel, que voulez-vous dire, mon père? soupira le jeune homme effrayé.

— C'est une chose à peine croyable, Herman. Il y a quatre ou cinq jours, Caroline était allée au village. Les paysans l'ont accablée des plus odieuses injures, lui ont jeté de la boue au visage, et l'ont

chassée de la commune à coups de pierres. Si elle en faisait une maladie mortelle, ce ne serait pas...

— Ah Dieu ! est-il possible! s'écria le jeune homme tremblant d'angoisse et d'indignation. On a chassé la pauvre Lina du village à coups de pierres? Et je suis, hélas ! la seule cause de ce sort affreux !... Ah! mon père, ce qui n'était en moi qu'un sentiment égoïste d'amour, ou soif de bonheur, se change maintenant en la conscience d'un devoir impérieux !... Je vais voir Lina Wouters... Vous avez raison, mon père ; avant de partir il faut que je sache si l'on me permettra de réparer le mal que je lui ai fait.

— Je veillerai à cette réparation, Herman, si vous voulez écouter avec calme et avec bon vouloir ce que Caroline vous dira; car elle est, en effet, une fille intelligente et raisonnable.

— Laissez-moi aller auprès d'elle, mon père, j'en meurs d'impatience. Aujourd'hui même je saurai ce que j'ai à espérer ou à déplorer.

— Reviendrez-vous ici, Herman? Je suis aussi curieux que vous.

— Mon intention est de rester avec vous jusqu'à demain soir, mon père.

— C'est bien, je vous attendrai.

Il serra la main de son fils et lui conseilla encore de s'armer contre toute déception, contre toute désillusion. Quoi qu'il pût advenir, après son retour ils

examineraient ce qu'il y avait à faire pour tarir définitivement cette source de chagrins et d'inquiétudes. Caroline avait un noble cœur, et elle était incapable de cacher la vérité ou de la travestir; Herman devait donc avoir une foi entière en ses paroles.

Le jeune homme sortit de l'appartement après avoir salué son père.

Un sourire de triomphe illumina le visage de l'entrepreneur, et il se frotta joyeusement les mains en disant :

— Ah! ah! voilà le candide jouvenceau en route pour aller trouver Caroline Wouters! Il en a coûté assez de peine pour le décider à cette nouvelle visite. Maintenant je suis tranquille. Caroline lui persuadera que ce serait une grande folie de sa part de refuser la main de mademoiselle d'Overburg, et une cruauté de rendre son père malheureux par ce refus. J'ai sa promesse solennelle ; elle est éloquente... Herman a un excellent cœur au fond, et cela lui fait beaucoup de peine de m'affliger ainsi. Il hésitait déjà visiblement. Dieu merci, malgré toutes ces contrariétés, mon vœu le plus ardent se réalisera, Clémence d'Overburg deviendra la femme de mon fils.

On frappa à la porte. Un valet entra et tendit à son maître une carte de visite qui, de loin, répandait un doux parfum d'ambre et de musc.

— Quelle visite m'annoncez-vous, Jacques? demanda M. Steenvliet en souriant. C'est au moins une comtesse, n'est-ce pas?

— Non, c'est un vieux monsieur. Il attend au salon.

— Le marquis de la Chesnaie! se dit l'entrepreneur à lui-même après avoir jeté un coup d'œil sur la carte. Il aurait bien pu rester encore une couple de semaines à Monaco.... Il m'apporte son consentement... Que lui répondrai-je? Bah, il n'a pas besoin de savoir qu'Herman a hésité... Allez, Jacques, annoncez au marquis de la Chesnaie que je viens tout de suite.

Lorsque l'entrepreneur entra dans le salon, il vit un vieillard de haute stature, qui devait être âgé d'au moins soixante-dix ans, et dont le visage imposant et la chevelure blanche comme la neige imposait le respect.

— Bonjour, monsieur le marquis, dit M. Steenvliet en s'inclinant profondément. J'attendais une invitation de votre part pour me rendre au château de M. le baron d'Overburg, mais puisque vous avez la bonté de m'honorer le premier d'une visite, c'est du plus profond de mon cœur que je vous souhaite la bienvenue. Permettez-moi de vous serrer la main.

Il prit en effet la main du gentilhomme qui la lui abandonna, mais qui ne répondit à son étreinte qu'avec une froideur marquée.

Un frémissement parcourut les membres de M. Steenvliet. Il se sentait humilié sans savoir au juste pourquoi ; car il ne pouvait évidemment pas exiger que le marquis, qui ne le connaissait pas encore, le traitât comme un vieil ami dès sa première visite.

Cette réflexion lui fit dominer son dépit.

— Veuillez vous asseoir, monsieur de la Chesnaie, dit-il en lui présentant un fauteuil. Nous avons à causer d'une chose très importante pour nous ; mais, comme je suis prêt à accepter toutes les conditions qu'il vous plaira de mettre à ce mariage, nous pourrons échanger tout de suite un consentement réciproque.

Le marquis secoua la tête d'un mouvement lent.

— Douteriez-vous? Croyez-vous avoir des motifs d'hésitation? murmura l'entrepreneur qui commençait à craindre un refus.

— Je vous en prie, monsieur Steenvliet, permettez-moi, avant de répondre à votre question, de faire un appel à la bonté de votre cœur et à vos sentiments paternels, dit le marquis. Lorsque mon neveu, le baron d'Overburg, fut frappé si cruellement et d'une manière si inattendue d'un revers de fortune, et qu'il ne put trouver d'aide nulle part pour sauver son honneur et sa position sociale, vous lui avez généreusement ouvert votre caisse, et à cette occasion vous lui avez demandé la main de

Clémence, ma filleule, pour votre fils Herman. Sans aucun doute, vous pensiez assurer par là le bonheur des deux jeunes gens. Eh bien, Monsieur, vous vous êtes trompé dans votre généreuse intention, complètement trompé. Je vous demande la permission de vous en convaincre, et je ne doute pas que votre amour pour votre fils ne vous décide à renoncer au mariage projeté.

— Mon fils a-t-il dit qu'il n'accepte qu'à contre-cœur la main de mademoiselle Clémence?

— Non, Monsieur, je suppose même qu'il souhaite ardemment devenir son fiancé; mais le trop confiant jeune homme ne prévoit pas, hélas, le triste sort qui l'attend, surtout s'il éprouve pour Clémence une affection sincère.

Mécontent et blessé par la prévision d'un refus catégorique, M. Steenvliet répondit avec un dépit visible :

— Oui, je comprends parfaitement votre but, monsieur le marquis. Vous voudriez délier le baron de ses engagements envers moi, et ce que vous avez résolu de me dire ne sert qu'à enguirlander l'affront; mais je ne me laisserai pas égarer ainsi.

— Ah! Monsieur, que pensez-vous donc de moi?

— Je pense que vous êtes venu pour reprendre la parole solennelle du baron; mais cela ne réussira point. La promesse réciproque doit être tenue, sinon ...

— Calmez-vous, mon bon monsieur Steenvliet, dit le marquis. Je vous prie, avant de suspecter ma loyauté, de vouloir bien écouter mes raisons. Après cela, vous jugerez si vous devez, oui ou non, ajouter foi à mes paroles.

— Soit, j'écoute.

— Vous avez un noble cœur, monsieur Steenvliet; je suis certain que vous ne consentiriez jamais sciemment et volontairement à condamner une innocente jeune fille à un chagrin éternel, au désespoir, et peut-être même à la mort.

— Vous parlez de mademoiselle Clémence?

— Oui ; depuis longtemps elle a la fièvre, elle pleure jour et nuit, elle est pâle et amaigrie ; elle se consume d'inquiétude et d'effroi.

— Quoi donc, monsieur le marquis, l'idée de devenir bientôt la femme de mon fils l'effrayerait et la rendrait malade?

— En effet, Monsieur.

— Non, monsieur le marquis, il n'en est pas ainsi ; son père m'a encore assuré, il y a cinq ou six jours, que Clémence accepte avec joie la main de mon fils.

— Ah ! mon neveu n'osait pas vous révéler la vérité. Son cœur paternel reculait bien devant le sacrifice de sa pauvre fille, mais il était dominé par les fatales nécessités de sa situation. Il craignait que vous ne lui retirassiez votre aide et qu'il

ne retombât de nouveau dans l'abîme dont vous l'avez si généreusement tiré.

— Vraiment ? Et maintenant il ne le craint plus ?

— Je lui ai fait espérer que, pris de pitié pour la malheureuse Clémence, vous lui rendriez sa parole.

L'entrepreneur, qui croyait réellement qu'on cherchait à le tromper, se leva avec impétuosité et grommela d'un ton amer :

— Eh bien, monsieur le marquis, vous avez eu tort. La chose est trop avancée maintenant : je ne renonce point à ce mariage. Quoi ! vous vous imaginez qu'il me serait possible de laisser faire à mon fils ce sanglant outrage ? Si nous ne sommes pas d'un sang illustre, nous ne sommes cependant pas, moins que vous tous, sensibles à l'humiliation.

— Je vous crois, monsieur Steenvliet, répondit le gentilhomme avec un calme imperturbable, mais je crois également que, comme père, vous ne reculeriez pas moins que nous devant un fait qui condamnerait votre enfant à une douleur éternelle.

— Prétextes que tout cela ! s'écria l'entrepreneur. Mon fils rendra mademoiselle Clémence heureuse, et il sera heureux avec elle.

— Fatal aveuglement ! soupira le marquis. La rendre heureuse, elle, qui ne pourrait voir en lui que la cause de son malheur et peut-être de sa fin prématurée !

L'entrepreneur bondit de nouveau de sa chaise ;

il avait peine à maîtriser sa colère, et il répondit vivement d'un ton presque brutal :

— Ah çà, marquis, permettez-moi de vous le dire : notre entretien ne peut pas continuer sur ce pied-là. Jouons cartes sur table : Vous voulez refuser votre consentement, mais vous paraissez oublier que le mariage de mademoiselle Clémence avec mon fils est une des conditions du prêt que j'ai fait à son père. Quelles sont vos intentions à cet égard ?

— Je suis prêt à donner mes biens en garantie de la dette de mon neveu, et à vous assurer le paiement d'un bon intérêt.

— Cela n'est pas suffisant, monsieur le marquis.

— Fût-ce même six pour cent ?

— Pensez-vous donc que je sois un usurier? Ce n'est pas ainsi que je comprends la chose. Si vous refusez réellement votre consentement au mariage de mon fils, je veux recevoir en une seule fois le remboursement intégral du capital prêté, qui est de deux cent cinquante mille francs.

— Ah ! soyez plus accommodant, monsieur Steenvliet. Il m'est impossible, sans beaucoup de peine, et surtout sans grande perte, de rassembler une pareille somme en si peu de temps. Je voudrais vendre quelques fermes, de la main à la main et sans publicité. Accordez-moi, je vous en prie, le délai nécessaire pour attendre les circonstances favorables à cette réalisation. J'acquitterai la dette de

mon neveu par des versements partiels, en trois ou quatre fois.

— On est impitoyable pour moi, répliqua l'entrepreneur. Pourquoi donc aurais-je des complaisances pour ceux qui me font un sanglant outrage dans mon honneur et dans mes sentiments paternels ? Vous consentirez au mariage de Clémence avec mon fils, ou je poursuis immédiatement le remboursement de la dette de M. d'Overburg envers moi.

Le marquis avait courbé la tête et paraissait absorbé dans de pénibles réflexions.

Un nouveau rayon d'espoir descendit dans le cœur de l'entrepreneur. Il pensait pouvoir s'attendre à ce que le marquis finît par changer de résolution et par donner son consentement.

M. de la Chesnaie releva la tête comme s'il s'éveillait d'un songe. Ses yeux étaient humides.

— Ce que vous exigez de moi est impossible, dit-il. Je vous en supplie, ayez pitié de la pauvre Clémence, ne la laissez pas mourir de chagrin.

— Mourir? répéta M. Steenvliet en ricanant à demi. Si la jeune demoiselle est malade, par hasard, si elle a la fièvre comme vous le dites, cela se passera bien, allez !

— Vous vous montrez sans pitié pour nous. Eh bien, soit ! Mais êtes-vous donc aussi sans cœur pour votre fils, pour pouvoir le vouer en riant au sort le plus malheureux ? s'écria le vieux gentilhomme d'un

ton qui trahissait suffisamment toute la peine qu'il avait à contenir son indignation et son courroux.

— Mon fils? Ne vous inquiétez pas de lui, monsieur le marquis.

— Alors, ayez du moins pitié de vous-même.

— De moi-même ? Est-ce une menace ?

— Mais monsieur Steenvliet, ne sentez-vous pas que ce mariage, s'il était possible, vous condamnerait tous les deux à une existence insupportable ? Vous croyez que cette alliance vous rehausserait aux yeux du monde? que votre sang deviendrait plus noble, parce que vous auriez acheté à prix d'argent la main d'une fille de noble maison? Détrompez-vous. Votre pauvre victime accuserait ses bourreaux jusqu'à son dernier soupir... et nous, membres de la vieille noblesse, nous vous haïrions et vous mépriserions.

— Nous mépriser, ô ciel !

— Oui, car vous ne seriez pour nous que la preuve éternelle de notre abaissement et de notre honte.

L'entrepreneur fut si profondément blessé de l'injustice de ces reproches, qu'il regardait le marquis d'un air furieux et paraissait prêt à l'assaillir à poings fermés ; mais il fut retenu par le regard froid et impérieux du vieux gentilhomme.

— Vous êtes fous d'orgueil, grommela M. Steenvliet. Oser me dire en face que l'on nous haïra et

que l'on nous méprisera parce que nous sommes des bourgeois, parce que nous avons travaillé depuis notre jeune âge et que nous avons apporté notre part au bien-être général ! N'est-il pas vrai, marquis, c'est pour cette raison-là seule que vous nous méprisez ?

— Non, ce n'est pas pour cela, répliqua l'autre avec un calme exaspérant. Pour nous, tous les gens ont le même droit d'être estimés et respectés, excepté pourtant ces ambitieux qui, au moyen d'intrigue ou d'argent, s'insinuent dans nos rangs, et ont assez peu de vergogne pour venir implorer de nous des regards d'indulgence, avec le vain espoir que par là ils oublieront eux-mêmes et que d'autres oublieront comme eux où était placé leur berceau. De quel côté est l'orgueil insensé ?

— Assez, assez ! s'écria l'entrepreneur frémissant de rage. Sortez de ma maison, monsieur le marquis, sortez sur-le-champ, car je le sens, je ne resterais pas maître de moi. Dès demain matin je donnerai les ordres nécessaires pour faire poursuivre judiciairement le remboursement immédiat des deux cent cinquante mille francs !... Mais vous pouvez encore revenir sur votre résolution ; je vous donne du temps jusqu'à demain matin à dix heures.

— Ceci est devenu tout à fait inutile, Monsieur, dit le marquis avec un tranquille sourire. Jusqu'à présent j'ai reculé à l'idée d'entamer si profondé-

ment ma fortune. J'espérais en votre générosité. Mais votre invincible aveuglement me décide ; j'aime mieux vendre une grande partie de mes biens que de sacrifier ma pauvre Clémence à votre égarement. Je vous annonce, monsieur Steenvliet, qu'avant quatre jours les deux cent cinquante mille francs vous seront payés, capital et intérêts. En conséquence, j'ai le droit de reprendre et je reprends complètement la parole du baron d'Overburg.

L'entrepreneur était comme frappé de la foudre. Le baron ne lui avait-il pas affirmé, à différentes reprises, que son oncle était un avare endurci, qui ne donnerait pas seulement mille francs pour sauver son neveu.

Le rouge de la colère et de la honte lui montait au front, et il murmura, stupéfait et décontenancé.

— Vous, marquis, vous paierez la somme entière, en une seule fois, avant qu'il se soit passé quatre jours ?

— Cela vous étonne ? Moi aussi je possède des millions, en biens-fonds il est vrai, mais mes précautions sont prises ; je sais où je puis lever l'argent nécessaire.

— Il ne reste donc plus d'espoir pour mon fils ? soupira l'entrepreneur découragé.

— Allons, mon pauvre monsieur Steenvliet, soyez raisonnable, répondit le vieux gentilhomme avec une expression de pitié qui perça le cœur de son interlocuteur comme un coup de poignard. De pareilles

mésalliances sont toujours malheureuses, aussi bien pour ceux qui s'élèvent que pour ceux qui s'abaissent. Vous le reconnaîtrez plus tard, et vous m'en saurez gré, car je n'aurai pas seulement préservé Clémence d'une existence douloureuse, mais en même temps je vous aurai rendu, à votre fils et à vous, un inappréciable service... Et maintenant, Monsieur, adieu, et sans rancune.

Et M. de la Chesnaie sortit du salon.

L'entrepreneur était tellement écrasé de dépit, de honte et de chagrin, qu'il ne songea pas à sonner pour faire reconduire le marquis.

Il s'affaissa sur une chaise, les mains dans les cheveux, grommelant, tremblant, crispant les poings, riant convulsivement comme un homme qui lutte contre une effrayante catastrophe, mais qui n'a pas encore perdu tout espoir.

Tout à coup il se leva, poussa un cri de triomphe, tira violemment le cordon de la sonnette, et murmura d'une voix étranglée et stridente :

— Oui, ce sera ma vengeance.

Un valet accourut immédiatement. M. Steenvliet lui dit :

— Qu'on tire le grand landau de la remise, et qu'on y attelle les grands trotteurs. Vite, vite, Jacques; il faut que tout soit prêt dans cinq minutes.

Le domestique sortit pour aller exécuter les ordres de son maître.

M. Steenvliet se mit à arpenter le salon en long et en large, en proie à la plus vive agitation; il se parlait à lui-même, frappait du pied le plancher, riait fiévreusement et battait l'air de ses poings fermés.

Quelqu'un qui l'eût surpris dans cet état aurait infailliblement supposé qu'il venait d'être frappé d'une attaque de démence.

XV

Dans la matinée du même jour, la mère Wouters était assise près de son poêle, occupée à éplucher les légumes pour le dîner.

De temps en temps elle regardait du côté de la fenêtre. Il tombait une grosse pluie, et la bonne femme poussa un soupir en pensant qu'il ne serait pas possible, par une pareille averse, de continuer au jardin le travail commencé.

Bientôt son attention fut détournée par un léger bruit qu'elle entendit dans l'étable. Elle écouta un instant, puis elle se dit à elle-même à voix basse :

— Pauvre Lina, elle ne chante plus jamais. A peine puis-je l'entendre quand elle travaille pourtant si près de moi... Son cœur est plein de chagrin; elle s'efforce de nous le cacher, mais je le vois bien... Certes, cela me fait également beaucoup de peine que M. Herman, pour ne pas être

obligé de se marier, s'est enfui en pays étranger et a si grandement attristé son pauvre père. Mais est-ce notre faute à nous ? Y pouvons-nous quelque chose ? Si nous ne songions qu'à notre propre bien-être, ne devrions-nous pas nous en réjouir, au contraire ? Car maintenant M. Herman ne viendra certainement plus ici, et, Dieu merci, les gens finiront par reconnaître qu'ils nous ont calomniés...

Lina entra et s'arrêta au milieu de la pièce sans prononcer une syllabe ; elle regardait autour d'elle et avait l'air de chercher quelque chose. Sa mère la regarda à la dérobée et secoua la tête avec compassion. La jeune fille se dirigea à pas lents vers un des angles de la pièce, prit un carreau de dentellière, s'assit de l'autre côté du poêle sans rien dire, et se mit à entremêler ses fuseaux.

— Lina, vous voilà encore bien triste aujourd'hui, dit la veuve.

— Le mauvais temps me chasse hors du potager, ma mère, répondit-elle.

— Non, ce n'est pas cela : vous pensez sans cesse à M. Herman.

— Je l'avoue, mère.

— Vous n'êtes pas raisonnable, mon enfant. Avoir pitié de ceux qui sont malheureux, même par leur propre faute, c'est assurément louable ; mais cela ne doit pas aller jusqu'au point de se rendre malade soi-même.

— Mais je ne suis pas malade, et ne le deviendrai pas, dit la jeune fille avec un sourire plutôt triste que joyeux.

— Vous aviez pourtant fermement promis à grand-père de chasser ces idées tristes.

— Ah ! ma mère, nous avons beau promettre, nos idées vont et viennent malgré nous.

— Puisque M. Herman est parti maintenant pour un pays étranger, nous ne le verrons probablement plus. Penser à lui plus longtemps ne peut lui faire ni bien ni mal ; vous devriez donc l'oublier tout à fait, mon enfant.

— Je le voudrais, mère, mais cela m'est impossible : son image est toujours devant mes yeux. Cette nuit même je l'ai vu, les yeux pleins de larmes, et me suppliant d'avoir pitié de son sort amer.

La mère Wouters regarda sa fille avec étonnement ; mais elle chassa immédiatement de son esprit le soupçon qui venait d'y pénétrer, et lui dit :

— Allons, allons, Lina, vous êtes encore une innocente enfant. Les songes doivent toujours se prendre au contre-pied ; nous avons donc des raisons de croire que M. Herman n'est pas aussi malheureux que vous pensez.

— Pas malheureux, mère ? répéta Lina avec une triste ironie. Son père a cherché et trouvé pour lui une fiancée, une demoiselle noble et riche. Le bon M. Steenvliet, — car son cœur est excellent au

fond, croyez-le, ma mère, — était si satisfait, si joyeux de ce brillant mariage, qu'il considérait comme la récompense de sa longue vie de travail... Mais M. Herman, qui paraît avoir une aversion pour le mariage, s'enfuit en pays étranger et laisse son pauvre père tout seul ! Ah ! Herman a agi sans doute dans un moment d'égarement ; mais, quoi qu'il en soit, pensez-vous, ma mère, qu'après une pareille action un homme puisse avoir encore un seul jour de repos ? Savoir qu'on a rendu son vieux père malheureux, cette douloureuse conviction doit lui ronger le cœur comme un ver. Et vous et grand-père vous trouvez étonnant que j'aie pitié de celui sans la généreuse amitié duquel je ne serais plus de ce monde.

— Il y a bien quelque chose de vrai dans vos paroles, Lina, mais vous exagérez.

— Ah ! mère, comment pouvez-vous dire cela ? Supposez donc que vous ayez résolu, grand-père et vous, de me faire épouser quelqu'un, un bon et brave jeune homme, et que je m'enfuie loin d'ici ; ne vous plaindriez-vous pas au ciel de mon ingratitude et de ma cruauté ? Et moi, comme punition, ne mourrais-je pas de chagrin et de regret ?

— Oui, certes, mon enfant, mais ce n'est pas la même chose. Et, en tout cas, que pouvons-nous y faire ?

— Ah ! je pourrais bien y faire quelque chose,

mère, si je pouvais causer encore une fois avec M. Herman.

— Cela est complètement impossible. Dieu sait s'il n'est pas déjà à plus de cent lieues d'ici?

— Son père m'a dit pourtant qu'il reviendrait bientôt.

— Ce n'était qu'une supposition, et d'ailleurs, innocente rêveuse que vous êtes, oubliez-vous donc que grand-père nous a défendu, très strictement défendu, de parler encore avec Herman? Et ne devez-vous pas, s'il reparaissait ici, fuir immédiatement sa présence? La calomnie veille et nous épie, mon enfant.

— Que m'importe la calomnie, ma mère?

— Soit! mais le chagrin, la colère de grand-père?

— Cela est pis, en effet! soupira Lina découragée. Allons, mère, ne parlons plus de ces tristes choses, il a cessé de pleuvoir, je vais reprendre mon travail dans le potager.

En achevant ces mots elle mit son carreau à dentelles de côté, le recouvrit d'un drap blanc et sortit de la pièce. La veuve, de son côté, continua à faire sa cuisine. Elle plaça un pot de fer sur le poêle, le remplit à moitié d'eau et recommença à peler ses pommes de terre.

A peine s'était-elle remise à l'ouvrage qu'elle poussa un cri de surprise et d'angoisse. Elle ne

pouvait en croire ses yeux, Herman, Herman Steenvliet, venait d'entrer.

Son visage était très pâle et ses lèvres tremblaient pendant qu'il regardait de tous côtés autour de lui.

La femme Wouters se leva précipitamment, courut à la porte du jardin pour la fermer, revint, éleva ses mains devant le jeune homme comme pour l'empêcher d'avancer et s'écria d'une voix étouffée :

— Ah ! monsieur Steenvliet, que venez-vous faire ici ? Parlez, je vous en prie. Voulez-vous encore nous exposer à la calomnie ?

— Je veux voir Lina, répondit-il.

— Mais grand-père l'a strictement défendu, si Lina savait que vous êtes venu, elle s'enfuirait.

— Je dois lui parler et je lui parlerai. Où est-elle ? Au jardin ?

Il se dirigeait déjà vers la porte du jardin, mais la veuve effrayée se plaça devant lui et le supplia à mains jointes.

— Pour l'amour de Dieu, Monsieur, allez-vous-en. Il y a peut-être des gens qui vous ont vu entrer chez nous. Que va-t-on dire encore dans le village ?

— Ça m'est égal ! s'écria-t-il fiévreusement. Je pars demain pour l'Amérique.

— Pour l'Amérique ! Est-il possible ? A l'autre bout du monde ?

— Mais je ne partirai pas sans avoir vu Lina et sans lui avoir parlé. Ce que j'ai à lui dire doit

décider de mon sort et de ma vie. Allons, mère Wouters, pour la dernière fois peut-être, soyez bonne pour moi, rappelez Lina du jardin.

— Je n'ose pas, répondit la veuve en soupirant.

Mais la porte de la cour s'ouvrit et Lina rentra. Un gai sourire illuminait son visage.

— Bonjour, monsieur Steenvliet, je vous attendais, dit-elle.

— Vous m'attendiez? Ah! merci, Lina! s'écria-t-il. Le doute, le désespoir me déchiraient le cœur. Votre seule voix me rend le courage. Veuillez m'écouter et vous aussi, mère Wouters.

— Nous ne pouvons pas, répliqua la vieille avec angoisse. Il faut partir, Monsieur... Lina, songez à grand-père, montez à votre chambre.

— Non, ma mère, laissez parler M. Herman. Il vient nous annoncer qu'il ne quitte point sa patrie et qu'il accepte la main de mademoiselle Clémence.

— Erreur, folie! grommela le jeune homme avec un sourire convulsif. Moi, le mari de Clémence? Jamais, jamais! j'aimerais mieux mourir!

Les deux femmes le regardèrent avec une expression d'épouvante. Elles paraissaient croire qu'il avait perdu l'esprit.

— L'impatience de connaître mon sort me brûle le sang, poursuivit-il. Je n'ai pas le temps de prendre des détours... Lina, j'ouvre mon cœur devant vous, lisez-y... Nous avons joué ensemble

étant enfants : nous étions des amis inséparables. Oui, je vous ai sauvé la vie au péril de la mienne. Qu'est-ce qui me donna à moi, faible et innocent enfant, la force et le courage d'un pareil dévouement ? Ah ! c'est qu'alors déjà Dieu avait déposé dans mon âme le germe qui, après seize ans de séparation, devait se changer en un sentiment irrésistible. Je vous ai revue, Lina ; ce que personne n'aurait probablement pu faire, vous l'avez accompli facilement; vous m'avez retiré du chemin du vice, et vous m'avez réconcilié avec ma conscience. Vous êtes pour moi le vivant souvenir de mon passé regretté, l'image de ma mère ! votre bonté simple et naïve, la pureté de votre cœur, — et qui sait? la volonté du ciel, — tout me pénètre de la conviction qu'il n'y a pas de bonheur sur terre à espérer pour moi, sinon à vos côtés...

Lina s'était affaissée sur une chaise ; elle tenait la tête baissée et luttait contre les larmes qui voulaient jaillir de ses yeux. La femme Wouters, dominée par la voix frémissante du jeune homme, le contemplait avec un véritable ébahissement. Il lui eût été impossible d'articuler une parole, de sorte qu'Herman put continuer sans être interrompu :

— Et c'est alors que l'on vient me dire : épousez Clémence d'Overburg, une jeune fille noble que je connais à peine, qui est d'une autre race et d'un autre sang que moi? Serais-je assez faible, assez

lâche pour laisser ainsi séparer violemment deux âmes que Dieu lui-même a prédestinées à rester unies jusqu'au tombeau ! Non, non, Lina, vous serez ma femme, vous ou jamais personne !

— Mais Monsieur, Monsieur, que dites-vous? balbutia la veuve. Pour l'amour du ciel, calmez vos esprits égarés.

— O Herman, songez à votre père! s'écria la jeune fille en tendant vers lui des mains suppliantes.

— Mes esprits égarés? répéta le jeune homme. Il ne serait pas étonnant qu'ils le fussent en effet: mais je m'efforcerai de me calmer, et je vous dirai ce que je viens faire ici. Mon père, abusé par sa tendresse exagérée pour moi, reste inexorable et veut me contraindre à prendre Clémence pour femme. Moi, je ne le veux pas, je pars demain pour l'Amérique, à trois cents lieues dans l'intérieur du pays. Je vais essayer si je ne puis pas y gagner par mon propre travail assez d'argent pour être libre de toute contrainte et pour pouvoir offrir à la femme que mon cœur a choisie une existence modeste avec une honnête aisance. J'ai besoin de quelques années pour cela, et pendant ce temps je resterai éloigné de ma patrie ; mais alors je reviens triomphant pour vous supplier, Lina, de me donner avec votre main le bonheur de toute ma vie... Oui, tel est mon projet; mais lorsque j'en ai fait part à mon père, il a énervé tout mon courage en m'assurant, Lina, que

vous ne m'aimez pas, et que vous n'attendrez pas mon retour. Si cela était vrai, hélas, il ne me resterait plus qu'à courber la tête sous le poids de ma misère, et à me résigner à un avenir sans espoir... Que dois-je croire, Lina? Prononcez mon arrêt et délivrez-moi de cet affreux doute. Est-il vrai que vous ne m'aimez pas?

La jeune fille jeta sur lui un regard plein de pitié, mais elle laissa sa question sans réponse.

— Soit, reprit le jeune homme. Je comprends que vos lèvres si pures ne veuillent pas prononcer un tel aveu. Mais savez-vous ce que mon père m'a dit encore? Il m'a dit que pendant mon absence vous pourriez choisir un autre mari. C'est une crainte que je ne veux pas emporter dans mon long voyage. Ah! tandis que je travaillerais, que je peinerais là-bas comme un esclave, avec l'espérance de vous avoir un jour pour femme; tandis que cette espérance brillerait devant mes yeux comme une radieuse étoile, on briserait ici pour jamais le bonheur de ma vie? Je vous en conjure, Lina, dites-moi que vous attendrez mon retour!

La mère Wouters essuya avec le coin de son tablier les larmes qui coulaient sur ses joues; la jeune fille aussi avait les yeux humides; elle avait frémi plus d'une fois au chaleureux appel d'Herman, et elle était pâle d'émotion. Mais elle avait conservé assez d'empire sur elle-même pour pouvoir discer-

ner ce que le devoir exigeait d'elle et ce qu'elle avait promis au vieux M. Steenvliet.

Elle se leva et dit d'une voix qui, quoique trahissant une émotion profonde, attestait néanmoins une ferme résolution :

— Monsieur Herman, vous m'avez ouvert votre cœur, lisez aussi dans le mien maintenant. Je suis si sensible à votre extrême sympathie pour moi que je voudrais vous baiser les mains en signe de reconnaissance. Vous me demandez si je voudrais devenir votre femme ? Si j'étais une fille de votre condition et que votre père pût bénir notre union, alors, oui, je vous attendrais, fût-ce pendant vingt ans, et fallût-il sacrifier la moitié des jours qui me restent à vivre, pour mériter cette grâce du ciel, je le ferais avec bonheur...

— Lina, malheureuse enfant ! s'écria la veuve effrayée.

— Ah ! cela me suffit, s'écria Herman, ivre de joie.

— Non, vous vous trompez, cela ne suffit pas, répliqua Lina. Je ne séparerai pas le père du fils, et ne vous rendrai pas malheureux tous les deux.

— Mon père finira par consentir à notre mariage, Lina.

— N'espérez pas cela. Que serais-je pour lui ? La cause de votre désobéissance, une ennemie qui lui aurait ravi l'amour de son unique enfant. Je ne pourrais pas vivre ainsi, Herman.

— C'était donc la vérité, l'affreuse vérité ! s'écria le jeune homme d'un ton plaintif. Vous ne voulez pas faire pour moi le plus léger sacrifice? Lina, Lina, non, vous ne m'aimez pas !

— D'ailleurs, Dieu sait ce que je lui ai confessé si souvent depuis votre dernière visite.

— Eh bien, alors?

— Mais cette affection même m'impose le devoir de vous réconcilier avec votre père.

— Et le moyen pour cela ?

— C'est d'épouser mademoiselle Clémence.

— Mais, Lina, vous ne savez pas ce que vous dites.

— Je le sais parfaitement, Herman.

— Vous me déchirez le cœur.

— Votre chagrin se dissipera à la longue. L'inimitié entre votre père et vous serait un malheur irréparable.

— Ainsi, vous ne voulez pas être ma femme ?

— Sans le consentement de votre père ? Non, positivement non... Voyons, écoutez-moi avec bienveillance, Herman, je vous convaincrai que vous devez accepter la main de mademoiselle Clémence.

Mais le jeune homme, écrasé par cet arrêt, se laissa tomber sur une chaise et cacha sa tête dans ses mains en sanglotant.

La vue de ses larmes brisa le courage des deux femmes; elles se mirent à pleurer aussi.

Lina continua cependant à l'exhorter à se sou-

mettre à la volonté paternelle; elle parla de la vie laborieuse de M. Steenvliet, de sa bonté, de son amour pour son fils unique, de son chagrin. Troublée au dernier point par le mutisme obstiné du jeune homme, elle finit par s'agenouiller devant lui.

— Herman, mon cher Herman, s'écriait-elle en l'implorant à mains jointes, écoutez mes prières. Donnez-moi cette dernière preuve de votre généreuse amitié: Acceptez Clémence pour femme!

Le jeune homme se leva d'un bond, pâle comme un linge, avec un amer ricanement sur les lèvres.

— Vous! c'est vous qui me condamnez! exclama-t-il d'un ton de reproche. Eh bien, que mon sort cruel s'accomplisse. Je serai l'époux de Clémence, avec l'espoir que le poignard acéré que vous m'enfoncez dans le cœur me délivrera bientôt de ce fatal lien en m'ôtant la vie qui m'est à charge. Adieu, pour toujours, adieu!

Et sans faire attention aux cris des deux femmes, il courut vers la porte.

Mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il s'arrêta frappé de stupeur ou d'épouvante, en s'écriant:

— Grand Dieu! mon père!

Les deux femmes regardèrent également au dehors, pâles et blêmes d'inquiétude.

Deux hommes descendaient d'une voiture qui venait de s'arrêter devant la maisonnette: M. Steenvliet et Jean Wouters. L'entrepreneur entra le premier.

— Vous voulez partir? restez, je vous l'ordonne, dit-il à son fils.

Il se dirigea immédiatement vers la jeune fille tremblante comme la feuille, lui prit la main et lui dit:

— Caroline, vous aimez Herman, j'en suis certain. Vous sentez-vous capable de m'accorder une petite place dans votre cœur? Pourriez-vous aimer le vieux Steenvliet comme un père?

— Ah! je vous aimais déjà de toutes les forces de mon âme, bégaya-t-elle.

— Eh bien, Herman, eh bien, Caroline, écoutez bien ce que je vais vous dire. Voilà M. Jean Wouters, maître charpentier et entrepreneur. Il a donné son consentement et je donne le mien. Venez, Herman, mon entêté, mon brave fils, tendez la main à Caroline; elle devient votre femme.

Herman poussa un cri de bonheur, et serra son père et sa fiancée sur son cœur dans une même étreinte passionnée.

Jean Wouters et la mère Anne, priant et pleins de reconnaissance, levaient vers le ciel leurs yeux mouillés de douces larmes.

FIN

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 19062-3.

EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LÉVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 FR. 50 PAR LA POSTE

HENRY MURGER

	VOL.
LES BUVEURS D'EAU	1
LE DERNIER RENDEZ-VOUS	1
DOÑA SIRÈNE	1
MADAME OLYMPE	1
LE PAYS LATIN	1
PROPOS DE VILLE ET PROPOS DE THÉATRE	1
LE ROMAN DE TOUTES LES FEMMES	1
ROUERIES DE L'INGÉNUE	1
LE SABOT ROUGE	1
SCÈNES DE CAMPAGNE	1
SCÈNES DE LA VIE DE BOHÊME	1
SCÈNES DE LA VIE DE JEUNESSE	1
LES VACANCES DE CAMILLE	1

A. DE MUSSET, BALZAC, G. SAND

LES PARISIENNES A PARIS	1

NADAR

LE MIROIR AUX ALOUETTES	1
LA ROBE DE DÉJANIRE	1

JULES NORIAC

LE JOURNAL D'UN FLANEUR	1
MADEMOISELLE POUCET	1

ÉMILE SOUVESTRE

LES ANGES DU FOYER	1
AU BORD DU LAC	1
AU BOUT DU MONDE	1
AU COIN DU FEU	1
CAUSERIES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES	3
CHRONIQUES DE LA MER	1
LES CLAIRIÈRES	1
CONFESSIONS D'UN OUVRIER	1
CONTES ET NOUVELLES	1
DANS LA PRAIRIE	1
LES DERNIERS BRETONS	2
LES DERNIERS PAYSANS	1
DEUX MISÈRES	1
LES DRAMES PARISIENS	1
L'ÉCHELLE DE FEMMES	1
EN BRETAGNE	1
EN FAMILLE	1
EN QUARANTAINE	1
LE FOYER BRETON	2
LA GOUTTE D'EAU	1
HISTOIRES D'AUTREFOIS	1
L'HOMME ET L'ARGENT	1
LOIN DU PAYS	1
LA LUNE DE MIEL	1
LA MAISON ROUGE	1
LE MARI DE LA FERMIÈRE	1
LE MAT DE COCAGNE	1
LE MÉMORIAL DE FAMILLE	1
LE MENDIANT DE SAINT-ROCH	1

ÉMILE SOUVESTRE (*Suite*)

	VOL.
LE MONDE TEL QU'IL SERA	1
LE PASTEUR D'HOMMES	1
LES PÉCHÉS DE JEUNESSE	1
PENDANT LA MOISSON	1
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1
PIERRE ET JEAN	1
PROMENADES MATINALES	1
RÉCITS ET SOUVENIRS	1
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS	1
RICHE ET PAUVRE	1
LE ROI DU MONDE	1
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES	1
LES SOIRÉES DE MEUDON	1
SOUS LA TONNELLE	1
SOUS LES FILETS	1
SOUS LES OMBRAGES	1
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON	1
SOUV. D'UN VIEILLARD. La dernière étape	1
SUR LA PELOUSE	1
THÉATRE DE LA JEUNESSE	1
TROIS FEMMES	1
TROIS MOIS DE VACANCES	1
LA VALISE NOIRE	1

E. TEXIER

AMOUR ET FINANCE	1

LOUIS ULBACH

LA VOIX DU SANG	1

PIERRE VERON

L'AGE DE FER-BLANC	1
AVEZ-VOUS BESOIN D'ARGENT	1
LA BOUTIQUE A TREIZE	1
LES CHEVALIERS DU MACADAM	1
LA COMÉDIE EN PLEIN VENT	1
LA COMÉDIE EN VOYAGE	1
EN 1900	1
LA FOIRE AUX GROTESQUES	1
LA GRRRANDE FAMILLE HASARD	1
GRIMACES PARISIENNES	1
MAISON AMOUR ET Cie	1
LES MARCHANDS DE SANTÉ	1
LES MARIONNETTES DE PARIS	1
M. ET Mme TOUT LE MONDE	1
MYTHOLOGIE PARISIENNE	1
NOS BONS CONTEMPORAINS	1
LES PANTINS DU BOULEVARD	1
PARIS COMIQUE SOUS LE 2e EMPIRE	1
PARIS S'AMUSE	1
LE PAVÉ DE PARIS	1
LES PHÉNOMÈNES VIVANTS	1
RESSEMBLANCE GARANTIE	1
LE ROMAN DE LA FEMME A BARBE	1
LES SOUFFRE-PLAISIR	1

Le Catalogue complet sera envoyé franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

Paris. — Imprimerie Ph. Bosc, 3, rue Auber

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00635247 1